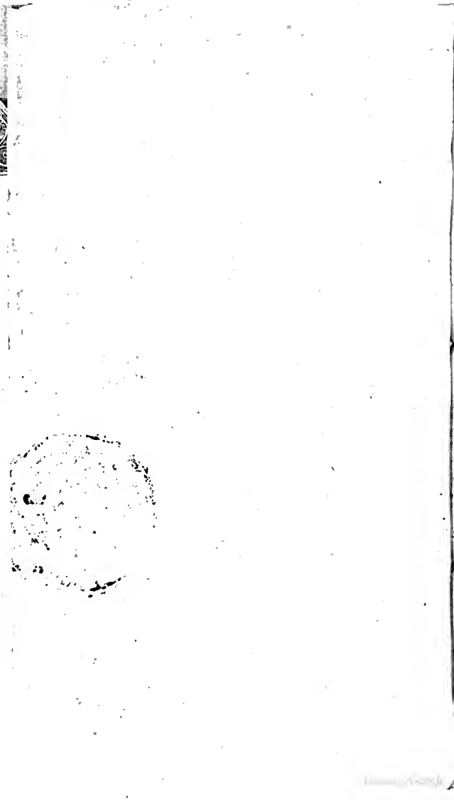




ESSAIS DE MORALE,

CONTENANT DEUX TRAITEZ.

Le I. Sur les Quatre dernieres Fins de l'Homme.

Le II. Sur la Pratique de la Vigilance Chrêtienne.

QUATRIÉME VOLUME.

NOUVELLE EDITION.

Par M. NICOLE.

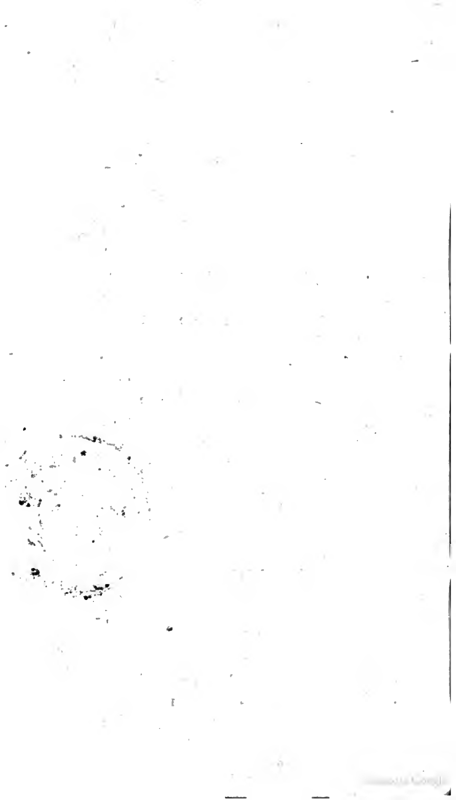


A MONS,

Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée aux trois Vertus.

M. DCC. XVI.

AVEC APPROBATION.



PREFACE.

SOIT que l'on desire de penser sérieusement à son propre salut, soit que l'on veüille travailler à inspirer encore ce desir à ceux qui n'y pensent pas, il est également necessaire de sçavoir le commencement du chemin qui y conduit; ou pour y pouvoir entrer soi-même, ou pour y pouvoir conduire les autres.

Ce qu'il y a d'avantageux dans cette recherche, est que ceux que l'on doit consulter sur ce point, ne sont nullement partagez de sentimens. Car l'Ecriture déclarant nettement que le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur, *Initium sapientiæ timor Domini*; les Peres à qui on doit s'adresser pour en entendre le sens, en ont tous conclu, que pour retourner à Dieu, il faut que l'esprit soit d'abord ébranlé par des mouvemens de crainte; & que c'est ce qui donne entrée dans l'ame à l'amour de Dieu, qui y peut seul operer une solide conversion. *Si l'homme*, dit saint Augustin, *ne com-* *In Ps. 149.*

mence à servir Dieu par la crainte il ne parviendra point à l'amour; parceque la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

In Ps. 32. *Il faut necessairement*, dit saint Basile, *avoir recours à la crainte pour nous introduire dans la pieté; & ensuite l'amour y succede, & donne la perfection à ceux qui ont été formez par la crainte.*

Il est impossible, dit saint Gregoire le Grand, *de guerir l'ame des dereglemens ausquels elle s'est accoûtumée, qu'en la renversant d'abord par la crainte.* Hom. 4. in Evan.

Il est bien vrai que la seule crainte des peines n'a pas la force de nous ôter la volonté de pécher, parcequ'elle est incapable de changer par elle-même le fond du cœur. Et ainsi, comme dit saint Augustin, *en vain croit-on être vainqueur du peché quand il n'y a que la crainte de la peine qui nous empêche de le commettre.* Epist. 144.

Mais la crainte ne laisse pas toûjours d'être trés-utile, lors même qu'elle n'est point encore jointe à l'amour. Car en empêchant les actions extérieures des péchez, elle empêche que l'habitude ne s'en contracte: elle affoiblit même celle que l'on pourroit avoir contractée: elle prépare le lieu à la

charité. *Pellit*, dit saint Augustin, *consuetudinem, malorum, operum, & servas charitati locum.* On *commence*, dit-il ailleurs, *à reconnoître que ce qu'on croyoit insupportable est facile; on vient à goûter la douceur de la pieté, & à être touché de la beauté de la vertu; ce qui fait passer l'ame de la servitude de la crainte à la liberté de l'amour.* *Epist. 120. l. 83. quæst. 3.*

Ce n'est pas seulement à ceux qui commencent d'entrer dans la voye de Dieu, c'est aussi à ceux qui y marchent & qui s'y avancent, que la crainte est nécessaire; parcequ'elle nous aide à soûtenir les tentations; qu'elle rabaisse l'orgueil, & qu'elle tient l'ame dans l'humilité. Et c'est pourquoi saint Augustin ne permet qu'à ceux en qui la charité est parfaite de se passer de la crainte. *Que le Chrêtien*, dit-il, *se soutienne par la crainte jusqu'à ce qu'elle soit bannie par la perfection de la charité.* Timeat *Christianus, antequam perfecta charitas foras mittat timorem:* Et le sentiment de ce Pere, qui est aussi celui de tous les autres, est tellement confirmé par l'expérience, que l'on peut dire que ce qui rend tant de devotions legeres, inconstantes fantatisques, évaporées, temeraires, présomptueuses, c'est qu'elles *De Temp. serm. 214.*

ne ſont point établies ſur le fondement d'une crainte ſalutaire. L'eſprit de l'homme a une telle pente à l'élevation, qu'il lui faut toûjours quelque contrepoids qui le rabaiſſe. C'eſt un vaiſſeau qu'il faut charger de ſable pour le tenir droit, autrement il devient le joüet de toute ſorte de vents. Et c'eſt ce qui fait dire à ſaint Bernard, qu'*heureuſe eſt la conſcience dans laquelle il y a continuellement un combat entre la crainte & l'amour, juſqu'à ce que ce qu'il y a de mortel en nous, ſoit abſorbé par la mort. Juſqu'à ce que la crainte qui eſt imparfaite, ſoit bannie, pour faire place à la joye qui eſt parfaite.*

Ber. ſer. 8. in vi. nativit.

C'eſt donc contribuer quelque choſe à l'utilité de la plûpart des Chrêtiens, que de leur preſenter des objets capables de faire naître ou d'entretenir en eux des ſentimens de crainte. Et comme il n'y en a point qui y ſoient plus propres que la mort, le jugement & l'enfer; ce ſont auſſi ceux que j'ai choiſis, non en tâchant d'en rehauſſer & d'en agrandir l'idée par des penſées plus éclatantes que ſolides; mais en travaillant ſeulement à leur faire voir ces objets plus diſtinctement, & à ôter de deſſus les yeux le voile qui les leur couvre.

Ainſi la matiere du premier Traité de ce volume, ſera ce qu'on appelle *les quatre dernieres fins de l'homme*. Car afin qu'il n'en manque aucune, j'ai crû que j'y devois joindre ce qui regarde le Paradis, ſans prétendre m'éloigner par-là du deſſein de propoſer des objets de crainte : le Paradis n'étant pas ſeulement un objet de deſir, mais auſſi de terreur ; puiſqu'il n'y a rien qui ſoit plus à craindre que d'en être exclus.

Cette crainte peut être tres-chaſte & trés-pure dans les perſonnes avancées en vertu, qui deſirent uniquement dans la felicité ; la poſſeſſion de Dieu. Elle peut être auſſi impure & intereſſée dans ceux qui y conſideroient principalement l'exemption des miſeres de la vie préſente. Mais quoi qu'intereſſée, elle ne laiſſe pas d'avoir les mêmes utilitez que la crainte des ſupplices ; & ainſi il eſt bon de l'exciter en ceux qui entrent ou qui marchent dans la voye du ſalut.

Je ſçais bien qu'il n'y a rien de plus commun, & pour le dire ainſi, de plus populaire que ce ſujet ; & qu'il n'en faut pas davantage à bien des gens pour en être rebutez. Mais je n'ai pas crû devoir m'arrêter à cette mauvaiſe délicateſſe, qui eſt peut-être l'un

des plus grands maux des hommes, puiſquelles leur rend inutile ce qu'il y a de plus capable de faire impreſſion ſur leur eſprit.

Il vaut mieux ſans doute leur repréſenter que ces objets ne ſont plus communs que d'autres, que parcequ'ils ſont plus grands, plus importans & plus terribles ; & qu'on ne ſçauroit avoir de plus mauvaiſe raiſon de n'y penſer point, que de ce qu'il eſt évident à tout le monde qu'il n'y a rien qui merite plus qu'on y penſe, qui eſt ce qui les rend ſi communs & ſi populaires.

Mais comme les impreſſions de terreur que ces objets produiſent quelquefois ſont ſouvent inutiles, parcequ'on en demeure-là, & que l'on ſe contente d'en avoir été touchez paſſagerement, & de former des deſſeins vagues de converſion ; qui s'évanoüiſſent auſſi-tôt, parcequ'on ne les applique à rien de particulier : J'ai crû que le moyen de faire qu'on en tirât un fruit plus ſolide, étoit de propoſer enſuite un exercice de pieté, qui fût d'une part l'effet naturel où la vûë de ces objets nous doit porter, & qui comprît de l'autre toutes les réſolu-

tions particuliers qu'on doit faire pour le réglement de ses mœurs, & c'est ce qui se rencontre, ce me semble, dans celui de la Vigilance Chrétienne, qui fait le sujet du second Traité. Car JESUS-CHRIST ne conclut guéres autrement les discours, où il presente à ses disciples les idées terribles de la mort & du jugement, qu'en les portant à veiller sur eux. *Veillez*, dit-il, *en priant toûjours ; afin que vous soyez trouvez dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'Homme.* Or quiconque veillera comme il faut, découvrira par-là tout ce qu'il doit faire pour accomplir ses devoirs ; pour se garantir des piéges du diable ; pour se préparer à la mort & au jugement ; pour éviter l'enfer, & pour arriver à cette heureuse patrie, qui doit être l'objet de nos desirs.

TABLE
DES CHAPITRES

PREMIER TRAITÉ.

Des quatre dernieres fins de l'homme.

LIVRE PREMIER.

De la Mort.

LIVRE SECOND.

DU JUGEMENT & DE L'ENFER.

SECOND TRAITE'.

De la vigilance Chrêtienne.

Contenant divers moyens de se tenir en la présence de Dieu.

Approbations des Docteurs.

NOus soussignez Docteurs en Théologie de la Faculte de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre: *Quatriéme Tome des Essais de Morale, où l'Auteur traite des Quatre dernieres Fins de l'Homme, & de la Pratique de la Vigilance Chrêtienne*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la Foi, dont l'Eglise Apostolique & Romaine fait profession: Nous l'avons jugé tres-propre pour faire revenir les fideles de l'étrange assoupissement qui les empêche de penser à leur salut. Donné à Paris le 8. jour de Février 1678

A. LE VAILLAND.

THOMAS ROULLAND.

I. TRAITE'.



I. TRAITE DES QUATRE DERNIERES FINS DE L'HOMME.

LIVRE PREMIER. DE LA MORT.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est étrange que les hommes ayant toûjours la mort devant les yeux, & ayant tant d'interêt d'y penser, y pensent neanmoins si peu.

Ce n'est pas seulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec S. Augustin, *que par une grace admirable du Sauveur la peine du peché est devenuë l'instrument* CHAP. *De Civ. Dei liv. 13. c. 4.*

Chap. I. *de la vertu* ; c'eſt de la mort de tous les hommes. Elle ſeroit pour eux un des plus puiſſans moyens de leur ſalut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en ſçavoient tirer les avantages que la miſericorde divine leur veut procurer par ce châtiment que ſa juſtice exerce ſur eux.

On ne meurt que parce que l'on a peché ; & il ſuffiroit pour ne plus pecher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture méme qui nous en aſſure en nous découvrant par là ce ſecret de la bonté de Dieu envers les pécheurs. *Souvenez-vous*, dit-elle, *de vôtre fin, & vous ne pécherez jamais.* (Eccleſiaſt. 7. 40.)

En effet, qu'y a-t'il de plus capable de faire rentrer l'homme dans lui-même, & de plus propre à le dégoûter du monde ; à réprimer ſon orgueil ; à le fraper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu, que la penſée de la mort ? Auſſi Dieu qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvellée dans nos eſprits par une infinité d'objets differens & de differentes actions qui nous preſentant ſans ceſſe l'idée

de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux. Chap. I.

Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir par la mort de tant d'hommes qui disparoissent à tous momens à nos yeux; par celle de tous les autres animaux ausquels nous avons été égalez en ce point, en punition de nôtre péché, par les maladies qui nous arrivent; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons sans cesse; par une infinité d'accidens qui nous en menacent à tout moment, nous le sommes aussi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroient continuellement remettre l'image devant les yeux.

Car qu'est-ce que la vie des hommes, qu'un combat perpetuel contre la mort? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de soif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du sommeil. L'on ne travaille que pour repousser la mort que la disette nous pourroit causer. L'on ne se repose qu'afin de ne pas

mourir de lassitude. L'on est donc sans cesse aux prises avec la mort. Et étant ainsi obligez de faire de continuels efforts pour la repousser il est bien étrange que nous puissions nous empêcher d'y penser.

Dieu n'a pas même voulu que l'impression que la mort est capable de faire sur l'esprit des hommes, pût être diminuée par un artifice dont ils se servent à l'égard de la plûpart des veritez qui les incommodent, qui est d'en obscurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectez. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la necessité de moutir, il n'y a rien neanmoins dont on puisse moins douter. On ne se flate point sur cela par de vaines esperances ; & l'experience de tant de siécles dans lesquels on a vû tous les hommes assujettis à la mort sans exception ni privilege, forme sur ce point dans tous les esprits une conviction si pleine, que ceux mêmes qui ont voulu se tirer du rang des hommes, & se faire adorer comme des dieux, n'ont pas été assez fous pour se promettre de ne point mourir.

Chacun est donc persuadé qu'il

mourra : On en reçoit de toutes parts des avertissemens continuels. Et la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort si inévitable nous doit mettre pour jamais dans un état de bonheur, ou de misere ; & que ces deux éternitez si differentes, l'une si desirable, l'autre si horrible, dépendent de la disposition du cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il se donnera à cet instant même un arrêt irrévocable qui décidera de nôtre sort pour jamais ; & que ce qui nous rendra cet arrêt ou favorable ou contraire, est l'usage que nous faisons du petit espace de nôtre vie, qui ne nous est donné que pour nous y préparer.

Qui ne penseroit que les hommes qui font profession de croire ces veritez, seroient occupez continuellement de ces terribles objets ? Et en effet, c'est ce que Dieu prétend, en nous les mettant sans cesse devant les yeux. C'est ce que la raison nous dicte, & c'est ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez dans une prison dans l'attente d'un jugement où il y va de

leur honneur, de leur bien & de leur vie, de penser au danger où ils sont, aux moyens de l'éviter, aux voyes de se rendre leurs Juges favorables. Leur état les en avertit assez, & leur pensée s'y porte naturellement sans qu'il soit besoin qu'ils fassent effort pour s'y appliquer. Mais combien y penseroient-ils encore davantage s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y pensant, & qu'il n'y eût point de meilleur moyen de gagner l'esprit de leurs Juges, & de rendre leur cause bonne, que d'avoir sans cesse dans l'esprit le jour auquel ils devroient être jugez?

C'est là l'image de l'état des hommes; mais ce n'est pas l'image de leur conduite. Ils sont prisonniers comme ces criminels dont nous parlons. Car la terre toute entiere est la prison generale de tous les hommes, & l'on n'en sort que par le suplice. La mort en est un auquel ils ont tous été condamnez par la justice de Dieu. Personne ne meurt proprement de ce qu'on appelle *sa belle mort*. Toute mort est l'execution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Les uns sont con-

damnez à mourir par l'épée, les autres par le feu, les autres par le naufrage, les autres par le poison, les autres par la peste, par la fiévre, & par les autres maladies; & la mort de ces derniers quoi qu'acompagnée de circonstances moins effroyables aux sens, est souvent plus dure & plus penible que celle des autres. Chap. I.

Ils sont dans l'attente non-seulement de l'execution de l'arrêt de mort qui est déja donné contr'eux, mais de celle d'un autre arrêt beaucoup plus terrible qui n'est encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour jamais. Ils sçavent qu'il leur peut beaucoup servir d'avoir l'esprit plein de ces pensées, & de se representer souvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité est qu'il y en a tres-peu qui y pensent, & beaucoup moins qui y pensent serieusement. La plûpart des hommes mettent au contraire tout leur soin & toute leur étude à bannir ces objets de leur esprit; à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent; à éloigner d'eux

Chap. 1. tout ce qui la represente un peu vivement ; & ils y réüssissent si bien qu'ils arrivent presque tous à la mort, sans y avoir jamais bien pensé.

Cet aveuglement que les hommes se procurent, est sans doute un de leurs plus grands maux ; & le démon n'a point de plus grand moyen pour les perdre que de les y entretenir, & de les conduire ainsi brutalement à la mort sans reflexion & sans prévoyance : ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la misere & le danger de cet état, à faire tout ce qu'ils peuvent pour dissiper les tenebres volontaires qui nous cachent ces objets, ausquels il nous est si utile de penser. Or sans doute un des meilleurs moyens d'y réüssir est de bien remarquer les adresses dont on se sert, ou pour bannir entierement de l'esprit le souvenir de la mort, ou pour n'y penser qne d'une maniere si foible, qu'elle ne fasse aucune impression sur le cœur, & n'arrête en rien le cours de ses passions.

CHAPITRE II.

Artifice dont on se sert pour affoiblir l'idée de la mort, qui est de regarder sa vie comme longue & comme certaine.

IL n'y a gueres de gens qui puissent entendre sans émotion le commandement que le Prophete Isaïe fit de la part de Dieu au Roi Ezéchias, de mettre ordre à ses affaires, & de se préparer à mourir. *Dispone domi tuæ.* L'image de la mort, quand elle est & proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de tems à vivre, on est bien plus en peine de moderer la crainte qu'il en conçoit que de le porter à y penser. Chap. II. Isaïe 38.1.

Chacun s'agite dans ces occasions, & se presse non-seulement de mettre ordre aux affaires de sa maison, mais aussi à celles de sa conscience. Les plus impies en sont émus; & n'osant prendre le hazard de mourir comme ils

Chap. II.

ont vécu, ils trouvent plus de sûreté à faire du mieux qu'ils peuvent les actions de religion qu'ils avoient négligées durant leur vie.

Ce n'est donc pas par une fermeté d'ame que les hommes sont si peu touchez durant leur santé de la crainte de la mort. Ce n'est point qu'ils en puissent soûtenir la vûë sans effroi, ni qu'ils puissent s'empêcher d'y penser quand elle se presente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible. C'est qu'ils ne se la representent durant leur vie que par une idée si sombre & si confuse, qu'elle n'est pas capable de les émouvoir.

Pour affoiblir & pour obscurcir ainsi l'idée de la mort, ils se servent de diverses adresses, qu'il est utile de découvrir. L'une des principales est que se figurant leur vie comme fort longue, ils regardent la mort qui la doit terminer dans un éloignement qui diminuë infiniment l'impression qu'elle pourroit faire sur leur esprit.

Car quelque terrible que soit un objet, on en est d'ordinaire peu touché dés qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'esprit s'appliquant à ce

long intervalle qui nous en ſepare, ſent beaucoup plus de bien d'être exemt de ce mal durant tout ce tems, qu'il n'apprehende le mal qui doit ſuivre la joüiſſance de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez, qu'il ſera aſſez tems d'y penſer quand ils ſeront plus proches ; que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le tems permet, & c'eſt là proprement ce qu'on fait à l'égad de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir bien penſé. Mais on ſuppoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le tems. Et ſur cette fauſſe aſſurance on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point. Chap. II.

Le diable ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers parens : *Vous ne mourrez point*. Cette tentation ſeroit trop groſſiere, & elle ne tromperoit perſonne. Mais il leur dit : Vous ne mourrez pas ſi-tôt. Vous avez encore bien du tems à vivre. Et par là il trompe preſque tout le monde, parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flater par cette vaine eſperance, dans le deſir qu'ils ont de joüir plus tranquil-

Chap. II. ement des choses sensibles ausquelles ils sont attachez.

Cette illusion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'espace que nous nous promettons de vivre comme quelque chose de fort long. L'autre, que nous nous assûrons sans raison que cet espace ne sera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mourir la plûpart beaucoup plûtôt qu'ils ne pensent. Ainsi pour la dissiper il n'y a qu'à considerer si nous avons lieu de regarder nôtre vie comme longue ou comme certaine. Et il est difficile qu'on examine ces deux points de bonne foi sans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

CHAPITRE III.

De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.

Il ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la brieveté de leur vie. Ils ne sçauroient souvent resister à l'évidence qui les en persuade, & ils en font même quelquefois des plaintes, lorsqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs desseins, ou qu'elle ne leur permet pas de joüir autant qu'ils voudroient des objets de leurs passions. Chap. III.

Il s'agit de leur persuader qu'elle est courte par rapport à la fin pour laquelle elle nous est donnée, qui est de nous préparer à la mort & à l'éternité : Qu'en quelque âge que nous soyons touchez de cette pensée, il n'est jamais trop tôt de s'y appliquer, quand nous ne ferions autre chose tout le reste de nôtre vie : Que nous devons nous hâter de le faire, & que c'est une folie de remettre cette pensée à un autre tems. Et comme le diable pour nous

Chap. III. en détourner, nous flate d'ordinaire par l'idée d'une longue vie, il s'agit de corriger cette idée, & de voir au juste ce que nous avons droit de nous en promettre.

Il devroit pour cela suffire de dire aux hommes que s'agissant d'entrer dans un état éternel, nul tems qui nous est donné pour nous y préparer ne nous doit paroître long. Il n'y a point de tems fini qui ait quelque proportion avec l'éternité qui est infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années, parceque ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes; mais les millions d'années n'en ont point avec l'éternité, parce que quelque multiplication qu'on fasse, ils n'en deviendront jamais la mesure.

Quand Dieu nous auroit donc obligez de penser plusieurs millions d'années à la mort, & d'accompagner cette pensée de toutes les austeritez imaginables, & d'un renoncement general à toutes les satisfactions humaines, ce seroit encore beaucoup moins

que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante à y penser, & à s'y préparer une heure. Chap. III.

Il n'y a qu'une preparation éternelle qui pût avoir quelque raport à un état éternel ; & Dieu seroit en droit de l'exiger, selon saint Augustin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte justice. *In Ps.* 36. Soit que l'on considere les biens que Dieu a preparez dans le Ciel à ses Elûs, soit que l'on considere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'usage que nous ferons de la vie, tout tems est court pour meriter les uns & pour nous garantir des autres.

Mais s'il se faloit preparer éternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce saint Docteur, quand viendroit le tems d'en joüir ? *Ibid.* Il faut donc par necessité que cette préparation soit bornée à un certain tems limité, afin que ce tems étant passé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais quoique bornée elle pourroit être longue ; & Dieu nous auroit pû obliger à de longues miseres & à de longs travaux, pour meriter d'être éter-

Chap. III. nellement heureux. Quand ces travaux & ces miseres seroient donc de mille années, mettez ces mille années en balance avec l'éternité, & vous trouverez qu'elles ne sont qu'un neant. Cependant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande ne soit si longue. Elle ne s'étend pour chacun de ceux qui commencent à y penser qu'à ce qui leur reste de vie. Or qu'est-ce que la vie d'un homme ? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur manvaise santé avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une santé vigoureuse, & à qui l'âge permet de se promettre de leur vie tout ce que les hommes s'en peuvent raisonnablement promettre. A combien croit-on que cela se doive estimer ?

Ceux qui font des traitez dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établissent sur cette regle confirmée par l'experience, qu'il est plus rare que quelque homme que ce soit, consideré en quelque partie de sa vie que l'on voudra, vive encore vingt années au-delà de l'âge où il est, que non pas qu'il meure

avant ce terme. C'est-à-dire, qu'en Chap. III.
prenant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans de-là, qu'il n'en restera de vivans. De sorte que chacun de ces hommes feroit prudemment de renoncer à l'esperance d'une plus longue vie, pourvû qu'on l'assurât de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne sont point en nôtre puissance, chacun au moins doit être persuadé, qu'il est plus probable qu'il ne sera plus au monde dans vingt ans, à compter du tems qu'il aura cette pensée, que non pas qu'il y soit. Et c'est par là qu'il doit juger s'il y a sujet de croire que la vie soit longue, & s'il a lieu de differer à se préparer à la mort.

Car est-il possible que les hommes croyent que ce soit trop de se préparer vingt ans à l'éternité, & qu'ils puissent regarder cet espace de tems comme trop long pour cela. Combien y a-t-il d'emplois dans le monde qui demandent d'aussi longues préparations ? Y a-t-il personne qui refusât de mener une vie penible & laborieuse durant vingt ans pour devenir Prin-

CHAP. III. ce; & le monde n'eſt-il pas plein de gens qui vivent tres-long-tems d'une manierefort dure, pour de tres-legeres recompenſes ? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout inſuportable.

Si l'on veut ſçavoir ce que c'eſt que la durée de vingt années, que l'on faſſe reflexion ſur celles que nous avons déja paſſées, & que l'on conſidere avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Il n'y a preſque qu'un jour, dit *In Pſ. 37.* ſaint Auguſtin, qu'Adam a été chaſſé du Paradis terreſtre. Pluſieurs ſiecles ſe ſont paſſez depuis ce tems-là. Il eſt vrai. Mais que ſont-ils devenus ? Si vous aviez vêcu depuis le jour du banniſſement d'Adam juſqu'à ce tems ici, vous verriez que vôtre vie auroit été courte. Qu'eſt-ce donc que vingt années nous doivent paroître. Je ſçais bien que nous regardons autrement celles qui ſont à venir que celles qui ſont paſſées. Mais c'eſt une illuſion de nôtre imagination. Elles paſſeront avec la même vîteſſe. Le torrent du *Gregor. Nazian. or. 17.* monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnez que nous nous trouverons arrivez au terme.

L'Evangile pour nous exprimer cette brieveté, nous represente tout le cours des siecles sous la figure d'un jour, & ne compte le tems de la loi de grace que comme le soir & une heure de ce jour, *novissima hora* : Quelle partie occupent donc vingt années dans ce soin, & dans cette derniere heure ?

Qui n'est éloigné de la mort que de vingt années en est bien proche ; & au lieu de conclure qu'il n'est pas encore tems de penser à la mort, il doit conclure qu'il n'est plus tems de penser au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'est-ce que d'être vingt ans plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre ; un peu plus commodement, ou un peu plus incommodement ; un peu plus haut, ou un peu plus bas ; puisque ce tems fini nous devons entrer dans un état éternel, où toutes ces differences seront détruites, & où Dieu fera d'autres differences entre les hommes, qui seront stables & éternelles ? Voilà ce qui merite que nous y pensions, je ne dis pas vingt ans, mais un million d'années, puis qu'en y

penſant on peut beaucoup contribuer à aſſurer & à augmenter ſon bonheur ; & qu'en differant d'y penſer, on ſe met au moins en danger d'être éternellement malheureux, & l'on en ſera certainement moins heureux.

CHAPITRE IV.

De l'incertitude de la vie.

Chap. IV. DIEU n'a pas ſeulement voulu que le tems qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la mort fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain ; & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toûjours ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de nous la rendre toûjours preſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. C'eſt lui-même qui nous en a bien voulu avertir, en nous diſant dans ſon Evangile : Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure : *Vigilate, quia neſcitis diem neque horam.* *Matth. 22. 42.*

Les Peres en ſuivant cette lumiere, ont tiré la même conſequence de l'in-

certitude de la vie. Puiſque la vie eſt incertaine, diſent-ils, il ne faut pas differer à ſe convertir; parce que Dieu qui promet le pardon à ceux qui reviennent ſincerement à lui, ne promet le lendemain à perſonne. Chap. IV.

C'eſt une grande miſericorde de Dieu, dit ſaint Auguſtin, *de ce qu'en nous avertiſſant de bien vivre, il nous a caché le jour de nôtre mort, afin que nous ne nous puiſſions rien promettre de l'avenir.* *In Pſal. 34. Item in Pſ. 101. 144.* *De peur*, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par deſeſpoir ne ſe précipitaſſent encore plus avant dans le deſordre, il leur a promis le port de la pénitence. Et de peur que l'eſperance de pardon ne leur fût une occaſion, il a rendu incertain le jour de leur mort.* *In Joan. tr. 33.*

Mais les hommes enchantez par l'amour des choſes du monde, trouvent moyen d'éluder ce conſeil de la miſericorde de Dieu ſur eux. Comme ils craignent ſouvent, lorſqu'il n'y a point de ſujet de craindre, ils conçoivent des aſſurances, lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'aſſurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de

Chap. IV. gens qui ont été ſurpris par la mort, ou ils ne veulent pas faire reflexion qu'il leur en peut arriver autant, ou ils ſuppoſent ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux; & ſe formant ainſi un nuage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tout moment, ils continuent de ſuivre leurs paſſions ſans en être détournez par la crainte de la mort.

Mais comme ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent, & que c'eſt au contraire en faiſant en ſorte de ne les point voir; pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à ſe forcer à ouvrir les yeux & à conſiderer ſerieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres.

Il n'eſt pas beſoin de preuves pour s'en convaincre. Il n'eſt beſoin que d'un peu de reflexion ſur ce qu'on ne ſçauroit ignorer. Rien n'eſt plus commun que la mort; & rien n'eſt ſi rare que de n'en être pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablez tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement ſubites. D'autres tombent dans des maladies

qui leur ôtant d'abord la raisou, quoiqu'elles ne leur ôtent pas si-tôt la vie, font le même effet que les morts subites en ce qui est de les empêcher de se preparer à la mort, *subitum est homini quod ante cogitare non potuit.* Chap. IV. Gregor. mor. l. 25. c. 2.

Mais sans avoir égard à ces accidens qui sont plus rares, on peut dire en un sens, que presque toutes les morts sont subites & imprevûës, parcequ'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque tems auparavant.

L'état de santé, & celui des maladies qui donnent la mort, se suivent d'ordinaire immediatement, & ne sont separez par aucun intervale sensible: de sorte qu'un même jour nous voit souvent & sans en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chute des bâtimens, parce que l'on en voit presque toutes les parties, & il y a des voyes certaines de s'en assurer quand on en doute. Mais le corps humain est un édifice qu'on ne sçauroit visiter. C'est une machine dont les ressorts sont cachez, & qui peut être

Chap. IV.
toute prête à se briser & à tomber en ruine sans que personne s'en apperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qni la porte dans le sein. Et tel en est effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en sera tout proche un moment aprés.

La machine du corps est composée de tant de parties, de tant de vaisseaux, de tant de ressorts, qu'il n'en faut presque rien pour la déregler, & pour en empêcherles mouvemens; & ceux qui en connoissent le plus exactement la structure, bien loin d'être surpris que les hommes meurent si-tôt & si frequemment, ne sont étonnez que de ce qu'ils peuvent durer quelque tems.

Que si nous joignons à la consideration de la foiblesse de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoi ils sont sujets, la vûë de la providence de Dieu qui dispose souverainement de nôtre vie & de nôtre mort, & dont les arrêts nous sont inconnus; nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illusion à s'assurer de la durée de sa vie, & à remettre à penser à la mort à un autre tems que celui que Dieu nous donne presente-

présentement. Car ce ne sont point proprement les maladies qui nous font mourir, c'est le decret de la volonté de Dieu. Nous sommes morts devant lui dès le moment que nous sommes nez, parce qu'il nous fait naître en un moment précis, pour nous faire mourir précisement à un autre. Chap. IV.

Tous les hommes, comme nous avons dit, sont condamnez à la mort par la justice de Dieu, & leur mort est assignée à certaines heures & à certains momens. Cet Arrêt s'execute chaque jour sur un très-grand nombre de personnes, dans toute l'étenduë du monde. Qui peut donc s'assûrer d'aucun jour que ce ne sera pas son dernier? On ne sent, dit-on, aucuns signes ni aucuns présages de mort. Il est vrai. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour-là même, il y en a toûjours quantité qui sont destinez à mourir sans ces présages & sans ces signes. Et ainsi la confiance que l'on peut avoir de n'être pas de ce nombre, est temeraire & sans fondement.

Ce qui est étrange est que l'on ne se flate ainsi, que lors qu'il s'agit de donner ordre aux affaires de son salut.

Chap. IV.
Car quand il s'agit d'interêts humains, on ne manque gueres de se souvenir de l'incertitude de la vie, & l'on s'en souvient d'autant plus, que les interêts sont plus grands. On se resout, par exemple, à hazarder quelque peu de chose sur la vie d'un autre. Mais on se garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque somme considerable. On veut avoir alors ses assurances, parce qu'on ne sait, dit-on, ce qui peut arriver. On prévient dans les contrats les inconveniens qui peuvent naître de la mort des hommes, par mille clauses & mille précautions. Enfin on souffre souvent des pertes certaines pour ne pas risquer de grandes sommes sur la vie d'un autre, ou même sur la sienne, tant l'on est persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'être surpris par la mort. Cependant par un renversement d'esprit incompréhensible, quand il s'agit de l'éternité, on étouffe toutes ces craintes; on se tient en repos; on ne songe point à l'incertitude de la vie, & l'on vit comme si elle n'étoit exposée à aucuns accidens, & que l'on fût pleinement

assuré qu'elle dût durer tout le tems CHAP.
qu'on s'est promis. IV.

Il n'est pas possible de ne pas condamner cette conduite d'imprudence. Mais il n'en faut pas demeurer-là. La raison doit corriger les fausses idées dont nôtre imagination est remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, ou avec cette fausse assurance de n'en être pas surpris, sur laquelle on se repose, elle nous doit faire reconnoître au contraire qu'elle est en effet tout prés de nous ; qu'elle nous presse & nous assiege de toutes parts ; que nous avons sujet de craindre à tous momens & en tous lieux d'entendre retentir aux oreilles de nôtre cœur cette voix épouventable : Il faut mourir, il faut paroître devant Dieu, & recevoir vôtre arrêt pour l'éternité. Il n'y a plus de délai pour vous. Et de là il est aisé de conclure que nous ne saurions trop nous hâter d'y penser serieusement ; que nous n'avons point de tems à perdre ; & que nôtre peine doit être de n'y avoir pas toûjours pensé.

CHAPITRE V.

Combien il est dangereux de remettre à penser à la mort au tems de sa derniere maladie.

Chap. V. Je ne prétens point parler ici de quelques personnes reglées qui ayant l'imagination trop vive, sont trop frapées de la pensée de la mort : Car on avouë que ces personnes font bien d'épargner leur foiblesse, & de nourrir leur pieté par d'autres objets.

Mais cette disposition n'est point à beaucoup près si ordinaire que celle qui fait éviter de penser à la mort, parceque cette idée trouble les plaisirs & incommode les passions. La plûpart des gens remettent à penser à la mort, comme ils remettent à se convertir. Et ils different l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parce qu'ils ne peuvent differer plus loin.

En vain tâche-t-on de leur representer la briéveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts subites qui ôtent absolument le moyen d'y penser, sont

moins ordinaires que celles qui donnent quelque tems pour s'y preparer, l'atache qu'ils ont aux choſes du monde étant toûjours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penſer à la mort, juſques à ce qu'une maladie violente leur ôte le moyen de differer davantage. Chap. V.

Pour concevoir la juſte horreur que l'on doit avoir de cet état, on peut ſe ſervir des conſiderations ſuivantes.

Premierement cette diſpoſition enferme la reſolution de courir le hazard d'être damné, ſi l'on vient à être ſurpris par une mort imprévûë; puis que l'on ne prend aucune precaution contre les morts qui accablent tout d'un coup. Or cette reſolution eſt en elle-même ſi inſenſée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choſes du monde. A-t-on vû, par exemple, de Prince aſſez fou pour jouer ſon Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre ſa vie & ſon honneur en danger, afin d'acquerir un faux diamant. Cependant ce ſeroient des folies infiniment moindres

Chap. V. que celle de s'exposer au hazard de perdre un bien infini, & de se rendre éternellement malheureux, pour quelque chose temporelle telle qu'elle soit. C'est neanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penser à eux, qu'ils soient dangereusement malades.

Ce n'est pas seulement une folie, c'est une folie criminelle, qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de sa justice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous convertir; qui abuse de sa patience & de sa misericorde; qui merite qu'il refuse à la mort les graces qu'on a negligées durant sa vie. Cette folie est de plus fondée sur diverses erreurs que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il est vrai que les morts subites sont plus rares que les autres. Mais combien y en a-t-il de celles que l'on n'appelle pas subites, ausquelles on ne sauroit se preparer pour la reception des Sacremens? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'esprit par la violence de la maladie, qu'il n'est plus capable de penser serieusement à rien, ni de pratiquer les actions de religion que d'une maniere toute animale.

Croit-on qu'il ſoit fort aiſé à une ame, dont preſque toute l'attention eſt occupée par le ſentiment des maux de ſon corps, de penſer à des objets qui ne lui ſont point familiers, de repaſſer avec amertume toutes les années de ſa vie, de reconnoître & de condamner tous ſes égaremens paſſez ? N'eſt-il pas clair au contraire par l'experience & par la raiſon, que preſque tous les hommes ne ſont jamais moins en état de penſer à la mort, que lors qu'ils en ſont plus proches ; & que la plûpart des actions exterieures de pieté qu'ils font en cet état, peuvent être à la verité dans les gens de bien des marques de la diſpoſition où la maladie les a trouvez, mais ne ſont dans les autres que les effets de la coûtume, que tous ceux qui font profeſſion de quelque religion que ce ſoit, ont de mourir avec les ceremonies de leur religion, & ſouvent même de la foibleſſe qui rend les malades incapables de reſiſter à ceux qui les y portent. Chap. V.

Mais quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'eſprit que l'on pourroit deſirer ; s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces

Chap. V. témoignages de conversion qui ne precedent la mort que de peu de tems. Ce n'est pas là le jugement que l'Eglise en a toûjours fait. Elle les a au contraire toûjours traitez de suspects, & elle a tâché de porter tous ses enfans à s'en défier. Elle a remis à la penitence ceux qu'elle avoit conciliez en cet état, comme s'ils n'avoient pas reçu l'absolution, ne contant presque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut aporter diverses raisons; mais je me contenterai d'en alleguer ici une dont on s'est déja servi dans un autre traité.

C'est que dans la voye commune, le cœur de l'homme ne change point tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures: mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur, ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrez. C'est ainsi que les passions humaines se changent; & Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordi-

nairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte avant que de le toucher par son amour ; & il le touche souvent longtems par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre le maître par un amour dominant, qui tourne le cœur vers lui comme vers sa derniere fin, & qui le délivre de la servitude de l'amour des créatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces degrez, il faudroit qu'elle fût miraculeuse pour être vraye. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle ; & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que les sentimens qui paroissent dans les pécheurs en cet état, ne soient que de legers commencemens ou de crainte ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. C'est ce qui oblige les pecheurs non-seulement à travailler, mais à se hâter même de travailler serieusement à leur salut ; afin que leur amour ait le tems de croître, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis.

CHAP. V.

CHAP. V. Liv. 2 sect. 29. Le Pere Saint-Jure Jesuite dans son Livre de la connoissance & de l'amour de J. C. allégue une autre raison contre ceux qui different à la mort à se convertir, qui a du raport à celle-ci, & qu'il exprime en ces termes : „ Je „ dis pour seconde raison que tu ne „ devrois point differer ta penitence, „ pour ce que tu sçais que pour la fai„ re, quelque tems que tu choisisses à „ cela, il faut necessairement que Dieu „ te donne une grace efficace. Et qui „ t'a dit qu'il te la donnera pour lors? „ As-tu parole de sa part qu'elle ne te „ manquera point ? Attendu même„ ment que temporisant à quitter ton „ peché, & ce peché t'enclinant de son „ propre poids, & te portant par une „ certaine *necessite morale* à en com„ mettre d'autres; & ainsi entassant pe„ chez sur pechez, & crimes sur cri„ mes, tu fais que Dieu sera beaucoup „ moins disposé à te donner cette gra„ ce, & comme dit S. Paul : *Secundùm* „ *duritiam tuam & cor impœnitens, the*„ *saurisas tibi iram in die iræ*, tu l'o„ bliges conformément à la dureté & „ à l'obstination de ton cœur, à te la „ refuser au jour que tu en auras pré-

„ cisement besoin pour ton salut.

Aussi tant s'en faut que Dieu ait promis aux pecheurs de leur donner à la fin de leur vie ces sortes de graces, quelques necessaires qu'elles leur soient pour se convertir, qu'il a promis au contraire en quelque sorte de ne les leur pas donner ; puisqu'il declare dans le livre des Proverbes, qu'il se rira de ces pecheurs au tems de leur mort ; *Eo quoque in interitu vestro ridebo* ; qu'il se moquera d'eux ; *& sub sanabo*, & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invoqueront : *Tunc invocabunt me & non exaudiam* : ce qui marque en même tems, & que ces pecheurs inveterez ne laissent pas de pratiquer les actions exterieures de la religion, & qu'ils n'obtiennent point misericorde de Dieu par ces actions.

Prov. 1. 26.

Enfin cette liberté d'esprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen assuré de leur salut, bien-loin d'être un grand secours pour reparer tous les desordres de la vie passée, donne souvent lieu à la plus dangereuse tentation dont on

Chap. V. puisse être attaqué dans cet état, qui est celle d'un excès de terreur qui jette l'ame dans le découragement & le desespoir. Et il n'y a point de gens qui y soient plus exposez que ceux qui n'ont jamais voulu penser à la mort durant leur santé.

C'est une étrange chose que de se voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toûjours détournez, & de ne trouver dans sa conscience que des crimes. Ceux qui se sont le plus occupez des pensées de la mort, avoüent qu'il y a une difference infinie entre la voir de loin, & la voir de près. Les plus fermes sont ébranlez quand ils sont en cet état. Quelles peuvent donc être les convulsions d'une ame malheureuse qui s'étant volontairement aveuglée durant sa vie pour ne penser qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, les démons, le jugement & l'enfer.

Ainsi il n'y a qu'abîmes & que précipices de tous côtez pour ceux qui different à penser à la mort, jusqu'à ce qu'ils en soient si proches. Tout

leur est également dangereux ; la stupidité & la liberté de l'esprit, l'oubli & le souvenir de la mort. Chap. V.

Bien-loin donc qu'on puisse regarder cet état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perduë, il est visible au contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre, si on l'avoit. Bien loin qu'on doive se dispenser de se preparer à la mort durant sa santé, en remettant à s'y préparer quand on y sera contraint par la maladie ; il faut au contraire y penser continuellement durant sa santé, afin de n'être plus obligé d'y penser étant malade. Et bien-loin enfin qu'il faille attendre à reparer par les actions de pieté qu'on peut faire dans cette extrêmité, les déreglemens dans lesquels on aura passé toute sa vie ; il faut tâcher au contraire d'obtenir de Dieu par de longs exercices de pieté, la grace de ne pas succomber à ces dernieres tentations, & de pratiquer avec pieté ces dernieres actions de religion.

CHAPITRE VI.

Que la pensée de la mort n'est pas seulement utile pour sortir du peché, mais que c'est un puissant remede pour nous préserver d'y tomber.

Qu'il est utile de se représenter l'état des mourans.

Chap. VI. Le dernier inconvenient qui arrive à ceux qui bannissent de leur esprit les pensées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie, c'est qu'en ne pensant point à la mort, ils se privent d'un des plus grands secours & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnez, pour nous détacher de l'amour des choses périssables ; pour nous faire estimer celles qui sont éternelles; pour bien juger du monde, pour moderer nos passions, & enfin pour éviter le peché.

Il est vrai qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Reli-

gion nous propose, qui sont tous uti- Chap. VI.
les pour soutenir l'ame contre les tentations. Mais il est certain qu'entre ces objets celui de la mort a une force particuliere pour reprimer les passions, par une impression de terreur. Car non-seulement il comprend les idées du jugement de Dieu, & de l'enfer, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus terrible; mais il se peint même dans l'imagination par des images plus vives & plus sensibles que ces autres objets, parce qu'il y entre par nos sens; & qu'étant souvent spectateurs de la mort des hommes, nous sommes aussi souvent témoins de l'état où se trouvent les mourans.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des supplices, ont eu soin qu'ils fussent accompagnez de certaines pompes funestes & tragiques, dont la vûë pût causer de la terreur aux spectateurs; Dieu qui avoit dessein de même que la mort, à laquelle il a condamné tous les hommes, servît à les retenir dans leur devoir, a voulu que le spectacle en fût affreux; pour les faire

par-là rentrer en eux-mêmes & penser à ce qu'ils font. Il est utile pour cette raison d'assister à la mort des hommes, & même de se la représenter, & de fraper son imagination par les circonstances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverses sortes. Mais nous ne parlerons ici que de celles qui se rencontrent dans les morts que l'on appelle heureuses, afin de ne rien dire qui ne se voye dans tous les morts. Il semble qu'il n'y en ait point de plus souhaitable que celle où l'on se voit mourir dans un lit, au milieu de ses enfans, de ses parens & de ses amis. Cependant il y auroit bien des choses dans ce spectacle qui seroient capables de nous effrayer, si par une malheureuse adresse nous ne le regardions presque toûjours dans la personne des autres sans songer qu'il nous faudra nous-mêmes bien-tôt passer par ce même état.

Il est plus terrible qu'on ne pense de se voir étendu dans un lit, une croix à la main, attendant le coup de la mort, & l'execution de la sentence donnée contre tous les hommes ; de

voir que non-seulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les creatures ensemble, sont dans l'impuissance de nous secourir ; de sentir la mort qui s'empare peu à peu de nôtre corps ; d'éprouver le renversement qui la precede, & enfin de se voir perir & aneantir à l'égard du monde.

Il est bon de considerer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes ; c'est à dire, dans un état auquel on prefereroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point, par exemple, de Roi mourant qui ne voulût être le dernier de ses sujets. Et il n'y a point de si miserable esclave, qui voulût changer sa fortune avec celle de ce Roi qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre.

Ainsi toutes les grandeurs & tous les plaisirs ont pour terme dès cette vie même, le dernier degré de la bassesse & de la misere. C'est-là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dès ce tems, qui commence dès sa vie jusqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines ni de plai-

Chap. VI. firs humains pour lui. Non-feulement il n'en voit plus pour l'avenir, mais il n'en voit plus même dans le paffé. Ces objets changent pour lui de nature, & ils ne lui paroiffent que comme de vains fantômes qui difparoiffent de devant fes yeux ; & s'il a quelques fentimens de religion, ils font de plus pour lui un poids qui l'acable par la crainte du compte qu'il eft fur le point de rendre à Dieu.

Ce ne font encore là que les dehors de la mort ; & je n'ai deffein par là, que d'ébranler un peu les fens par l'image de l'exterieur de cet état. Mais l'interieur en eft bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'eft ce qu'il faut tâcher de déveloper, afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arrêter nos paffions.

***
***

CHAPITRE VII.

I. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame.

Outre l'adresse qu'ont les hommes de ne considerer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'appareil que dans la personne des autres, sans se mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans; ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui est de s'en former une idée si grossiere & si confuse, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible. CHAP. VII.

Car ils ne conçoivent gueres cet état, que comme une privation de sentiment, & comme une séparation du commerce de la vie; de sorte que quand ils disent qu'un homme est mort, ils n'entendent autre chose sinon qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires de ce monde. En

un mot, ils ne forment l'idée de la mort que sur ce que l'on cesse de faire en mourant, & non sur ce que l'on commence de faire & de sentir dans le moment de la mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée ne nous represente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il est bien vrai que la mort est une privation de la vie & des actions humaines; mais c'est une privation qui se sent, & qui produit dans l'ame d'étranges effets.

Pour les comprendre, il faut considerer que pendant que l'ame est unie au corps, son attention est partagée par diverses sortes de sentimens, de connoissances & de passions. Elle sent les objets qui agissent sur son corps, selon les diverses manieres qu'ils y agissent; & ces differentes manieres de les appercevoir, s'appellent sentimens ou actions des sens. Elle se forme sur cela des idées de toutes ces choses. Elle s'y attache par ses passions, & elle est toûjours occupée de plusieurs de ces objets.

Non-seulement elle s'en occupe, mais elle s'y appuye & s'y repose lors.

qu'elle n'est pas uniquement attachée à Dieu. Car n'étant pas faite pour se pouvoir soûtenir elle-même, il faut necessairement qu'elle cherche de l'appui hors de soi. Elle est née pour connoître & pour aimer, & elle ne trouve pas en soi assez dequoi satisfaire ces inclinations. Il faut donc qu'elle remplisse de quelque autre chose le vuide qu'elle sent en soi.

Quelques-uns de ces objets font d'agréables impressions sur ses sens; d'autres contentent sa curiosité & sa vanité; d'autres la soulagent en la détournant de ceux qui lui sont penibles; d'autres nourrissent ses esperances; d'autres la rassurent contre ses craintes. L'ame se porte donc vers tous ces objets; elle s'y appuye, elle s'y lie; en sorte qu'elle ne sçauroit plus s'en separer sans convulsion & sans douleur.

Souvent elle ne s'apperçoit pas de ces attaches; mais elle commence de les sentir quand elle vient à être separée de ce qu'elle aime; parce que la privation lui en est sensible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, selon cette maxime de saint Augustin, que

ap. VII. l'on ne pert ſans douleur que ce que l'on poſſedoit ſans paſſion : *Hoc ſine amore aderat quod ſine dolore diſcedit.*

Il y a peu de perſonnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoiqu'elles ne ſe connoiſſent bien que par la ſeparation actuelle des objets, on peut neanmoins en concevoir quelque choſe, en s'en ſeparant par la penſée, & en s'imaginant que l'on en eſt privé par quelque accident.

Si l'on croit, par exemple, ne mettre point ſon repos dans les objets de la vuë, & qu'ils ne contribuent rien à la tranquillité de nôtre ame ; qu'on s'imagine en quel état on ſeroit, ſi on en étoit privé en devenant aveugle, & l'on verra que l'on y étoit effectivement attaché ; puis qu'on regarde cet état comme un des plus grands maux qui nous puiſſent arriver.

La ſeule vuë des hommes nous conſole, parce que nous voyons toûjours en eux un certain fond de compaſſion capable de nous donner quelque ſecours dans nos neceſſitez, ce qui nourrit au moins nôtre eſperance. Or l'eſperance cauſe une eſpece de joye, ſelon l'Apôtre : *Spe gaudentes.*

Les choses mêmes qui sont penibles à l'ame d'un certain côté, & qui lui causent des mouvemens de crainte, d'aversion, de dépit, d'envie, ne laissent pas de la soûtenir d'un autre; parce que ces passions ne sont pas tout-à-fait reduites à demeurer sans action, & que l'imagination leur fournit toûjours quelque moyen ou quelque esperance de se satisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'esperance de venir à bout de ce qu'on desire, en occupant l'ame, la divertissent & la consolent. Chap. VII.

C'est quelque chose pour elle que d'agir & de tendre à un but, puis qu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'espere.

Tous ces objets ausquels l'ame se porte par ses sens, par son imagination, par son entendement, & par ses passions, sont ses biens & ses richesses, ce qui fait voir que ceux qu'on appelle pauvres, ne laissent pas encore d'être bien riches de ces sortes de biens. S'ils n'ont pas des palais, & s'ils manquent même de maisons, ils ont le Ciel, le Soleil, les Etoiles, dont le spectacle

Chap. VII. est si magnifique, qu'il a fait dire à saint Augustin, que c'est un plus grand *In Ps.* 128. bien à un pauvre de voir le Ciel & les Astres, qu'à un riche de voir des lambris dorez.

On se console ainsi dans la vie de la privation de certains biens, par le moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a, ou que l'on espere. Et comme le corps trouve toûjours quelque chose qui le porte, puis qu'en tombant même par terre de lassitude, il y trouve de l'appui ; de même l'ame foible & malade se fait toûjours quelque soûtient dans cette vie ; & quand elle n'en a pas de reels, elle s'en forme d'imaginaires, qui tous vains qu'ils sont, ne laissent pas de la porter.

Ce besoin d'apuis humains n'est pas particulier aux méchans. Il convient aussi aux bons en quelque degré. Car il n'y a gueres de personnes si parfaites, qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les justes ne laissent pas d'être *In Ps.* 40. foibles. Or les foibles, dit saint Augustin, tâchent toûjours de se reposer sur quelque chose de terrestre ; parce qu'une attention perpetuelle à Dieu les

les fatigue trop. Ils cherchent donc des apuis humains pour s'y délasser comme à diverses reprises. Ils se reposent dans leur maison, dans leur famille, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur petit bien, dans leurs petites terres, dans un champ, qu'ils ont eux-mêmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

Voilà l'état des hommes dans cette vie, & cet état nous peut servir à comprendre ce que c'est que la mort, & les effets qu'elle produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'est autre chose que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux creatures; c'est-à-dire, que c'est une separation generale de tous les objets des sens, de tous les plaisirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaisons humaines; & enfin que c'est une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas seulement ce qu'on appelle les richesses. Il perd le ciel, le soleil, les astres, l'air, la terre, & tout le reste de la nature. Il perd son corps & tous ses sentimens dans lesquels l'ame se

Chap. VII.

plaisoit. Il perd ses parens & ses amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout suport & tout apui, & generalement tous les objets de ses passions & de ses desirs.

A la verité, si l'ame qui est encore attachée à ces objets, se trouve en même tems liée à Dieu par un saint amour, quoique la rupture de tous ces liens lui cause quelques secousses, & qu'elle sente la privation des creatures avec douleur, parce qu'à cause des attaches qui lui restent, elle ne peut pas encore réünir en Dieu toute la puissance qu'elle a d'aimer; elle ne tombe pas neanmoins dans le desespoir. Cette attache divine la soûtient, & son amour pour Dieu devenant plus fort & plus agissant, la console par l'esperance de s'y réünir bien-tôt, & de se plonger dans cet abîme de bonté qui peut seul satisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où se trouve une ame malheureuse, qui vient à être arrachée par la mort à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soûtenoit durant la vie, & qui ne trouve rien en elle sur quoi

s'apuyer ? L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente ; & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échape, & s'enfuit de devant elle d'une fuite éternelle, sans qu'il lui reste aucune esperance de le posseder jamais. Elle perd tout, & elle ne trouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoît, tout s'évanouit. Chap. VII.

Il n'est pas possible dans ce monde de comprendre parfaitement un si malheureux état. Tout ce qu'on en peut dire, pour en donner quelque idée, est que c'est une chûte terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis ; que c'est une faim horrible par la privation de toute sa nourriture ; que c'est un vuide infini par l'aneantissement de tout ce qui la remplissoit ; que c'est un excez de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ses biens ; que c'est une solitude affreuse par la separation où elle se trouve de toute union & de toute societé ; que c'est une desolation effroyable par le défaut de toutes consolations ; que c'est un déchirement cruel par la rup-

Chap. VII. ture douloureuse de toutes ses attaches.

Il ne faut donc pas se figurer la mort dans la plûpart des hommes, comme une privation de toutes les choses du monde, qui soit insensible à l'ame. Au contraire quand elle est attachée au monde, comme presque tous les hommes le sont, elle en sent alors la privation d'une maniere si vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie, ne sont rien en comparaison de celle-là. Car au lieu que lors que l'ame est dans le corps, & qu'elle agit dépendamment de ses organes, une multitude d'objets tristes ne font gueres plus d'impression sur elle qu'un seul objet; parce que n'étant pas capable de concevoir tant de choses à la fois, il faut qu'elle partage son attention entre ces divers objets, ou qu'elle s'en forme une certaine idée confuse, qui ne tient lieu que d'un seul: l'ame au contraire ayant acquis par la mort une activité toute autre que celle qu'elle avoit dans le corps, sent toutes ses pertes distinctement & separément. Le sentiment de l'une n'étouffe point celui de l'autre. Elle s'applique à tou-

tes. Chaque attache produit son vuide & sa douleur ; & chaque vuide & chaque douleur ne sont point diminuées par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit. Chap. VII.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produisent, commencent dans quelques-uns en quelque degré dés cette vie même, lors qu'ils se voyent sur le point d'être separez des objets de leurs passions. Et c'est ce qui fait dire à l'Ecriture : *O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui se repose en paix dans l'abondance de ses richesses !* Eccl. 41 v. 1. Mais il y en a en qui les attaches ne produisent point cet effet durant la vie, & qui meurent assez tranquillement en apparence. Et c'est ce qu'on voit dans les pauvres, qui meurent presque tous sans avoir aucun regret à la vie ; parce qu'étant pressez par le sentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque soulagement dans la mort. Il arrive aussi à plusieurs autres de ne point sentir la plûpart de leurs attaches, parce qu'ils en ont d'autres plus fortes dont ils sont occupez. Mais il n'en sera pas de même aprés la

Chap. VII. mort. Toutes les attaches se reveilleront. Elles se feront toutes sentir & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame, & à la rigueur de la justice de Dieu ; ce qui sera en eux cette mort continuelle que saint Augustin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils sont vivans, ni qu'ils sont morts, mais qu'ils meurent toûjours. *Nunquam viventes nunquam mortui ; sed sine fine morientes.*

De Civit. Dei lib. 13. c. 11.

CHAPITRE VIII.

Reflexions qui naissent de cette maniere de considerer la mort.

Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde, est de prevenir nôtre mort naturelle par une mort évangelique.

Chap. VIII. LA vûë de cet état si funeste & si terrible, ne doit pas produire dans nos esprits un étonnement sterile. Il faut tâcher de se la rendre utile par les reflexions qu'on en peut tirer pour

regler sa vie, & pour juger sainement de tout ce qui se passe dans le monde. CHAP. VIII.

Premierement cette vûë nous fait penetrer le sens de cette parole de saint Paul : *Prudentia carnis mors est.* C'est-à-dire, que l'amour des choses de la chair est la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire seulement que cet amour merite la mort de l'ame, comme un châtiment & un supplice ; de même qu'il est dit dans le même Apôtre ; *Stipendium peccati mors*, que la mort est la solde du peché. Cela veut dire que cet amour est la mort ou le supplice même de l'ame. Car son objet venant à lui être ravi par la mort du corps, il ne faut rien que cela pour le changer en tourment & en douleur ; puisque la douleur n'est autre chose que le sentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainsi les attaches que la mort trouve dans les ames, sont par elles-mêmes des tourmens pour elle, & des tourmens éternels si elles durent toûjours comme elles sont dans les méchans.

Rom. I. 6.

Cette vûë fait comprendre aussi ce qui est dit dans la Sagesse ; *que les impies appellent la mort par leurs œuvres* Sap. I. v. 16.

Chap. VIII. *& par leurs paroles, qu'ils la croyent leur amie, qu'ils font alliance avec elle.* Car que fait-on autre chose dans le monde, que de s'attacher de plus en plus aux creatures ? Et qu'est-ce que cela, sinon chercher à mourir de plus en plus ?

1. ad Tim. 6, 4. v. 10. Ce que saint Paul dit que l'avarice est la racine de tous les maux, & que quelques-uns en s'y abandonnant se sont engagez dans beaucoup de douleurs, *inseruerunt se doloribus multis*, a encore le même sens. Ils s'engagent dans beaucoup de douleurs, parce qu'ils s'engagent dans beaucoup d'affections ; qu'ils se lient étroitement aux creatures, & que ces attaches sont des sources de douleurs souvent dès ce monde, & toujours dans l'autre.

Quel aveuglement est-ce donc de regarder comme un bonheur la possession & la jouïssance des creatures, l'abondance des richesses, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la reputation du monde, & tout ce qui flate les sens & la vanité des hommes ? Helas ! est-on

heureux d'avaler des poisons, dont on doit bien-tôt avoir les entrailles déchirées? Est-on heureux de se lier à la rouë sur laquelle on doit souffrir un cruel supplice? Que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds quand la mort viendra à nous separer de ces objets, que de terribles douleurs? On aime ce lit des consolations humaines, où nôtre infirmité se repose; & cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en seront point sortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient necessairement un supplice; parce que le monde nous échape necessairement, & qu'il est impossible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime. Chap. VIII.

Il est aisé après cela d'entendre pourquoi il est dit dans l'Evangile, que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'esprit: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est Regnum cœlorum.* Car ces pauvres étant ceux qui n'ont point d'attache au monde,

CHAP. VIII. & qui n'en desirent rien, il est clair que non-seulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Justes, mais qu'ils sont en état de le posseder, & que rien ne leur en retardera la jouissance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des creatures où la mort les reduira, puisqu'ils n'y seront point attachez; & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, possedera tout d'un coup toute leur ame, & les rendra ainsi pleinement heureux. Il n'en est pas de même de ceux qui se trouveront riches à la mort, c'est-à-dire, qui auront encore des attaches aux creatures. Quoiqu'avec ces attaches ils ayent le Saint-Esprit dans le cœur, neanmoins le Royaume de Dieu n'est point encore pour eux, tant qu'ils sont en cet état; & s'ils en ont le droit, la possession leur en est interdite, jusqu'à ce que ces attaches soient détruites.

Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils soient reduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre, puisque ce Royaume

n'appartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette difference entre la pauvreté que l'on peut acquerir en cette vie, & celle où les justes seront reduits dans l'autre par la destruction de leurs attaches, que la premiere coûte infiniment moins. Si elle est accompagnée de quelque douleur, c'est une douleur proportionnée à l'état de cette vie, qui est un tems de misericorde, & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des sentimens foibles & languissans. Mais les douleurs qui purifieront l'ame aprés la mort, étant proportionnées à l'activité d'une ame separée du corps, & au tems de l'autre vie qui est un tems de rigueur, seront tout autrement vives & tout autrement sensibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort soit également dure aux pauvres d'esprit & aux riches d'esprit. Car les douleurs de la mort naissant, comme j'ai dit, de la separation des créatures, cette separation n'afflige que ceux qui les aiment; & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'est douloureuse qu'à ceux qui ont quelque attache à ...

Chap. VIII. pre, & non à ceux qui les ont déja rompuës. Ceux qui sont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'est pour eux qu'une source de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tous vivans au monde, sentent par necessité les douleurs de la mort; puis que cet amour même qui vit en eux, étant privé de son objet, devient un tourment & une mort.

C'est sur ces veritez si claires, qu'est fondée la priere que saint Paulin faisoit à saint Augustin, de lui apprendre à mourir avant sa mort d'une mort évangelique, & à prevenir par une separation volontaire de la vie du siecle, la separation naturelle qui se fera du corps & de l'ame par la mort: *Doceat me mortem istam evangelicam prius emori, quâ carnalem resolutionem voluntario præveniamus excessu.* Epist. 249.

C'est en effet tout ce que nous avons à faire en ce monde. Car puis qu'il y faut necessairement mourir, & qu'il est si dangereux de differer à le faire en l'autre, nôtre interêt même ne nous porte-t-il pas à nous dégager, autant qu'il nous est possible, de toutes les attaches qui nous lient aux

creatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas exposer en mourant à ces terribles douleurs ?

CHAPITRE IX.

II. Maniere de considerer la mort; qui est de la regarder comme la fin de nôtre tems. & l'entrée dans l'éternité.

Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame.

UNe des plus étonnantes visions de l'Apocalypse, est celle de cet Ange qui jura, comme dit saint Jean, par celui qui vit dans les siecles des siecles, *qu'il n'y auroit plus de tems*; QUIA TEMPUS NON ERIT AMPLIUS. Or si Dieu ne fait pas entendre cet Arrêt par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il le lui fait entendre par une vive impression de sa lumiere, qui lui fait connoître que son tems est fini; qu'il n'y en aura plus pour elle; que le terme où il a borné ses misericordes est arrivé; & que son

CHAP. IX.

Chap. IX. état est arrêté pour l'éternité.

Cette lumiere lui faisant faire dans ce moment une juste comparaison du tems & de l'éternité, lui fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit eûës jusqu'alors, étoient infiniment éloignées de la verité : que son imagination avoit donné au tems & aux choses temporelles une longueur & une grandeur fantastique, & qu'elle avoit comme aneanti l'éternité & les biens éternels, par la foiblesse & l'obscurité des idées qu'elle s'en étoit formée. L'ame condamne donc toutes ces pensées ; elle s'étonne de son aveuglement, & elle change entierement de vûë & de jugemens.

Rien de temporel ne lui peut paroître grand ; rien d'éternel ne lui peut paroître petit ; & elle entre par un vif sentiment dans la verité de ce que dit saint Augustin, que tout espace fini comparé à l'éternité qui n'a point de fin, non seulement doit être conté pour peu de chose, mais pour rien du tout. *De Civ. l. 12. c. 12.*

Cette comparaison de l'éternité avec le tems, que l'ame fait au moment de

ſa ſeparation d'avec ſon corps, aneantit donc à ſes yeux la réalité du monde preſent, avec tous ſes biens & tous ſes maux, & elle n'y laiſſe rien ſubſiſter comme réel & ſolide, que les biens & les maux immuables & éternels. CHAP. IX.

Ce ne ſeront pas ſeulement les juſtes & les élûs qui jugeront ainſi de l'éternité & du tems. Ce seront auſſi les méchans & les reprouvez. Ils auront en quelque ſorte une même lumiere dans l'eſprit, mais il n'y aura rien de plus different que la diſpoſition de leur cœur.

Ceux qui ſeront parfaitement juſtes, ne ſe ſoucieront point-du-tout de voir diſparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point, & ils ſeront comblez de joye de la grandeur ineffable des biens éternels, dont ils joüiront ſans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reſte d'attaches pour le monde, ſouffriront de trés-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur beatitude, & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de ſe ſervir pour les purifier. Mais parmi tou-

Chap. IX. tes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix ; en sorte que comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur felicité même, que de sortir contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce seront-là les sentimens des élûs à l'égard du tems & de l'éternité ; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvez.

Ils connoîtront à la verité le neant de toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne cesseront pas pour cela de les aimer. Et c'est ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du ciel, & ils se verront dans l'impuissance de les aimer ; quoiqu'ils sçachent qu'ils ne peuvent être possedez que par ceux qui les aiment.

Liv. 10. de l'amour de Dieu, c. 1. Car, comme remarque S. François de Sales : „ L'un des plus grands supplices que Dieu fera souffrir aux ré„ prouvez „ sera de leur faire connoî-

„tre en partie les infinies perfections „de son essence divine, en laissant „leur volonté criminelle dans l'im„puissance de les aimer. Chap. IX.

Cet amour ardent pour les choses temporelles, ne sera donc que dans les méchans, & l'amour des choses éternelles ne sera que dans les bons : mais la vûë du néant de tout ce qui est temporel, & de la realité de tout ce qui est éternel, sera commune & aux bons & aux méchans. Et c'est une disposition generale dans laquelle toutes les ames entrent en sortant du corps.

C'est ainsi qu'elles jugeront du tems & de tout ce qu'il comprend, en le regardant en lui-même : mais cette même vûë en produira une autre bien differente, qui leur découvrira le prix du tems par raport à l'éternité.

Bien loin que le tems leur paroisse par cette vûë vil & méprisable, il leur paroîtra au contraire la chose du monde la plus grande & la plus importante ; puis qu'elle renferme le Paradis & l'Enfer, & tous les effets de la misericorde & de la justice de Dieu.

Chap. IX. Ils verront que tout cela leur a été mis entre les mains par le moyen du tems ; n'y ayant que dans le tems où l'on puisse meriter par ses bonnes actions les biens que la misericorde de Dieu a promis à ses amis, ou attirer par ses crimes les supplices que sa justice prepare à ses ennemis.

A quel prix croit-on qu'une ame penetrée de cette lumiere, & mesurant le tems de cette double éternité de biens & de maux, en mettra la moindre partie ? Et de combien de millions d'années de la plus rigoureuse penitence en voudroit-elle racheter quelques heures & quelques momens ?

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame malheureuse, lors qu'ayant cette idée de la grandeur & de l'importance du tems, elle voit tout-ensemble & le bon usage qu'elle en pouvoit faire, & le mauvais qu'elle en fait, & qu'elle connoît par une vive impression de la lumiere de Dieu, que son tems est fini, qu'elle n'en a plus à esperer ; que la porte de sa misericorde lui est fermée pour jamais ; qu'il faut être jugé sur son

état present sans esperance de changement. Helas ! si les justes mêmes qui n'auront pas fait tout l'usage qu'ils devoient du tems que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, sentiront une douleur infiniment plus grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoi qu'elle soit soulagée par l'assurance que Dieu leur donnera qu'ils seront purifiez de ces taches : que peut-on dire de celle des méchans qui verront qu'il n'y aura plus de remedes aux maux effroyables qu'ils se seront attirez par le mauvais usage du tems ? Quel repentir pour eux ! Quel déchirement de cœur ! Quel abîme de desespoir ! Chap. IX.

CHAPITRE X.

Reflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûës que l'on aura alors du tems & de l'éternité.

Ce ne sont point-là de vaines speculations. Nous passerons tous par quelqu'un de ces états. Nous au- Chap. X.

Chap. X.

rons tous ces pensées de la grandeur infinie du tems par raport à l'éternité, du neant du tems par raport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arrêt qui sera prononcé à chacun de nous à l'heure de nôtre mort : *Il n'y a plus de tems pour vous :* & la mort même n'est que l'execution de cet arrêt. Car mourir, c'est achever le tems qui nous a été donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoître le prix du tems, qu'il nous soit inutile de le connoître. Ne méprisons pas ce tems, pendant que nous l'avons, pour le regreter éternellement, lors que nous ne l'aurons plus. Prévenons les pensées & les sentimens que nous aurons necessairement alors. Ces pensées ne sont pas moins vrayes à present, qu'elles le seront quelque jour ; & nous ne les aurons un jour, que parce qu'elles ont toûjours été vrayes.

En quel état serons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'esprit, dans deux heures il n'y aura plus de tems pour moi, la porte

de la misericorde de Dieu me sera fermée. Helas! pourquoi ces pensées ne sont-elles pas dés à present la même impression sur nous? Car n'est il pas toûjours vrai que peut-être dans une heure nôtre tems sera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & assûrément dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être, & ce petit espace de tems, fasse une si grande difference dans nôtre disposition? Les disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies. Mais la difference du fini à l'infini est toûjours la même. Or c'est quelque chose d'infini que de n'avoir plus de tems. Il faut donc toûjours regarder ce moment avec la même frayeur, soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années. Chap. X.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur sterile, & qui n'ait point de suite. Pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait; au plan de vie que nous ferions si nous avions à revivre; aux exercices de pieté que nous nous prescririons, s'il étoit en nôtre choix de disposer encore une fois de nôtre tems; aux jugemens que nous

Chap. X. porterons alors de nôtre vie paſſée ; & diſpoſons au moins ce qui nous en reſte ſelon les vûës que nous aurons en ce tems-là.

Aprenons de la fin du tems à juger du prix du tems ; & aprenons du prix du tems à juger de la vie du monde & de la nôtre. Car à quoi l'employe-t-on, & à quoi l'avons-nous nous-mêmes employé juſqu'ici ? Que fait-on de ce tems ſi precieux ? Les uns le paſſent en des deſordres groſſiers ; les autres en de vains amuſemens ; les autres en des deſſeins chimeriques & en des travaux inutiles ; les autres ne ſavent qu'en faire, & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu. On ſe le laiſſe ravir ſans s'en plaindre. C'eſt la ſeule choſe dont on eſt liberal. On eſtime ſages ceux qui le conſument à chercher de vains établiſſemens, & genereux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes eſt à tout prix, & on la donne ſouvent pour rien ; c'eſt-à-dire, qu'on donne tout pour un neant.

La conduite des hommes du monde

est toute établie sur ce commerce insensé. Le diable couvert de toutes les creatures visibles, leur offre je ne sais quels plaisirs, je ne sais quels fantômes d'honneurs & de dignitez : & pour ce je ne sais quoi, ils lui donnent leur tems ; c'est à dire leur éternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le passé, cessons au moins de le faire à l'avenir, & tenons-nous heureux d'avoir decouvert cette illusion, lors qu'il est encore tems d'y remedier. Mais comme elle consiste à nous faire oublier le prix de nôtre vie, remedions à cet oubli en pensant souvent à la mort, c'est à dire, à la fin de ce tems qui en fait connoître la valeur.

Si l'on s'acoûtumoit à regarder la mort par cette vûë, elle feroit toute une autre impression sur nôtre esprit. Car d'où vient cette indifference, & cette froideur avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, sinon de ce que l'on ne conçoit presque rien par le terme de mort? Si l'on dit, par exemple, qu'il est mort dix mille hommes dans une bataille, on n'a presque point d'autre idée dans l'esprit, sinon que l'on ne verra plus

tous ces gens-là, & qu'ils sont devenus incapables de nous nuire ou de nous servir. Mais on en seroit sans doute autrement touché, si on concevoit qu'on leur a ôté ce tems favorable où la misericorde de Dieu leur étoit ouverte; & qu'à l'égard de la plûpart d'entr'eux, le même coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette misericorde. Si l'on étoit, dis-je, plein de ces pensées, on auroit une autre idée des guerres que l'on n'en a, & l'on trouveroit de grands sujets de gemissemens & de douleurs dans les plus necessaires, les plus justes & les plus heureuses.

C'est aussi par cette maniere de regarder la mort, que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehausser l'idée que nous avons des biens éternels. Et afin d'être moins touchez des uns, & d'être plus touchez des autres, il faut apliquer souvent aux uns & aux autres la regle de l'éternité qui en fait comprendre la difference.

Il faut prendre plaisir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le neant

néant toutes les choses sujettes au Chap. temps : *Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Ou nous passons par elles, si elles ont un peu plus de solidité que nous ; ou elles passent par nous, si nous sommes plus durables qu'elles. *Necesse est transeat, aut ipse per res suas ; aut res ipsius per illum.* Mais enfin tout est emporté, & rien de temporel ne subsiste.

X.

In Psal. 38.

In Psal. 122.

Disons donc, pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choses passent, afin de ne dire pas un jour inutilement, toutes choses sont passées. *Modò fructuosè dicamus, transeunt, ne tunc dicamus, infructuosè transierunt.* Disons-le à tout ce qui nous plaît & nous flate dans le monde, afin de le mépriser. Disons-le à tout ce qui paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre.

Aug. in Psal. 32.

Que tout ce qui disparoît à nos yeux ; que tous les renversemens dont nous sommes témoins ; que tous les âges par où nous passons ; que toutes les parties de nôtre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous sans cesse la pensée que tout finira qu'il

n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité ; & que nous en sommes si proches, que nous devons conter pour rien le petit intervale qui nous en separe.

CHAPITRE XI.

III. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de sentir Dieu.

Chap. XI. Quoique ce que nous partageons ici en diverses vûës, soit réüni en une seule dans une ame qui quitte son corps, & que la même impression de lumiere qui lui fait voir que le monde est perdu pour elle, que son tems est fini, & qu'elle entre dans l'éternité, lui découvre encore une infinité d'autres objets qui la remplissent d'étonnement, & qui produisent en elle divers sentimens selon la disposition où elle se trouve ; il est pourtant bon de distinguer en diverses vûës ce grand objet qu'elle comprend tout à la fois, parcequ'il est si vaste & si étendu, qu'il

ne peut être connu dans ce monde qu'étant ainsi partagé. Chap. XI.

La plus grande & la plus considerable partie de ce spectacle, est sans doute qu'au moment que l'ame est separée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoissoit en cette vie.

Car c'est une chose étrange combien la connoissance que nous en avons presentement est foible & obscure. Dieu fait tout dans le monde. Il est par tout. Les creatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne selon ses desseins. Elles ne sauroient s'écarter tant soit peu de l'ordre de sa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu se cache toûjours dans ce monde sous le voile de quelques creatures qu'il presente à nos sens, & ne nous donne aucun signe évident de sa presence. Ainsi étant tout occupez des creatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puissance invisible qui les remuë.

Mais il n'en sera pas de même dans l'autre vie. Dès le moment que l'ame sera délivrée de la prison de son

Chap. XI. corps, elle commencera à ſentir la dépendance intime & eſſentielle qu'elle a de Dieu, & pour être, & pour agir; & pour être heureuſe ou malheureuſe. Elle connoîtra la puiſſance de Dieu & ſa propre foibleſſe. Elle verra qu'elle ne ſe peut ſouſtraire à ſon pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure éternellement dans l'état où ſa juſtice la reduira.

Ce ſera alors que s'acomplira à l'égard de chacun de nous, cette parole d'Iſaye : *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour* : Exaltabitur, *Dominus ſolus in die illa.* Il eſt rabaiſſé preſentement à nos yeux, parce que nous le connoiſſons peu; mais il ſera élevé au jour de la mort, parce que nous y reconnoîtrons l'infinité de ſa puiſſance, & que nous ſentirons nôtre baſſeſſe & nôtre neant.

Iſaye 2.11.

Ce jour auquel Dieu ſera élevé, ſelon le Prophete, commence bien à nôtre mort, mais il dure toute l'éternité. Car depuis le moment de la mort juſqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûë continuelle de la grandeur infinie de Dieu & du neant de toutes les creatures. Ils ne pourront

plus oublier Dieu, ni se méconnoître; & cette double ignorance dans laquelle le monde present est enseveli, sera absolument bannie de l'autre. CHAP. XI.

Il est vrai que ce sentiment sera bien different dans les élus & dans les reprouvez. Car il sera la joye éternelle des uns, & le desespoir éternel des autres. Les élûs mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puissance de Dieu, parce qu'ils verront en même tems son essence, sa misericorde & son amour qui les combleront de joye. Mais les reprouvez ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de sa justice & de sa haine pour eux, & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur suplice dans cette vûë.

Non seulement ils verront cette justice inéxorable & toute-puissante, armée pour les punir ; mais ils la verront éternellement sans la pouvoir perdre de vûë. Ils verront Dieu, dit saint Gregoire de Nazianze, comme feu, parce qu'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils se verront entre ses mains comme entre celles d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abatus *Gregor. Naz. v. I. 21.*

Chap. XI. sous ses pieds, sans esperance de pouvoir s'en délivrer. Ainsi leur rage & leur desespoir se tournera contre Dieu, comme auteur de leur misere. Ils considereront peu toutes les creatures, & ne seront presque ocupez que de Dieu en cette malheureuse & detestable maniere.

Voilà quel sera l'état des hommes, & élûs & reprouvez dans toute l'éternité. Et cet état nous aprend ce que nous devrions faire dans le tems. Car puis que nous ne saurions être heureux que par la vûë & l'amour de Dieu ; puis que c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera nôtre unique emploi & nôtre unique ocupation dans toute l'éternité ; que devons-nous faire dans cette vie, qui n'est qu'une preparation à l'éternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu? *Exercez-vous à posseder Dieu*, dit saint Augustin. *Desirez long-tems ce que vous devez avoir toûjours.* Ad *capiendum Deum exercere. Quod semper habiturus es, diu desidera.*

Aug. in Ps. 38.

Nous ne joüirons de lui dans l'éternité, qu'à proportion que nous nous

serons exercez à en joüir dans le tems; c'est à dire à le connoître & à l'aimer. Nous ne le posséderons qu'à proportion que nous l'aurons desiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'après l'avoir toûjours éloigné de nos pensées & de nôtre cœur en cette vie, il se découvre à nous dans l'autre de cette maniere qui fera le bonheur des Saints. „ Personne, dit encore S. Augustin, n'est „ en état d'entrer dans cette vie bien- „ heureuse, s'il ne s'y est exercé pen- „ dant celle-ci. *Nemo potest idoneus fieri futuræ vitæ, qui se ad illam modò non exercuerit.*

Chap. XI.

Ps. 148.

Cependant que font les hommes dans ce monde, & à quoi s'occupent-ils? Quelle place Dieu tient-il dans leurs pensées, dans leurs desseins, dans leurs entretiens, dans leur conduite? La plûpart ne passent-ils pas leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent-ils pas même leur bonheur dans cet oubli? La vûë de Dieu n'est presque le principe d'aucunes de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

Ce n'est point ainsi qu'ils agissent dans les affaires qui regardent le tems

Chap. XI. présent. S'ils prévoyent qu'ils seront obligez de passer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de lui; ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'insinuer dans son esprit, & de s'accommoder à ses humeurs. Ils craignent de le blesser & de l'aigrir. Et cependant quoiqu'ils sçachent qu'ils seront éternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas seulement penser à lui, ni prendre aucun soin d'acquerir son amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie, & pour nous en éloigner dans nos actions, tâchons d'imprimer vivement ces veritez dans notre esprit; que nous ne pouvons avoir avec les créatures que des liaisons passageres qui se rompent toutes par la mort; & qu'après la mort nous en serons éternellement séparez & indépendans: mais que rien ne nous peut séparer de Dieu; que la mort ne fera que nous faire sentir davantage la dépendance que nous en avons; que l'homme est tellement fait pour Dieu, & se rapporte tellement à Dieu, qu'il faut que Dieu fasse ou son bonheur par son amour,

ou son malheur par sa haine ; qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu lui sera éternellement present, & qu'ainsi le seul moyen de ne le voir pas éternellement comme ennemi, est de faire son principal soin de se le rendre favorable & ami pendant cette vie.

CHAPITRE XII.

IV. Maniere de considerer la mort comme l'entrée dans la societé des Esprits.

TOUT ce que découvre l'ame au moment de la mort, est peu de chose en comparaison de Dieu qui se manifeste à elle en la maniere que nous avons representée. Mais comme l'ame n'est pas toûjours touchée dans cette vie à proportion de la grandeur des objets, mais par raport à l'impression qu'ils font sur l'imagination, il n'est pas inutile de considerer encore les autres parties de ce grand spectacle qui se presente à l'ame au sortir du corps. Chap. XII.

Ce qui en fait apparemment la plus considerable partie après celle que nous

Chap. XII. avons marquée, est cette grande troupe d'esprits, avec lesquels elle se trouve tout d'un coup mêlée ; ces demons horribles qu'elle commence à voir à découvert ; ce nombre prodigieux d'ames reprouvées, & ces Esprits bienheureux dont Dieu lui donne quelque connoissance en quelque état qu'elle soit ; puisque le Livre de la Sagesse fait voir, que les reprouvez connoissent quelque chose du bonheur & de la gloire des Saints, ce qui leur fait dire avec rage & desespoir : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum & in similitudinem improperii.* (Sap. 5. 3.) L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de creatures, & elle y aperçoit un renversement total du monde qu'elle a quité. Elle voit que la plûpart de ceux qui ont paru dans celui-ci avec le plus d'éclat & de pompe, sont reduits dans celui-là au dernier rabaissement & à la derniere misere ; que ces Princes & ces Rois qui ont fait trembler la terre, n'y sont plus distinguez des autres hommes qu'en ce qu'ils sont souvent les plus miserables de tous ; qu'il n'est plus question en cette societé de morts, de ri-

chesses, de noblesse, de qualitez de corps ni d'esprit, ni de tous ces autres vains avantages, par lesquels les hommes tâchent de se relever ici les uns au dessus des autres; mais que tout y est reglé selon les loix d'une justice souveraine & invariable, qui place chacun dans le rang de misere ou de bonheur où il doit être, sans qu'il soit possible à aucun de sortir de la place & du rang qui lui est assigné. Chap. XII.

Mais la principale difference qu'elle remarque entre ces deux mondes, est que celui des vivans est composé de diverses societez & comme de diverses ligues, par lesquelles les hommes s'unissent ensemble, ou pour se secourir dans leurs besoins, ou pour resister à leurs ennemis, ou pour entreprendre sur les autres; mais dans le monde des esprits il n'y a plus de societez ni de ligues; parce qu'ils n'ont point de besoin, ni de dépendance les uns des autres. Tout y a un rapport immediat à Dieu. C'est lui qui y regle tout, & chaque esprit voit clairement qu'il est lié par son ordre, & qu'il n'est au pouvoir d'aucune creature de l'en soustraire.

Ainsi dans quelque nombre que soient les Esprits, ils sont dans une entiere separation les uns des autres. Les Bienheureux s'entr'aiment à la verité d'un amour parfait, & le bonheur de chacun contribuë à celui des autres, par la joye qu'ils en ressentent ; ce qui forme la plus sainte & la plus heureuse de toutes les societez : Mais ce n'est point une societé de dépendance ni de secours mutuels. Ils puisent tous toute leur felicité dans la même source. Ils y trouvent tous tout ce qu'ils desirent. Et ainsi leur societé n'interrompt, ni ne trouble point leur solitude.

Les méchans sont au contraire dans une solitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouventable. Ils se haïssent tous les uns les autres. Ils n'esperent ni secours, ni support, ni consolation d'aucune créature. Ils ne voyent en aucune, ni pouvoir, ni volonté de leur faire aucun bien. Ainsi la vûë de cette foule d'Esprits n'est pour eux qu'un surcroît de désolation, & elle ne fait qu'augmenter leur desespoir, en leur donnant une plus vive idée de [illegible]ce & de l'abandonnement [illegible]duits.

On ne peut douter que la vûë de ce spectacle si different des idées que l'ame retient de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de sortir, ne lui cause une terrible surprise ; qu'elle ne conçoive un extrême mépris pour tout ce qu'elle y a le plus estimé, & qu'elle ne soit percée de douleur d'avoir mis son affection en tant de choses vaines, & d'avoir fait si peu d'état de ce qui étoit vraiment durable & vraiment solide. Chap. XII.

Mais autant que cette vûë, cette surprise & ces regrets sont inutiles aux ames des morts, parce que leur sort est tout d'un coup fixé par l'arrêt de Dieu qui leur assigne leur place; autant nous seroit-il utile d'avoir ces sentimens dans cette vie ; de nous occuper de ce spectacle; de nous mêler en esprit avec cette foule de morts ; d'y considerer ces places éternelles, & ces distinctions stables & immobiles, cette solitude ou heureuse ou miserable ; afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établissemens, & toutes les distinctions humaines ; & de ne faire plus d'état que de ces differences secretes que Dieu

met dès ce monde ici entre les ames par les dons de sa grace, qui auront de si grands effets en l'autre.

CHAPITRE XIII.

V. Maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les démons & leur rage envers elle.

Chap. XIII. QUoique les demons fassent partie des esprits, dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, il est bon neanmoins de faire quelques réflexions particulieres sur les sentimens que l'ame conçoit en les appercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous sçavons en general par la foi, qu'ils rodent autour de nous comme des lions rugissans, qui ne cherchent qu'à nous dévorer, & qu'ils employent toutes sortes d'artifices pour nous perdre ; mais nous ne sçavons point quels sont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuse de leur malice ; & de leur rage contre

les hommes, & souvent même nous discernons peu leur voix de celle de Dieu. CHAP. XIII.

Tous ces nuages seront dissipez par la mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux esprits repandus sur la terre, possedant & remuant la plûpart des hommes, & tâchant de s'emparer de l'ame de ceux qu'ils ne possedent pas encore. Nous verrons de quelle sorte ils les trompent, en leur presentant des objets qui attirent ou irritent leurs passions; en leur procurant des succez qui les entretiennent dans l'illusion; en les tenant toûjours hors d'eux-mêmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoître le miserable état où ils sont. Nous verrons qu'ils les lient; qu'ils les enchaînent; qu'ils les emprisonnent; qu'ils leur font mille playes mortelles, & qu'ils preparent en eux la matiere de leur damnation & de leur enfer.

Quand on feroit difficulté de donner aux ames separées du corps une connoissance si étenduë, on ne sauroit au moins nier que chacune ne connoisse dans le moment qu'elle est sepa-

Chap. XIII. rée du corps, tous les pieges que le demon lui a dressez ; toutes les chûtes où il l'a poussée ; toutes les illusions dont il l'a amusée.

Que si Dieu, nonobstant toutes ces surprises, lui a fait la grace de surmonter le demon dans les choses essentielles ; si elle l'a évité ses plus dangereux pieges, elle entre dans ces transports de joye que le Prophete décrit, lors qu'il fait dire à l'ame dans la vûë de ce nombre effroyable de pieges qu'elle a évitez : „ Beni soit le Seigneur qui ne „ nous a pas livrez en proye pour être „ déchirez de leurs dents. Nôtre ame „ s'est sauvée comme un oiseau se sauve „ du filet des oiseleurs.

Ps. 126. v. 6.

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoître que le demon a réüssi à son égard dans ses malheureux desseins ; qu'elle lui a même servi d'instrument contre elle-même ; qu'elle a secondé ses desirs ; qu'elle s'est livrée à son bourreau ; qu'elle n'a travaillé qu'à établir son empire sur elle-même ? Qui peut comprendre quel est son desespoir, lors qu'il vient lui-même avec toute sa rage prendre possession de sa conquête,

lors qu'il lui insulte & lui met devant les yeux de quelle maniere il l'a séduite pour la rendre compagne de son malheur. Chap. XIII.

Ce sont ces moqueries & ces insultes que le Prophete craignoit lorsqu'il disoit à Dieu : *Que mes ennemis ne se moquent point de moi ; qu'ils ne disent point dans leur cœur : Nos souhaits sont accomplis ; qu'ils ne disent point : Nous l'avons devoré.* Ps. 34. v. 24.

C'est par la crainte de ces objets si terribles que S. Bernard s'excitoit lui-même : ,, Quelle sera , disoit-il , ta ,, frayeur, ô mon ame! lors qu'étant separée par la mort de tous les objets ,, dont la vûë t'est si agréable, & la familiarité si douce , tu entreras seule ,, dans une région inconnuë , & que ,, ces monstres horribles te viendront ,, à la rencontre ? Qui te servira d'appui dans une si extrême necessité ? ,, Qui te défendra de ces bêtes furieuses prêtes à te devorer ? Qui te consolera ? Qui te conduira ? *De divers. Ser. 26. n. 6.*

Tous ces sentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuse qui vient au

Chap. XIII. moment de la mort à découvrir ces horribles créatures, & qui leur est livrée par la justice de Dieu comme une proie sur laquelle ils assouviront éternellement leur rage.

Le saint Esprit qui a si souvent inspiré cette vûë aux Saints, nous fait voir que nous la devons avoir continuellement dans l'esprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de réveiller en nous cette vigilance, qui nous est si recommandée par J. C. & par ses Apôtres, que la crainte de tomber sous la puissance de ce cruel ennemi ? Qu'y a-t-il de plus propre à nous empêcher de suivre nos passions, que de penser qu'en les suivant, nous suivons les desirs du diable; nous travaillons à établir son empire ; nous le rendons maître de nous-mêmes ; nous lui servons d'instrument & de ministres contre nous ?

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu, ou le diable regnent en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point à établir en soi le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu y regne quand son Esprit y regne ; quand c'est

par son Esprit que nous agissons; quand nous avons Dieu en vûë : c'est-à-dire, la justice, la verité & la charité. Le diable y regne quand nous nous laissons conduire à nos passions ; quand nous ne cherchons que nôtre gloire & nôtre propre satisfaction : en un mot, quand ce n'est que la cupidité qui agit en nous. Chap. XIII.

Ainsi comme les hommes ne font presque autre chose dans toute leur vie que de suivre leurs passions, il s'ensuit qu'ils ne font autre chose que de travailler pour le diable, & de seconder ses desseins. Horrible emploi, detestable ministere; mais qui comprend neanmoins presque tout ce qui se fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y être les plus grands & les plus heureux!

Le meilleur moyen d'en concevoir de l'horreur, est d'en considerer la fin, & d'avoir devant les yeux la rage de ces monstres, lors qu'ils se montreront à découvert à une ame après l'avoir malheureusement trompée. Il faut souvent se representer en cet état durant sa vie, pour s'animer à leur resister & à ne pas suivre leurs desirs & leurs desseins : Et comme il n'y a point de

tentation où l'on ne puiſſe ſe ſervir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, eſt un remede general contre toutes les tentations.

CHAPITRE XIV.

VI. Maniere de conſiderer la mort, comme un jour qui diſſipe nos tenebres, & nous fait voir les choſes telles qu'elles ſont.

Chap. XIV.

ON dit aſſez ſouvent de la mort qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choſes que nous ignorons; & c'eſt ce qu'on a pû voir déja par toutes les diverſes manieres de la regarder que nous avons propoſées. Mais ce que je pretens expliquer ici, eſt de quelle ſorte on ſe peut ſervir de la meditation de la mort, pour corriger la fauſſeté des jugemens que l'on forme ſur toutes les choſes du monde, & principalement ſur ſoi-même, ſur ſes actions, & ſur ſa propre conduite.

Nous naiſſons dans le monde envi-

sonnez de tenebres si épaisses, que nous ne connoissons ni les vrais biens, ni les vrais maux, ni les regles par lesquelles on en doit juger. Nos desirs, nos craintes, & nos autres passions, qui naissent du fond de nôtre corruption, nous font concevoir une infinité de fausses idées de ce qui leur sert d'objet; & comme nous jugeons sur ces idées, la plûpart de nos jugemens sont faux. Et ainsi nôtre memoire devient un magasin de toutes sortes de faussetez.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit, ils corrompent le cœur; ils fortifient les passions dont ils naissent, & ils produisent tous les pechez dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de peché sans quelque fausse pensée, puisque, comme dit saint Augustin, on ne sauroit pecher quand on n'en a que de bonnes. *Non potest* *In Psal.* *fieri ut habeat mala facta, qui habet* 148. *cogitationes bonas.*

Comme nôtre plus grand interêt est donc d'éviter le peché, qui est la cause de tous nos maux, nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens

Chap. XIV. qui en sont la source, & à remplir nôtre esprit de ces pensées veritables d'où naissent les bonnes actions.

Il est vrai que c'est de la lumiere de la foi qu'il les faut attendre, puis que, comme dit saint Paul, nous ne sommes pas capables de nous-mêmes d'avoir une seule bonne pensée. Mais cette dépendance n'exclut pas l'aplication à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empêche de la discerner.

C'est le fondement d'un avis que saint Jean Climaque attribuë à un saint Pere, & dont les personnes les plus éclairées & les plus avancées dans la sainteté, recommandent extrêmement la pratique; c'est de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires ausquelles on est obligé de prendre part, dans la disposition où l'on voudroit être si l'on avoit à en rendre conte à Dieu dans cinq ou six heures.

6. Degré.

La raison de cet avis est que rien n'est plus capable d'éloigner de nôtre esprit les fausses idées que la cupidité produit; que la pensée de la mort, &

de ce qui la doit suivre. Il semble que les passions n'osent se produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raison, de lumiere & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'execute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées des vûës humaines. CHAP. XLV.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il est bon de ne juger pas seulement de toutes choses, comme si on devoit bien-tôt mourir, mais d'entrer, autant qu'il est possible, dans les vûës & les sentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps.

Car il est certain qu'étant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui mettra devant les yeux toutes les actions de sa vie ; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainsi des jugemens de tout ce qui a passé par son esprit pendant qu'elle étoit dans le corps ; c'est-à-dire, qu'elle jugera de tous ses jugemens & de toutes ses pensées, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura eu de faux & d'injuste.

Ce ne seront pas seulement les ames des Elûs qui reconnoîtront clairement

Chap. XIV. alors toutes leurs erreurs ; ce seront aussi celles des réprouvez. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils se sont égarez de la voye de la verité, & que le soleil de justice n'a point lui pour eux, elle fait voir qu'ils seront convaincus de leur égarement, & de la fausseté des lumieres par lesquelles ils se sont conduits.

S'ils ne condamnent donc pas les jugemens qu'ils ont faits pendant leur vie par l'amour de la justice, ils les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils seront forcez d'avoüer qu'ils étoient pleins de folie. Ils s'appelleront eux-mêmes insensez : *Nos insensati.* Or ils ne le sçauroient faire sans juger que la sagesse vouloit qu'ils fissent tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

Non seulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment là sont veritables, mais ils sont de plus éternels : & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de varieté de pensées.

Or comme tout ce qui sera vrai dans toute l'éternité, l'est aussi dès le tems de nôtre vie, tout nôtre soin devroit être

être de ne nous conduire jamais par ces Chap. XIV.
jugemens passagers, qui ne paroissent vrais que quand les passions sont émûës; mais de juger & d'agir selon ces vûës stables, invariables & éternelles, que nous aurons aprés la mort.

Ainsi quelque objet qui se presente à nos sens, ou qui frape nôtre imagination & nôtre esprit, au lieu de consulter nos passions & nos petits interêts, il faut pour en juger sainement considerer serieusement ce que nous en jugerons après la mort; ce que nous voudrions avoir fait lors qu'il s'agira d'être jugez de Jesus-Christ: ce que nous croyons pouvoir être approuvé de ce juste Juge; enfin ce que nous approuverons nous-mêmes dans toute l'éternité. Que de cas de conscience se décideroient sans peine à la faveur de cette lumiere! Que de fausses subtilitez s'évanoüiroient! Que d'illusions disparoîtroient!

Heureux ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort, qui se servent de sa lumiere pour dissiper les tenebres de leur cœur; & qui pensent dans le tems ce qu'ils penseront dans l'éternité! C'est veritablement être mort au mon-

Chap. XIV. de que de vivre de la sorte, puisque ce n'est plus penser ni agir selon la lumiere de cette vie, qui est celle du monde; mais selon les lumieres de l'autre vie qui sont celles de l'éternité.

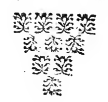
On ne doit donc pas s'étonner après tous les avantages que nous avons fait voir qu'on peut tirer de la pensée de la mort, que S. Jean Climaque ait dit :

6. Degré ,, Que comme de tous les alimens, le ,, pain est le plus necessaire, aussi de ,, toutes les pratiques spirituelles la ,, méditation de la mort est la plus uti- ,, le ; qu'elle fait embrasser aux Reli- ,, gieux qui vivent en communauté, ,, les travaux & les exercices de la pé- ,, nitence, & leur fait trouver le plus ,, grand plaisir dans les humiliations ,, & les mépris ; & que quant aux So- ,, litaires qui sont éloignez de tout le ,, tumulte & de tous les troubles du ,, monde, elle produit en eux un entier ,, abandonnement de tous les soins de ,, la terre, une priere continuelle, & ,, une vigilance exacte sur leurs pen- ,, sées.

On peut dire en un mot de ce saint exercice, que c'est une source de lumieres pour connoître nos devoirs ; un

remede universel à toutes nos passions & à tous nos vices ; un secours puissant contre les tentations, une école de toutes les vertus, un adoucissement de tous les maux de la vie. Chap. XIV.

Et pour finir par où nous avons commencé, c'est, selon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les péchez. Or comme celui qui ne péche point est juste dans ce monde, & sera heureux dans l'autre ; il s'ensuit que la meditation de la mort est la voye de la sainteté & de la béatitude.





I. TRAITÉ DES QUATRE DERNIERES FINS.

LIVRE SECOND.

DU JUGEMENT ET DE L'ENFER.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il est utile de penser au Jugement. Pourquoi l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le Jugement universel, plûtôt que le particulier.

Chap. I. In Psal. 147. CE que saint Augustin dit à son peuple, dans un des Sermons sur les Pseaumes : *Qu'il devroit leur parler sans cesse du jugement*, fait voir que nous devrions y penser toujours, puisque les Pasteurs

ne nous en doivent parler, qu'afin que Chap.
nous y pensions. I.

On y est d'autant plus obligé qu'il n'y aura plus de moyen de le faire après cette vie. *Car*, comme dit ce saint Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans l'état où le dernier jour de nôtre vie nous aura trouvez. Et tels que nous serons en mourant, tels nous serons quand nous serons jugez en ce jour terrible.* Ainsi il est vrai, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu pour chacun du jour du jugement universel ; parce que la mort fixe l'état dans lequel on y sera jugé.

Epist. 70.

Il s'ensuit de-là, que comme tout Chrétien est obligé d'être sur ses gardes, pour n'être pas surpris par le jour du jugement, selon que Jesus-Christ nous le commande dans son Evangile, il ne doit pas veiller avec moins de soin pour n'être pas surpris par celui de sa mort. C'est ce que l'on peut conclure aussi de la créance où est l'Eglise, que la damnation des méchans, & la récompense des bons, ne sont pas differées jusques au jour du jugement, comme l'ont cru quelques Anciens ; mais que les ames qui n'ont

plus rien à expier, entrent dès l'instant qui suit la mort, en possession de la gloire ; & celles dont les pechez meritent l'enfer, commencent d'en souffrir les tourmens en sortant du corps. Car il s'ensuit de-là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronera point les autres, sans qu'elles ayent été jugées, & jugées par Jesus-Christ, à qui tout jugement a été donné ; il faut croire que Jesus-Christ jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle se separera de son corps.

Puisque nous n'avons donc que l'espace si court & si incertain de cette vie pour nous préparer à nôtre état éternel, qui sera décidé par l'arrêt que Jesus-Christ en prononcera au jour de nôtre mort, & que cet arrêt sera le même que celui qu'il prononcera au dernier jour ; n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies, que de se remplir l'esprit de toute autre chose, & de ne penser presque point à celle-là ?

Il ne faut qu'un peu de raison pour consentir à cette verité ; mais il faut autre chose que de la raison pour la

pratiquer. On eſt ſouvent convaincu qu'il faut craindre, ſans craindre effectivement, & qu'il ne faut penſer qu'à une choſe, ſans y penſer en effet. Nôtre cœur ne ſuit pas nôtre raiſon, & il demeure ſouvent froid & ſans mouvement, lorſque l'eſprit eſt le plus perſuadé qu'il devroit être vivement touché. CHAP. I.

Il n'y a ſans doute que la grace qui puiſſe remedier à cette froideur, & amollir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en même-tems aux moyens extérieurs qui y peuvent contribuer étant aidez de ſa grace, il eſt utile d'approcher, autant que l'on peut, ces objets de nôtre imagination, & de la forcer à s'y appliquer ſouvent, bien-loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y préſentent comme font la plûpart des gens.

C'eſt la raiſon que l'Egliſe a de nous faire ſouvenir du Jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par là la préparation à la venuë de Jeſus-Chriſt, où elle prétend faire entrer les Chrétiens dans le tems de l'Avent. C'eſt un des premiers objets qu'elle préſente à ſes

Chap. I. enfans pour les disposer à la penitence du Carême. C'est par où elle finit l'année ecclesiastique, l'Evangile du Dimanche qui precede l'Avent étant encore du Jugement ; pour nous faire voir par là que nous devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute nôtre vie dans la vûë du jugement de Dieu, & que comme nôtre penitence doit être continuelle, cet objet doit être continuellement devant nos yeux.

Mais comme l'utilité de cette meditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs des sentimens d'une crainte salutaire qui produit la veritable sûreté, selon S. Augustin : *Terror ille securitatem parit : territi enim præcavemus, præcaventes securi erimus* : (*Aug. in Ps. 146.*) L'Eglise jugeant que les circonstances du jugement general sont plus capables de nous effrayer que celles du jugement particulier, nous le propose ordinairement ; & c'est en suivant son esprit que les Saints Peres, & sur tout les Chrétiens des premiers siecles, en paroissent si occupez.

Orat. 9. p. 174. C'est ce qui fait dire à saint Gregoire de Nazianze, que la crainte du

jugement futur ne lui permettoit pas de respirer, CHAP. I.

Et à saint Ephrem, qu'il ne pouvoit penser au jugement dernier sans sentir un tremblement dans tous ses membres, & une défaillance universelle. 4. Ephr. Ser. de iis quæ post crucem revelanda sunt.

Les autres Saints en ont eu les mêmes sentimens; & les premiers Chrétiens les avoient si vifs qu'ils prenoient même les guerres, les famines, & les autres calamitez qui arrivoient de leur tems, pour ces signes effroyables qui doivent être les avancoureurs du Jugement universel.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire impression sur nôtre esprit que la meditation de JESUS-CHRIST descendant du Ciel acompagné de tous les Anges, pour prononcer à tous les hommes réunis ensemble au milieu des airs, le jugement qui décidera de leur état pour toute l'éternité?

Qui ne seroit effrayé en pensant à ce renversement de toute la nature qui acompagnera ce jugement, dont saint Pierre dit, „ que dans le bruit d'une „ effroyable tempête, les Cieux passe- 2. Petr. c. 3. v. 10.

Chap. I. „ ront, les élemens embrasez se dissou-
„ dront ; la terre avec tout ce qu'elle
„ contient, sera consumée par le feu.

Si la vûë d'un seul Ange reduisit Daniel à un tel affoiblissement, qu'il lui fit dire à cet Ange : *In visione tua dissolutæ sunt compages meæ* ; quel sera l'état d'un malheureux reprouvé en qui la crainte, l'horreur, & les autres passions ne pourront être affoiblies par la défaillance de son corps, & dont l'ame n'aura plus de force pour soûtenir les impressions de cet effroyable spectacle, que pour les sentir plus vivement ?

Les Peres n'ont point fait consister leur spiritualité à éloigner ces objets de leur esprit, pour s'entretenir de meditations douces & consolantes. Ils ont crû qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient besoin d'en être effrayez, & ils s'en sont utilement servis & pour eux-mêmes & pour les autres.

Gregor. Naz. orat. 15. Je suis épouvanté, dit saint Gregoire de Nazianze, de la parole du Prophete qui s'écrie : „ Que ferons-
„ nous au jour où Dieu entrera avec
„ nous en compte & en jugement, lors

„ qu'il nous convaincra de tous nos CHAP.
„ crimes; qu'il nous presentera en face I.
„ tous nos pechez comme de cruels
„ acusateurs, & qu'il oposera aux ini-
„ quitez dont nous nous serons rendus
„ coupables, les bienfaits que nous
„ aurons reçus de lui ; lorsqu'il nous
„ demandera compte de la majesté de
„ son image qu'il avoit imprimée en
„ nous, & que nous avons toute trou-
„ blée & toute défigurée par nos dére-
„ glemens ; lorsqu'il nous fera con-
„ damner par nous-mêmes, & nous
„ reduira à ne pouvoir pas même dire,
„ que nous souffrirons injustement.
„ Qui nous servira d'Avocat devant ce
„ Juge? Par quels pretextes, par quelles
„ fausses excuses, par quelles couleurs
„ artificieuses, par quelles inventions
„ subtiles pourrons-nous déguiser la
„ verité devant ce souverain tribunal,
„ & éluder la rectitude invariable de
„ ce jugement ? On y mettra dans la
„ balance nos actions, nos paroles, nos
„ pensées. On y pesera les bonnes &
„ les mauvaises, afin qu'après avoir vû
„ celles qui l'emportent, on forme un
„ Arrêt après lequel il n'y aura plus
„ d'apel, plus de Juge superieur à qui

CHAP. 1. „ on puisse recourir, plus de moyen de „ détruire ses mauvaises actions par „ des actions contraires, plus d'huile „ à acheter des Vierges sages ou de „ ceux qui en vendent pour rallumer „ les lampes éteintes. Tout se terminera par ce dernier, unique & épouventable arrêt, plus juste encore qu'il „ n'est terrible, & d'autant plus terrible qu'il est plus juste. Ce sera lors „ que les Trônes seront placez ; que „ celui que l'Ecriture apelle l'ancien „ des jours, sera assis dans le premier ; „ que les livres seront ouverts ; qu'on „ verra rouler un fleuve de feu ; que la „ lumiere sera d'un côté, & de l'autre „ les tenebres prêtes à recevoir ceux „ qui y seront precipitez.

Il seroit trop long de raporter les descriptions que les autres Peres, & sur tout saint Ephrem, font de ce jugement, & il suffit de proposer ce qu'en dit saint Bernard, qui comprend en peu de paroles ce que les autres en disent. „ Je crains, dit-il, le „ visage de ce Juge capable de faire „ trembler les Anges mêmes. Je crains „ la colere de ce Dieu puissant. Je crains „ les marques de sa fureur. Je crains

Ber. Ser. 16. in Cant.

„ ce fracas du monde bouleversé ; cet Chap. I.
„ embrasement des élemens ; cette
„ tempête épouventable ; cette voix de
„ l'Archange ; cette parole dure &
„ terrible. Je tremble en pensant aux
„ dents de ce monstre infernal ; au
„ gouffre de l'Enfer ; à ces lions affa-
„ mez, & tous prêts à devorer leur
„ proye. Je suis saisi d'horreur par l'i-
„ mage de ce ver qui rongera les mé-
„ chans, de ce feu qui les brûlera, de
„ cette fumée & de cette vapeur de
„ soufre ; de ces vents impetueux, & de
„ ces tenebres exterieures. Qui met-
„ tra dans ma tête une source d'eau,
„ & qui donnera une fontaine de lar-
„ mes à mes yeux, pour prevenir par
„ mes pleurs ces pleurs éternelles, &
„ ces horribles grincemens de dents,
„ ces cruels liens & le poids de ces
„ chaînes, qui acableront, qui serre-
„ ront, qui brûleront les reprouvez
„ sans les consommer ?

Mais quoique ces circonstances soient bien terribles, elles le sont neanmoins beaucoup moins en effet, que l'impression que Dieu fera sur les ames par la connoissance qu'il leur donnera de leurs pechez, de sa justice, & de

Chap. II toutes les autres choses sur lesquelles l'arrêt éternel qu'il prononcera sur chacune d'elles sera fondé. Et comme cette impression se rencontre aussi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoître à l'ame le lieu qui lui convient, & par quelles actions elle le merite ; c'est mediter en même tems l'un & l'autre jugement, que de tâcher de comprendre, autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge : c'est à quoi nous nous attacherons particulierement dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE II.

De la vûë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multitude de ses pechez.

Chap. II. Tous les Chrêtiens croyent que Dieu fera connoître à l'ame tous ses pechez, soit dans le jugement particulier qu'il en fera lorsqu'elle sortira du corps, soit dans le jugement public qu'il prononcera à la fin du monde à la vûë de tous les hommes. Toutes

les chaires retentissent de cette menace, qu'il n'y a rien de si caché dans nos actions, dans nos pensées, dans les mouvemens de nôtre cœur, qui ne soit découvert : qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant, presque personne n'est touché de cette verité si terrible. Il semble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce soient d'autres que nous qui doivent passer par cet examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en est d'abord un peu effrayé, mais ensuite on s'y acoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter sans émotion. Ce n'est pas ni que ces veritez changent, ni que nôtre esprit se fortifie par l'acoutumance. Ce qui est terrible le seroit toûjours, si nous le concevions toûjours de la même sorte. Mais l'effet de l'acoutumance est de changer nos idées ; de les rendre plus superficielles & plus confuses, & de faire que l'esprit s'y aplique plus legerement. Pour remedier donc à ce mauvais effet, il est bon de concevoir quelquefois ces veritez

si terribles en elles mêmes par quelques images qui les rende plus sensibles, & peut-être que celle dont nous nous servirons ici, y poura contribuer quelque chose.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaste, mais obscure, & qu'un homme travaille toute sa vie à la remplir de viperes & de serpens: qu'il y en aporte tous les jours grande quantité, & qu'il employe même diverses personnes pour l'aider à en faire amas : mais que si-tôt que ces serpens sont dans cette chambre, ils s'y assoupissent en s'entassant les uns sur les autres, en sorte qu'ils permettent même à cet homme de se coucher sur eux sans le piquer & sans lui faire aucun mal : que cet état durant assez long-tems, cet homme s'y acoûtume, & n'aprehende rien de cet amas de serpens. Mais que lorsqu'il y pense le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, & à laisser entrer un grand jour, tous ces serpens se reveillent tout d'un coup, & se jettent tous sur ce miserable, qu'ils le déchirent par leurs morsures, & qu'il n'y en ait aucun qui ne lui fasse sentir son venin.

Quelque terrible que soit cette image, ce n'est qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort. Chap. II.

L'homme vit ici plongé dans des tenebres si épaisses, qu'à peine s'apperçoit-il des plus grossieres de ses fautes; & encore les oublie-t-il ordinairement à mesure qu'il les commet. Sa conscience est ce lieu obscur où il les entasse, & il ne fait presque rien qui n'en augmente le nombre, parce qu'il fait tout pour soi & rien pour Dieu.

Souvent même il se sert pour cela du ministere des autres, comme s'il avoit dessein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup qui outre leurs propres pechez, se chargent encore de ceux d'autrui, & qui ont sous eux une infinité de gens qui pechent pour ainsi dire sur leur compte, parce que les pechez qu'ils font leur sont imputez par la justice de Dieu.

Tous ces pechez demeurent comme assoupis pendant cette vie, parce qu'ils ne se font point sentir. On les souffre sans peine. On y prend son repos. On n'en aprehende rien. On n'a point

de ſoin de s'en délivrer, & on ne fait au-contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plûpart des hommes dans ce malheureux exercice. C'eſt elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces pechez. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort, la tire de ſon aſſoupiſſement, & dans ce réveil elle vient tout d'un coup à découvrir tous ces monſtres qu'elle enfermoit dans ſon ſein. Elle ne les découvre pas ſeulement, elle en ſent les piqueures mortelles. Elle en eſt cruellement déchirée, n'y ayant aucun de ſes pechez qui ne ſe faſſe ſentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont été enſuite bien-aiſes d'oublier; tous ceux qu'ils ſe ſont diſſimulez à eux-mêmes, toutes les vaines penſées auſquelles ils ſe ſont arrêtez, tous les mauvais mouvemens auſquels ils ont conſenti, toutes leurs mauvaiſes actions, toutes leurs omiſſions, & toutes leurs négligences dans leurs devoirs; tous les ſcandales qu'ils ont

donnez, & toutes les mauvaises suites Chap. II.
de ces scandales, tout cela se présente distinctement à leurs yeux, & se fait voir malgré qu'ils en ayent. C'est à dire, qu'ils voyent pour la plûpart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que se remplir de poisons; que s'accabler de nouveaux poids, & que se préparer de nouveaux supplices.

Tout pecheur doit trembler dans la crainte de cet horrible spectacle que la justice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a point qui en doivent être plus épouvantez que ceux qui sont dans les places éminentes, & qui ont à repondre Dieu non-seulement de leurs pechez, mais aussi de ceux des peuples qui leur sont commis.

Quelle foule de crimes se presente au moment de la mort à l'ame d'un Evêque mal entré dans sa Charge, & qui a continué toute sa vie à abuser de son ministere? Et qui peut concevoir dans quel excez de desespoir il entre, lorsqu'il se voit chargé au jugement de Dieu d'autant de sacrileges qu'il a offert de sacrifices, qu'il a administré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions

CHAP. II. episcopales ; & qu'il reconnoît de plus que la justice de Dieu lui impute tous les sacrileges des Prêtres qu'il a ordonnez temerairement ; toutes les absolutions precipitées qu'ils ont données ; tous les scandales qu'ils ont causez ; & enfin qu'elle juge coupable d'autant d'homicides spirituels, non-seulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le scandale de sa propre vie, ou par celui de la vie des Ministres qu'il a choisis, ou qu'il a soufferts par negligence, mais aussi qu'il y en a que ces mauvais exemples ont pû perdre quoique la grace de Dieu les ait soûtenus : parce qu'autant qu'il a eté en lui, il les a tuez, comme dit S. Augustin : *Non sibi ergo blandiatur quia ille non est mortuus, & ille vivit, & iste homicida est* : de sorte qu'un méchant Evêque sera traité de Dieu comme meurtrier presque de toutes les ames de son Diocése.

Aug. de Pastor. c. 4.

Mais il n'est pas necessaire d'avoir recours à ces exemples, pour être effraïé de cette multitude de pechez que l'ame découvre en paroissant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la plus retirée & la plus separée du com-

merce & de la corruption du monde, n'ont que trop de sujets de la craindre; & il leur doit suffire pour en concevoir le juste effroi qu'on en doit avoir, de sçavoir qu'ils auront à rendre compte de l'usage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils ont reçûës, de toutes les veritez qu'ils ont entenduës, de tous les sacremens ausquels ils ont participé, de tous les bons exemples qu'ils ont vûs, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'usage qu'ils ont fait de leur tems, de leur ame & de leur corps. Chap. II.

„ Quelque soin, dit S. Gregoire le „ Grand, que les plus gens de bien „ ayent eu d'éviter tous les pechez „ qu'ils ont pû reconnoître; quand „ ils songent neanmoins qu'ils ont à „ paroître devant ce Juge sévere, ils „ sont saisis de frayeur, & principa- „ lement à cause des pechez dont ils „ peuvent être coupables sans le sça- „ voir. Car qui peut comprendre le „ nombre des fautes que l'on commet „ par les pensées vagabondes & in- „ constantes ausquelles on s'arrête? On „ peut assez éviter les actions de pe- „ ché: mais il n'y a rien de plus dificile *Mor. in Job. l. 24. c. 7.*

„ que de garantir son cœur des pen-
„ sées mauvaises & illicites. Et cepen-
„ dant il est écrit : Malheur à vous,
„ qui vous entretenez de pensées inu-
„ tiles. Voilà le sujet de la crainte des plus justes. A combien plus forte raison ceux qui menent une vie plus relâchée, ont-ils sujet d'être dans la frayeur & le tremblement ?

CHAPITRE III.

Combien l'un & l'autre Jugement sont terribles par l'anéantissement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flatent les hommes.

CHAP. III. Si le jugement de Dieu est si terrible par ce qui nous y paroît, il ne l'est guéres moins par ce qui y disparoît, & qui y est détruit & anéanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des loüanges, & de toutes les autres choses dont les hommes se verront entierement dépoüillez en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie considerable de leur appui,

de leur confiance, & de leur repos. Chap. III.

Car chacun voulant être en paix avec soi-même, est naturellement porté à se former une espece de conscience, & à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie, pour avoir lieu d'en porter un jugement favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le dessein de plaire à Dieu, mais de se procurer une paix humaine, on n'y apporte pas une grande exactitude. On juge d'ordinaire de soi par l'exterieur, & par le cours de ses actions; par l'estime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens de bien qui ont fait les mêmes choses que nous; par l'exemption de certaines vûës mauvaises, que l'on n'a pas remarquées en soi; par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaison que l'on fait de soi-même avec d'autres que l'on croit plus méchans que soi, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire; & sur tout cela on se bâtit un certain édifice de sa vie, dont on se contente, & que l'on s'imagine pouvoir subsister au jugement de Dieu, & en mériter même des recom-

Chap. III. penses. Car il y entre en effet diverses bonnes œuvres; des prieres, des réceptions de sacremens, des œuvres exterieures de charité. Ceux qui sont dans le Ministere Ecclesiastique y ajoûtent des prédications, des directions, des instructions, qui leur font esperer le prix que Dieu a promis à ceux qui ont fait & enseigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruïnez, lors qu'ils viendront à passer par le feu du jugement de Dieu, qui consumera, comme dit saint Paul, toute la paille, tout le foin & tout le bois qui s'y trouvera? & quel sera l'étonnement d'une ame trompée, qui y ayant mis sa confiance, reconnoîtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le néant de toutes ses œuvres?

De divers. Ser. 26. n. 6. ,, Ce sera-là, dit S. Bernard, que ce ,, que nous prenons pour de l'or, se ,, changera en écume; que l'impureté ,, de toutes nos œuvres sera découver- ,, te, & que le tems de la verité étant ,, venu, aprés que celui que Dieu nous ,, avoit donné sera passé, elle jugera ,, nos justices. Ce sera-là que toutes ,, ces justices qui nous flatent, nous paroîtront

„ paroîtront un objet d'horreur ; que CHAP. III.
„ tout ce que nous regardons comme
„ peu de chose, tout ce que nous né-
„ gligeons par une mauvaise dissimu-
„ lation, sera consumé par ces flam-
„ mes vengeresses.

Il suffit de dire pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'esprit de Dieu, qui subsistera au jugement de Dieu, & que l'esprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui est reglé par la lumiere de sa sagesse: Qu'ainsi tout ce que nous faisons que pour nôtre satisfaction, pour nôtre honneur, pour nôtre repos, pour nôtre propre interêt, & par un autre motif que par celui du vrai amour de Dieu, ne tient lieu que de foin, de bois & de paille.

Ce qui est de plus terrible, est que les œuvres dont la source est corrompuë, ne seront détruites que dans la fausse apparence de bonnes œuvres, & subsisteront comme pechez. Toutes ces fausses vertus étant donc démasquées, paroîtront dans leur naturelle difformité. Ainsi au lieu d'être le soûtien & l'appui de l'ame dans ce juge-

Bern. f. r. 55. in cant. n. 3.

Chap. III. ment, elles ne serviront qu'à l'abattre & à l'accabler.

Combien de gens qui se croyent riches en bonnes œuvres, se trouveront réduits alors à une honteuse pauvreté; parce que toutes celles dans lesquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interêt, la vanité, & la recherche de la réputation des hommes, & que ce qu'ils croyent être une inspiration de Dieu, étoit une suggestion du démon, qui ne tâchoit qu'à les éblouïr par le faux éclat de leurs actions, pour les empêcher de songer sérieusement à eux.

Heureux ceux qui dans ce feu qui détruira toutes les œuvres humaines, se trouveront avoir le fondement solide de l'amour de Jesus-Christ, qui ne peut être détruit; & quelque peu de cet or & de ces pierres précieuses qui y subsisteront, & n'en deviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ni cet or, ni ces pierres précieuses, ni ce fondement solide, & dont tout l'ouvrage sera consumé par le feu devorant de la justice de Dieu.

Il eſt certain que ce malheur ſi épouventable arrivera à un trés grand nombre de perſonnes qui auront ſuivi ces voyes dont parle le Sage, qui paroiſſant droites à ceux qui y marchent, ne laiſſent pas de les conduire à la mort : & qu'il y en aura beaucoup qui trouveront dans l'examen qui ſe fera de leurs actions, que toute leur vie a été une illuſion continuelle, & que ces œuvres qui leur attiroient l'eſtime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-mêmes. Et il eſt certain de plus, que perſonne ne ſauroit ſavoir avec certitude, s'il n'eſt point de ce nombre malheureux ; ſi ſes œuvres ne ſont point de celles qui n'ont que l'apparence de pieté, ſans en avoir la verité & l'eſſence ; s'il n'y a point en lui quelque venin caché qui les gâte & les empoiſonne dans leur racine ; & s'il n'en verra point la ruine & l'embrazement au jour du jugement.

Nous connoiſſons certainement que nous ſommes pleins de pechez, mais nous ne ſavons qu'imparfaitement ſi nous avons quelques œuvres vraiment bonnes. Nous ſavons que nous avons des alimens de ce feu de l'autre vie;&

Chap. III. nous ne ſavons point avec certitude ſi nous avons rien de ce qui peut y ſubſiſter.

C'eſt auſſi cette vûë qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donné une ſainte défiance de toutes leurs œuvres. „ Je prendrai garde, dit S. Bernard, de ne pas „ prendre l'ivroye pour le bon grain, „ & la paille pour le froment. J'examinerai toutes mes voyes, afin que „ celui qui viendra examiner non la „ Babilone du monde qui eſt déja jugée, mais Jeruſalem même, & qui la „ jugera à la lumiere de ſes lampes, „ ne trouve rien en moi qui n'ait été „ examiné. Qui me fera la grace de „ découvrir & de pénetrer maintenant „ de telle ſorte ce grand nombre de „ dettes dont je ſuis redevable, que je „ n'aye plus ſujet de craindre les yeux „ ſi perçans de Dieu ? Mais, helas ! il „ me voit, & moi je ne ne le vois pas, „ & je ne me vois pas moi-même. Cet „ œil qui voit tout, ne ſe fait pas voir. „ C'eſt donc ce Juge ſecret de ce qu'il „ y a de plus ſecret dans nos ames, que „ je dois craindre. C'eſt ce Juge qui „ dit lui-même, qu'il jugera les juſti-

In Cant. Ser. 55. n. 3.

„ ces, & qui voit dès maintenant ce
„ nombre infini de dettes, que je ne
„ connois pas.

Combien avons-nous plus de sujet que saint Bernard d'être dans ces sentimens de nous défier de nos œuvres, & d'aprehender le jugement que Dieu en fera ? Cependant, au lieu d'être toûjours abatus sous la Majesté de nôtre Juge, nous vivons dans un repos stupide, & nous agissons comme si nous étions entierement assurez de nôtre salut.

CHAPITRE IV.

Combien le jugement de Dieu est terrible, par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu.

SI la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout d'un coup à être changée en celle d'un Microscope assez parfait pour représenter des fourmis comme des elephans, & des élephans comme des montagnes ; sans doute que ce nou- CHAP. IV.

Chap. IV. veau ſpectacle nous cauſeroit une extrême ſurpriſe, & encore plus ſi nous avions lieu de prendre cette nouvelle maniere de voir ces objets pour la veritable, & de regarder celle dont nous les voyions auparavant, comme une illuſion de nos ſens.

Le monde ſeroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoîtrions plus rien, & à peine pourrions-nous comprendre comment il s'étoit pû faire, que nous euſſions tellement racourci de ſi grands corps, que d'en former de ſi petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des yeux du corps, arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toûjours quelque proportion entre ces differentes manieres de voir les mêmes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du peché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc ſuppoſer que la lumiere que Dieu donnera aux ames dans l'autre vie, ne leur découvrira pas ſeulement en elles une multitude innombrable de pechez auſquels elles ne

pensoient point, mais qu'elle leur fera voir les moindres de ces pechez dans une grandeur si monstrueuse, qu'elle surpasse toutes nos pensées. CHAP. IV.

La cause du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, est le peu de connoissance que nous y avons de la justice de Dieu; & la cause au-contraire de cette grandeur prodigieuse où nous les verrons dans l'autre, est la vûë claire que Dieu nous donnera de cette justice. Nous verrons jusqu'à quel point le peché est haï de Dieu; la difformité effroyable qu'il cause dans l'ame; le déreglement horrible qu'il enferme; l'opposition qu'il a avec la sainteté & la justice de Dieu. Nous serons tous convaincus de la rigueur & de l'inflexibilité de cette justice. Et cette vûë sera si terrible pour les méchans, qu'elle leur fera souhaiter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y réduiront selon la pensée d'une ame sainte, comme au lieu qui leur convient le plus, & où ils seront le moins pénetrez par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chassera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cet abîme. *Sainte Catherine de Génes.*

Qui peut donc déplorer assez l'excès

Chap. I.V.

de l'aveuglement des hommes, qui reçoivent dans leur cœur ces monstres, non seulement sans peine, mais avec joye ; qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font même souvent vanité ?

C'est obliger un homme que de lui dire qu'il perd sa fortune, ou qu'il ruïne sa santé par quelque action. Mais c'est l'offenser mortellement que de lui dire, qu'il perd son ame, son éternité, son Dieu, & son tout. On employe tout ce qu'on a de puissance à empêcher ces discours, & on fait consister sa grandeur à en être plus à couvert qu'un autre, & à se damner avec moins de contradiction. Voilà le privilege où le monde aspire, & dont il tâche de se mettre en possession par toutes sortes de voyes.

Mais pour concevoir encore plus vivement comment la vûë de la justice de Dieu sera pour les reprouvez un tourment si terrible, qu'afin de se soustraire à sa lumiere, ils se precipiteront d'eux-mêmes dans l'enfer; il faut considerer qu'ils ne verront rien en Dieu ni hors de Dieu, dont cette justice ne se serve pour les convaincre de l'énor-

mité de leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque sorte contr'eux par les justes reproches qu'elle en tirera. Chap. IV.

Elle armera contr'eux la puissance de Dieu, en leur faisant voir que plus Dieu a de force pour punir les pecheurs, plus il y a eu d'insolence à eux d'avoir refusé de lui obéir. „ Car „ qui pourroit exprimer, dit saint Au„ gustin, la grandeur du crime que „ commet une creature, lors qu'elle „ n'obéit pas à une si grande puissance, „ & qu'elle n'est pas arrêtée par la „ crainte des suplices si terribles dont „ Dieu la menace ?„ Quis *enim satis explicet verbis quantùm sit mali non obedire tantæ potestatis imperio, & tanto terrenti supplicio.*

Elle en fera de même de sa science, de son éternité, de son immensité, de sa sainteté, des titres de createur, de conservateur des hommes, de souverain bien & de derniere fin. Mais elle se servira sur tout de sa bonté & de sa misericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront ressenti d'effets, plus ils se jugeront coupables dans l'abus qu'ils en ont fait. Ainsi tous ces effets de la bonté de Dieu s'é-

Chap. IV. leveront en jugement contr'eux. Ce ſont autant de témoins que la juſtice de Dieu prepare contre les méchans, ſelon ces paroles de Job : INSTAURAT *adverſùm me teſtes ſuos.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes, ils feront un ſurcroît terrible de leur miſere & de leur ſuplice.

C'eſt en cette maniere que s'acomplira cette menace de l'Ecriture, que tout l'univers combattra contre les inſenſez : *Et pugnabit orbis terrarum contra inſenſatos.* Sap. c. 5. v. 21.

Car les creatures n'ayant été données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, ils ſe rendent coupables d'injuſtice en s'en ſervant pour une autre fin : De ſorte que toutes ces creatures devenant des marques & des preuves de leurs crimes, ſerviront par là d'inſtrument à la juſtice de Dieu pour les punir.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en diſant *que tout l'Univers combattra contr'eux*, parce qu'ils ſeront convaincus d'avoir abuſé de toutes les creatures en ne s'en ſervant pas pour glori-

fier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas seulement abusé du ciel, de la terre, & de tous les élemens : mais qu'ils ont generalement fait un mauvais usage de tout ce qu'il y a de doux & de consolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur : qu'ils ont abusé des bienfaits & des châtimens de Dieu ; de ses menaces, & de ses promesses ; de leurs amis & de leurs ennemis ; des bons & des méchans ; des Anges & des Démons ; du Paradis & de l'Enfer ; & enfin qu'ils ont abusé de leur ame, de leur corps, de leur vie, & de tout leur être. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'eussent pû se servir pour s'exciter à louer Dieu, à l'admirer, à le craindre, à lui obéir.

Que si les bienfaits même communs, couvriront les reprouvez de tant de confusion ; que sera-ce de ceux qu'ils ont reçus de Jesus-Christ en qualité de Redempteur, & quel usage la justice de Dieu ne fera-t-elle point contr'eux de toute sa vie, de toutes ses actions, de toutes ses souffrances, de tout son sang, de tous ses Mysteres, de tous ses Sacremens, de toutes ses Gra-

CHAP. IV. ces qui leur ont été offertes ou données, & ausquelles leur seule malice les a empêchez de participer ?

Aug. de Symb. 2. de Catéch. l. 2. c. 8. & serm. 179. de Temp.

C'est la raison pour laquelle saint Augustin croit qu'il est probable que JESUS-CHRIST conservera dans son jugement les marques de ses playes, & les fera voir aux reprouvez, selon qu'il est dit dans l'Ecriture : *Ils ont vû celui qu'ils ont percé.* VIDERUNT *in quem transfixerunt.* ,, Voilà, leur dira-t'il, ,, les playes que vous m'avez faites ; ,, voilà le côté que vous avez percé. ,, C'est pour vous & par vous qu'il a ,, été ouvert, & cependant vous n'y ,, avez pas voulu entrer. VIDETIS *vulnera quæ inflexistis. Agnoscitis latus quod pupugistis, quoniam & per vos, & propter vos apertum est, nec tamen intrare voluistis.*

Ce ne seront pas seulement les Juifs, ce seront tous les méchans, qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir JESUS-CHRIST, qu'ils sont coupables de l'inutilité de sa mort pour eux. Cette mort & ces playes qui ont causé le salut des autres, seront à jamais l'objet de leur desespoir. JESUS-CHRIST les leur reprochera, en leur faisant

connoître l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ses graces. C'est là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalypse, qui fera dire aux Princes & aux Puissans du monde: ,, Montagnes, tombez sur nous, & ,, cachez-nous à la vûë de celui qui ,, est assis sur le Trône, & à la colere ,, de l'Agneau.

Chap. IV.

Apoc. 66. v. 16.

Cette colere de l'Agneau sera de se montrer à eux, d'exposer à leurs yeux toutes ses misericordes, de leur faire connoître par là l'excez de l'ingratitude avec laquelle ils les ont méprisées, & ce que merite ce mépris selon les regles immuables & inflexibles de sa justice.

O spectacle incompréhensible dans son horreur! Que Jesus-Christ même soit le poids qui acable les reprouvez, que sa misericorde soit la mesure de leurs crimes & de leurs suplices; & que cet objet si doux & si consolant, devienne par eux le comble de leur malheur & de leur confusion!

Il ne sera pas question alors de disputer s'ils sont coupables pour n'avoir pas eu les mêmes secours que les Elûs. Ils sortiront de devant leur Juge con-

Chap. IV.

Gregor. Nazian. orat. 15. p. 229.

S. Thom. in c. 12. Epist. ad Hebraeos le 1. 3. & l. 3. contra Gentes.

damnez par eux-mêmes ; & ils n'auront pas, dit saint Gregoire de Nazianze la consolation de pouvoir dire qu'ils souffrent quelque chose injustement. Ils seront tous convaincus qu'ils sont injustes, & que Dieu est juste ; que leur malice est la cause de leur perte ; que Dieu n'y a point de part ; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mêmes, & à l'obstacle qu'ils ont aporté à la grace que Dieu étoit prêt de leur donner. Et quoique, comme dit saint Augustin, autant que la venuë de Jesus-Christ a été salutaire aux élûs, autant elle est préjudiciable aux reprouvez ; ils verront néanmoins trés-clairement que c'est par leur faute & par la corruption volontaire de leur cœur ; qu'ils n'en peuvent rien imputer à Jesus-Christ, & que Jesus-Christ au contraire a droit de leur imputer d'avoir rendu inutiles à leur égard ses souffrances & sa mort, en s'oposant à la grace.

Ainsi de quelque côté que les reprouvez jettent les yeux, ils n'apercevront que des reproches cruels de leur injustice ; & ils rencontreront par tout la justice de Dieu comme

une ennemie qui les poursuivra. Chap. IV.

Que si le sentiment qu'on a dans cette vie d'un seul reproche qui nous est fait par quelque personne considerable, est quelquefois si vif & si perçant, qu'il porte l'ame jusques au desespoir; quelle sera la violence de celui que les méchans auront des reproches qu'ils recevront de Dieu & de toutes les creatures jointes à Dieu ?

Nous étonnerons-nous aprés cela que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce spectacle, se soient portez à des resolutions extraordinaires, jusqu'à s'enfermer tout le reste de leur vie entre quatre murailles, pour n'avoir point d'autre objet dans l'esprit que cet objet, comme saint Jean Climaque le rapporte d'un Solitaire de sa connoissance : & ne nous étonnerons-nous pas plutôt que les hommes y soient si insensibles, qu'ils soient encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiseries ?

En verité, il y a quelque chose de si monstrueux dans la stupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liez au monde, que la raison hu-

Chap. IV. maine ne le comprend point. Car si l'on ne savoit point par experience la maniere dont ils vivent : & qu'en consultant simplement sa raison, on voulût deviner de quelle sorte se conduisent des gens qui croyent avec une certitude infaillible, que dans peu de tems ils auront à subir ce terrible jugement; qu'ils paroîtront devant Dieu pour lui rendre compte de toutes leurs actions, & qu'ils verront tout ce que nous venons de representer: on ne s'imagineroit jamais que la plûpart de ceux qui croyent tout cela n'y pensassent presque point; que ce fût la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'eussent aucun soin de s'y preparer. Il n'y a que l'experience sensible que nous avons, & des autres & de nous-mêmes, qui nous puisse rendre croyable cette insensibilité ; & rien sans doute ne nous peut faire mieux connoître l'obscurcissement de l'esprit, & la corruption du cœur des hommes.

CHAPITRE V.

Qu'il est utile d'apliquer son esprit à la consideration du Jugement de Dieu.

Peut-être que si nous étions trop violemment émûs de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conseiller de n'arrêter pas long-tems la vûë de nôtre ame sur un objet si terrible : mais il y a peu de gens qui ayent besoin de cette precaution. Le commun du monde n'est tenté que d'oubli & d'insensibilité à l'égard de ce jugement. Ainsi il n'a gueres à craindre, que de ne s'y pas assez apliquer. CHAP. V.

Si on avoit soin de le faire comme il faut, on trouveroit par experience qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame sous la Majesté de Dieu, de la faire rentrer dans son néant, de lui ôter l'estime des choses du monde, & qu'il y a quantité de tentations dont cette pensée est le remede le plus naturel.

Il y a, par exemple, peu de chose

Chap. V. qui fassent plus d'impression sur notre esprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, soit en bien, soit en mal. Il est étrange combien les pensées des autres hommes ont de part à nos actions. Leurs soupçons, leurs défiances, leurs mépris, nous troublent, nous aigrissent, nous inquiétent. Leurs loüanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous soûtiennent, nous élevent, nous donnent de la joye. On s'y repose, on s'y assure, l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûës obliques par lesquelles l'ame se porte vers les jugemens des hommes, la détournent toûjours de Dieu, lui font perdre le merite de ses actions, & la réduisent sans y penser à une honteuse pauvreté, lorsqu'elle se croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui songent donc à leur salut, doivent être extrêmement en garde contre cette corruption secrette ; & le meilleur moyen de le faire, est de penser souvent au peu d'état que nous ferons de tous les jugemens des hommes, lorsque nous paroîtrons devant Dieu.

C'est par-là que S. Augustin com-

battoit le desir des loüanges des hommes. „ Celui, disoit il à Dieu, qui „ veut être loué des hommes lorsque „ vous le blâmez, ne sera pas défendu „ par eux, lorsque vous le jugerez ; „ ne sera pas garanti par eux de vôtre „ colere, lorsque vous le condamnerez. Qui *laudari vult ab hominibus vituperante te, nec defendetur ab hominibus judicante te, non eripietur, damnante te.* CHAP. V. *Confess. l. 10. c. 36.*

Il est vrai, comme dit ce saint Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juste qui nous jugera sur le témoignage de nôtre conscience, nous n'avons à craindre que nôtre cause. *Inter Judicem justum, & conscientiam tuam, noli timere nisi causam tuam.* Mais il est vrai aussi que nous n'avons à esperer qu'en nôtre cause, & que tous les hommes ensemble ne nous serviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point, leur approbation ne nous servira de rien. Tout cela disparoîtra de devant nos yeux. Nous verrons que nous n'avons affaire qu'à Dieu : que nous ne dépendons que de lui, & qu'il n'y a que son jugement qui nous puisse rendre, ou heureux, ou malheu- *In Psal. 37.*

Chap. V. reux. C'est l'état où nous serons alors, & celui où nous devons tâcher de nous établir dès cette vie, par la vûë de ce jugement terrible.

Qu'y a-t-il aussi qui nous puisse plus aider à dissiper les nuages de l'amour propre, & à discerner, par exemple, si les engagemens où nous nous sentons portez, & les desseins ausquels nous avons de la pente, sont veritablement utiles pour nôtre salut, que de s'imaginer que nous sommes devant le tribunal de Jesus-Christ, & d'examiner s'il nous est plus avantageux d'y paroître dans l'état qu'on nous propose, que dans un autre où il nous est libre de nous mettre, ou de demeurer. Car il est indubitable, que ce qui nous sera meilleur alors, est meilleur dès à present, & que ce qui sera pour nous en ce tems-là un sujet de repentir, doit être regardé dès cette vie même comme un malheur. Qu'il y a de Prêtres, d'Evêques, de Magistrats, & de Grands du monde, qui ne seroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portez, s'ils avoient bien fait cet examen.

L'Auteur du Commentaire imparfait

sur saint Matthieu, qui a passé long-tems pour saint Chrysostome, soûtient que ceux qui briguent des Evêchez, ne croyent point le jugement de Dieu; c'est-à-dire, que selon lui la foi du jugement ne peut subsister avec la recherche ambitieuse des dignitez de l'Eglise. CHAP. V.

Et c'est par la même vûë que saint Bernard dit generalement que la connoissance du jugement dernier *n'est ni de tous, ni de plusieurs; mais de peu. Non omnium ista est scientia, sed nec multorum; paucorum est.* „ Croyez-„ vous, ajoûte-t-il, que ceux qui se „ réjouïssent dans leurs crimes, & qui „ mettent leur plaisir dans le déreglement, sachent ou ayent dans l'esprit „ que le Seigneur viendra? Quand ils „ le diroient, gardez-vous de les croi-„ re; parce que celui qui dit qu'il „ connoît Dieu, & ne garde pas ses „ Commandemens, est un menteur. *Ber. ser. 3 in vigil. nativ.*

Enfin, Jesus-Christ nous aprend dans son Evangile, qu'il n'y a point de motif plus pressant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement des choses du monde, que la vûë de son jugement. Car c'est

Chap. V. ce qu'il nous propose pour nous porter à ces devoirs essentiels de la pieté :
Luc. 21. v. 34. ,, Veillez sur vous, dit-il, & prenez ,, garde que vos cœurs ne soient appesantis par l'excès de la bonne-chere ,, & du vin, & par les soins de cette ,, vie ; de peur que ce jour ne vous ,, surprenne subitement. Car ce jour ,, sera comme un filet où tomberont ,, tous ceux qui habitent sur la face ,, de la terre, lors qu'ils y penseront ,, le moins. C'est pourquoi veillez & ,, priez en tout tems, afin que vous ,, puissiez éviter tous ces malheurs.

Puisqu'il faut donc veiller & prier en tout tems, afin d'éviter d'être surpris de ce jour, il le faut avoir continuellement dans l'esprit. Ainsi la pensée du jugement est la source de la vigilance & de la priere : Et comme la vigilance & la priere sont les sources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette pensée salutaire est dans nous le premier principe de tous nos biens.

Mais la méditation du jugement ne nous doit pas seulement porter à veiller, elle doit aussi nous appliquer à agir. Car c'est maintenant le tems où

nous pouvons quelque chose pour le rendre favorable. Quand nous y serons, nous n'y pourrons plus rien. C'est la conclusion que S. Augustin apprend à son peuple à en tirer, dans un de ses Sermons. „ Ce Juge, dit-il, „ qui est la justice même, ne se gagnera point par la faveur. Il ne se „ laissera point toucher par la pitié. „ On ne le corrompra point par des „ présens. On ne l'adoucira point par „ des excuses. Que l'ame fasse donc „ pour elle en ce tems ici, tout ce „ qu'elle peut, pendant que c'est encore le tems de misericorde. Car elle „ n'aura plus rien à faire en celui-là ; „ parce que ce sera le tems de la justice. Qu'elle fasse ici pénitence, afin „ que le Juge puisse changer son Arrêt. „ Qu'elle donne ici l'aumône pour „ recevoir-là le salut. Qu'elle fasse ici „ misericorde, pour meriter d'obtenir „ le pardon en ce tems-là. Hic *agat anima pœnitentiam ut illic possit mutare sententiam : Hic det panem, ut accipiat postmodum salutem. Hic faciat misericordiam, ut ibi inveniat indulgentiam.*

CHAPITRE VI.

DE L'ENFER.

Ce que l'Ecriture sainte dit de l'Enfer.

Chap. VI.

IL ne nous a pas été possible de parler de la Mort & du Jugement, sans parler souvent de l'Enfer ; puisque ce qui rend & la Mort & le Jugement terribles, est que l'Enfer les suit toûjours à l'égard des réprouvez.

Il n'est pas néanmoins inutile de réduire tous ces divers traits en un même tableau, & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, sans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

Mon dessein n'est pas d'en faire ici une peinture de fantaisie, ni de ramasser sans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en composer cet état de souveraine misere, que l'on appelle l'Enfer. Je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne.

Tous

Tout ce que je prétens faire eſt de la développer, & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle eſt. CHAP. VI.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à prêcher la pénitence, pour préparer les hommes à recevoir la prédication de ce nouveau Royaume qui n'avoit point encore été annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en même tems quel eſt le ſupplice qui attend ceux qui ne ſe mettront pas en peine d'appaiſer Dieu par de dignes fruits de pénitence.

„ Il a, dit-il, parlant de Jeſus Chriſt, Matth. 3. 12.
„ le van à la main: Il nettoyera parfaitement ſon aire. Il amaſſera ſon blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

Jeſus-Chriſt fait la même menace dans le chapitre 13. du même Evangile.

Et ce feu éternel eſt auſſi marqué dans cet arrêt funeſte qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles: *Allez, maudits, au feu éternel,* Matth. 25. 41.

Chap. VI. *qui est preparé au diable & à ses anges.* Ensuite dequoi il est dit, que ceux-ci iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle.

Ch. 20. 10. Saint Jean dans l'Apocalipse appelle l'Enfer, un *étang de feu & de soufre.*

Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les réprouvez sentiront dans leurs corps; mais il y en a d'autres qui marquent les peines interieures dont ils seront en même-tems déchirez dans leur esprit. S. Thomas, après la plûpart des Peres, croit qu'elles sont exprimées par ce ver qui ne meurt point, dont J. C. menace les méchans par ces paroles: „ Il vaut mieux pour vous que „ n'ayant qu'un œil vous entriez dans „ le Royaume de Dieu, que d'avoir „ deux yeux & d'être precipité dans „ le feu de l'enfer, où le ver qui les „ ronge ne meurt point, & où le feu „ ne s'éteint jamais.

Marc. 9. 46.

De Civit. Dei l. 21. c. 11. Il est vrai que S. Augustin dit qu'il n'est pas aussi sans apparence d'entendre par ces mots, des vers & des serpens veritables, qui vivront dans le feu comme les damnez, & qu'ainsi ce

n'est point une méditation tout à fait sans fondement que de s'imaginer que dans cet étang de soufre, il y aura des serpens qui feront souffrir aux réprouvez, dans toutes les parties de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes. Chap. VI.

Mais outre que ce Pere semble approuver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conscience ; si ces peines intérieures ne sont pas clairement marquées par ce mot, elles sont au-moins très-nettement exprimées par ces paroles, que le Livre de la Sagesse fait dire aux méchans: ,, Les ,, méchans, à cette vûë de la gloire & ,, du bonheur des justes, seront saisis ,, de trouble & d'une horrible frayeur. ,, Ils seront surpris d'étonnement en ,, voyant tout d'un coup contre leur ,, attente, les Justes sauvez. Sap. 5.

,, Ils diront en eux-mêmes étant tou-,, chez de regret, & jettant des soupirs ,, dans le serrement de leur cœur : ,, Ce sont-là ceux qui ont été autre-,, fois l'objet de nos railleries, & que ,, nous donnions pour exemple de ,, personnes dignes de toutes sortes ,, d'opprobres.

„ Insensez que nous étions, leur vie „ nous paroissoit une folie, & leur „ mort honteuse; & cependant les voi- „ là élevez au rang des enfans de Dieu, „ & leur partage est avec les Saints.

„ Nous nous sommes donc égarez „ de la voye de la verité. La lumiere „ de la justice n'a point lûi pour nous, „ & le Soleil de l'intelligence ne s'est „ point levé pour nous.

„ Nous nous sommes lassez dans la „ voye de l'iniquité & de la perdition. „ Nous avons marché dans des che- „ mins âpres, & nous avons ignoré la „ voye du Seigneur.

Si ce ne sont pas là leurs paroles, ce sont au-moins les sentimens de leurs cœurs : Et par-là nous aprenons qu'il n'y aura pas seulement dans l'Enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura aussi de spirituelles ; que les réprouvez seront dans le trouble & dans la frayeur ; qu'ils seront tourmentez par l'envie qu'ils auront contre les Saints ; qu'ils condamneront leurs égaremens passez, & qu'ils auront une douleur amere de se voir privez de la gloire & de la felicité des Justes.

On peut ajoûter à cela, qu'il est encore certain qu'ils seront assujettis aux démons, puisqu'il est appellé *le Roi de tous les incredules*, & que l'Apôtre déclare que quiconque est surmonté par un autre, en devient esclave. Je ne veux point supposer d'autres principes que ceux-là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'Enfer. Je prétens seulement les éclaircir par quelques considerations. CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-ci.

POur montrer l'étenduë de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ai besoin que d'une seule preuve; c'est celle que fournit le Jugement general, & ce Livre sur lequel les morts seront jugez selon leurs œuvres. Toute l'Eglise croit avec les Saints Peres, que ce Livre n'est autre chose que la lumiere par laquelle Dieu fera CHAP. VII.

Chap. VII. *De Civit Dei l. 20. c. 14.*

voir à chacun des hommes toutes ses actions, & generalement, tout ce qui sert de fondement au jugement que Dieu portera de lui. Il faut entendre, dit saint Augustin, par ce Livre, une certaine force divine, „ par laquelle „ toutes les actions de chacun, tant „ bonnes que mauvaises, seront rap-„ pellées dans sa mémoire; en sorte „ que l'esprit les connoîtra toutes „ avec une admirable promptitude, „ que la conscience en sera convain-„ cuë par une connoissance certaine. „ Et tous en particulier & en general „ seront jugez de la même sorte.

Cette vûë par laquelle l'ame connoîtra toutes les pensées qu'elle a euës, tous les mouvemens qu'elle a formez, toutes les actions que ces mouvemens ont produites, toutes les suites que ces actions ont euës, & les connoîtra avec une évidence qui ne lui laissera pas le moindre doute, demande déja une étenduë prodigieuse de connoissance, & qui surpasse infiniment la portée ordinaire des esprits des hommes. Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que Dieu lui fera connoître dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette assemblée de tous les hommes afin de les juger simplement en un même lieu ; mais afin qu'ils soient tous témoins du Jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il justifiera pleinement sa conduite devant eux, & les convaincra tous de la justice de tous ses conseils sur toutes ses créatures. CHAP. VII.

Or il faut pour cela, que non-seulement tous les hommes, tant élûs que réprouvez, se connoissent mutuellement ; mais qu'ils sachent de plus ce que chacun d'eux a fait, & pourquoi il est jugé de telle & telle maniere. Cette connoissance est nécessaire aux Justes pour glorifier Dieu dans le châtiment des méchans ; & aux méchans pour être convaincus que c'est avec justice que Dieu récompense ses élûs. C'est ce qui est marqué par ces paroles de saint Paul, *que Dieu découvrira ce qui est caché dans les tenebres, & qu'il manifestera le secrets des cœurs.* 1. Cor. 4. v. 5. Car ce n'est pas à lui-même qu'il le découvrira, puisque rien ne lui peut être caché ; ce sera aux autres hommes à qui il fera voir par sa lumiere les pensées les plus secretes

Chap. VII. des autres, Théodoret & Théophilacte concluent la même chose de cet autre passage de ce même Apôtre : Qu'il faut que nous soyons tous manifestez devant le Tribunal de Jesus-Christ. Et les Théologiens en ont fait un dogme exprimé par Liranus en ces termes : *Judicium apparebit omnibus justum, singulis videntibus bona vel mala aliorum.*

De Civit. Dei l. 20. c. 2. Ce n'est pas encore tout. Car saint Augustin ajoûte que Dieu ne fera pas voir seulement en ce jour l'équité du jugement qu'il prononcera sur chacun des hommes, mais aussi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des siecles.

C'est-à dire qu'on saura alors pourquoi celui-là a été riche, cet autre pauvre, celui-là esclave, celui-là libre, celui-là heureux, cet autre malheureux : Pourquoi celui-là a vêcu long tems, & celui-là peu. Pourquoi Dieu a envoyé quelquefois des prospéritez aux bons, & des maux temporels aux méchans; ce qui est, dit saint Augustin, plus inscrutable que quand il envoye en cette vie des maux aux gens de bien, & des biens temporels

aux méchans; & qu'en un mot on con- Chap.
noîtra les raisons secretes de tout ce VII.
qui sera arrivé, soit en bien, soit en mal, à chacun des hommes. Or comme tous les événemens du monde sont des effets de ces conseils secrets de Dieu, il est clair que cette connoissance enferme tout ce qui est arrivé depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin.

Voilà quel sera le spectacle que Dieu exposera à l'esprit de tous les hommes, & par consequent à celui des reprouvez, & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne leur restera pas le moindre doute.

Quand ils auroient besoin de quelque petit espace de tems pour parcourir successivement cette prodigieuse multitude d'objets differens, comme saint Thomas l'a crû; il faudroit toûjours suposer que leur esprit aura une activité inconcevable. Mais il semble que la raison porte à conclure qu'ils les verront tous en un instant, & par une seule vûë d'esprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoître en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, sera

 de les convaincre de la justice de l'arrêt qu'il prononcera sur chacun d'eux. Cependant si la vûë de ces actions étoit successive ; c'est-à-dire, si l'ame ne les concevoit que l'une après l'autre, & qu'elle eût cessé de concevoir les unes quand elle conçoit les autres, il seroit impossible qu'elle pût voir tout d'un coup la proportion que la sentence du souverain Juge aura avec toutes ces actions : cette comparaison ne se pouvant faire sans connoître en même tems & dans un même moment les deux termes que l'on compare.

Il est vrai qu'en cette vie l'on peut être convaincu de la justice d'un arrêt donné contre des criminels, sans se souvenir en détail de tous les crimes sur lesquels il est fondé : mais il faut au moins en avoir une connoissance confuse. Et ce qui fait qu'on n'a pas besoin d'en avoir une plus distincte, c'est que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde, n'est pas précise ni indivisible, & qu'ils en ordonnent souvent de pareilles pour des crimes fort inégaux. Et ainsi il suffit de connoître confusément ces crimes pour juger de l'équité de ces

peines. Outre que les jugemens des hommes n'étant fondez que sur ces connoissances confuses, n'ont jamais aussi une entiere évidence. Chap. VII.

Il n'en sera pas de même du jugement que Dieu portera des reprouvez. Car il aura une proportion & un raport particulier & précis à toutes les differences de leurs crimes. ,, Il y aura, ,, dit saint Augustin, autant de diver- ,, sité entre les suplices, qu'il y en ,, aura entre les pechez. Dieu mesurera ,, les châtimens, dit Origéne, selon la ,, qualité, le nombre & le degré des ,, pechez. Rien n'y sera omis. Il n'y ,, aura aucune difference dans les pe- ,, chez, pour petite qu'elle soit, à ,, laquelle Dieu n'ait égard dans les ,, châtimens.

August. tract. 89 in Joan.

Orig. homi. 8. in Num.

2. Cette admirable proportion des suplices aux crimes, en quoi consiste proprement la justice de ce jugement, sera trés-clairement connuë par chacun des reprouvez. Or pour la connoître, il semble necessaire qu'en même tems qu'ils comprendront l'arrêt & sentiront ces peines, ils voyent dans le même instant tout ce qui y sert de fondement.

Chap. IV. La même raison qui prouve que chacun connoîtra en un instant toutes les choses sur lesquelles il sera jugé, afin de pouvoir connoître la justice de ce que Dieu jugera de lui, fait voir de même qu'afin de connoître celle des jugemens que Dieu portera des autres hommes, il faut que chacun connoisse tout ce qui en sera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux reprouvez la justice de leur condamnation, afin de les en convaincre pour un moment; mais afin qu'ils n'en puissent jamais douter dans toute l'éternité, il semble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoîtront alors ne s'effacera jamais de leur esprit, & que le spectacle du jugement dernier leur sera éternellement present, sans qu'ils puissent jamais l'oublier.

On peut dire même que c'est une suite necessaire de l'etat de l'autre vie, qui est fixe & invariable, & oposé en cela à l'état des voyageurs, où tout est sujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroît pas qu'elle puisse changer

de connoissance. Ce qu'elle aime, elle l'aimera toûjours. Ce qu'elle hait, elle le haira toûjours. Toutes ces passions seront éternelles. Et par conséquent toutes les connoissances que formeront ces passions, le seront aussi. Chap. VII.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de croire que les sentimens des reprouvez exprimez dans le Livre de la Sagesse, soient des sentimens passagers. Ils disent & diront toûjours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils seront dans un mouvement perpetuel d'envie contre les justes, dans un repentir continuel de leur vie passée. Ils ne cesseront jamais de se condamner, & ils se souviendront par conséquent toûjours de leurs égaremens & de leurs pechez. Or s'ils se souviennent de quelques-uns de leurs pechez, ils se souviendront de tous leurs pechez. Car pourquoi en oublieroient-ils quelques-uns, puisqu'ils auront été jugez sur tous, & qu'ils souffriront la peine de tous ?

Il est clair par la même raison qu'ils se souviendront de tous les pechez des autres. Car la confusion dont Dieu couvrira les méchans, en faisant connoître leurs crimes à tous les hom-

Chap. VII. mes dans son jugement, ne sera point passagere. Et c'est pourquoi David, pour exprimer celle qu'il craignoit & dont il esperoit être délivré, disoit à Dieu qu'il ne seroit point confondu éternellement : *Non confundar in æternum.*

Or comme cette confusion naîtra dans les méchans de la manifestation de leurs crimes à tous les hommes, il est visible qu'il faut que cette manifestation subsiste. Car si les hommes venoient à les oublier & à n'y penser plus, ce sujet de confusion seroit ôté aux reprouvez ; & par consequent leur confusion ne seroit pas éternelle. Ainsi il faut que chacun d'eux conserve la connoissance de tous les crimes des autres, puisque cette connoissance fait partie de leur suplice, & que ce suplice doit être éternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoissance en cette vie, lors même que nos passions subsistent, c'est qu'agissant dépendemment des organes du corps ; & ces organes se lassant, il faut par necessité que l'esprit se separe de son objet, & qu'il passe à d'autres qu'il connoît par des impressions dif-

ferentes. De plus, l'ame étant liée au corps, est contrainte d'avoir certains sentimens qui empêchent la continuité de ses actions. Il faut manger; il faut boire; il faut dormir, autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interrompt les actions de l'esprit; & quand elles sont interrompuës, d'autres objets prennent la place de ceux dont elle étoit ocupée. Si elle vient même à en être frapée de nouveau, elle ne les regarde pas toûjours par la même face, & n'en reçoit pas ainsi la même impression. Chap. VII.

Mais il n'en est pas de même d'une ame separée du corps, ou réünie à son corps par la resurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces servitudes. Elle voit toûjours les objets de la même maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toûjours les mêmes passions, & dans le même degré. Ainsi ces passions apliquant toûjours son imagination de la même sorte, il est necessaire qu'elle voye toûjours les mêmes objets, & qu'elle les voye toûjours dans le même degré de clarté.

Si cela n'étoit, il s'ensuivroit qu'elle pourroit être inégalement malheureu-

 se en divers tems. Car il y en a sans doute entre ces objets qui la touchent plus que d'autres ; puisqu'étant inégaux entr'eux, on ne doit pas suposer qu'ils excitent dans ces ames des sentimens également violens. Ainsi en passant d'un objet à un autre; oubliant l'un pour penser à l'autre, elle seroit tantôt plus & tantôt moins malheureuse. Or comme les reprouvez sont toûjours également coupables, il semble qu'il soit contre la justice de Dieu qu'ils soient inégalement punis.

Enfin il est difficile de comprendre ce qui réveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois cessé de s'y apliquer, & pourquoi entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui seroient plus durables que les autres : de sorte que quoiqu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les reprouvez cette effroyable étenduë d'esprit à tant d'objets differens, il y en a moins neanmoins à suposer une aplication actuelle & invariable de leur esprit à tous les objets qui les tourmenteront, qu'à s'imaginer qu'ils s'apliqueront tantôt aux uns & tantôt aux autres, sans qu'on voye aucune cause de cette varieté, & qu'on la

puisse même acorder avec leur état. CHAP. VII.

Il semble donc plus raisonnable de croîre que la vûë que Dieu donnera à chacun des reprouvez au jour de son jugement universel, de toutes ses actions & de toutes celles des autres; de la difformité de son ame; de l'énormité de ses offenses, de la contrarieté qu'il aura avec la justice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des suplices ausquels il sera condamné, & de toutes les autres choses qu'il leur fera connoître dans ce moment, ne sera point une vuë passagere, mais éternelle. Que c'est ce cri épouventable dont il menace les méchans dans Isaïe : *Sicut parturiens loquar*, par lequel il rompra le silence qu'il a gardé envers eux durant leur vie, en les laissant suivre leurs passions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs pechez; & qu'ainsi il y a cette difference entre le silence de Dieu, & ce cri de Dieu, que ce silence finira avec cette vie, au lieu que ce terrible langage sera éternel, n'étant autre chose que l'impression stable & permanente qu'il fera sur l'esprit des reprouvez, par laquelle

Isaye 42. v. 14.

il leur fera connoître pour jamais ce qu'ils sont & ce qu'ils meritent.

CHAPITRE VIII.

De la violence prodigieuse des mouvemens de l'ame des Réprouvez.

Chap. VIII. S'Il est vrai, comme il semble qu'on n'en puisse pas douter, que les connoissances des ames separées des corps soient tout autrement vives, claires, étenduës, que celles des ames qui sont dans le corps; on ne doit point douter non plus que leurs passions n'augmentent avec la même proportion, & ne se portent vers leurs objets avec une violence qui surpasse toutes nos pensées. Il faudroit être hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appesantit l'ame, & combien il ralentit tous ses mouvemens en obscurcissant toutes ses idées. Mais nous pouvons bien concevoir dès cette vie, qu'il y aura une extrême difference entre ces deux états.

L'ame n'est qu'amour. C'est sa na-

ture & son essence. Elle ne peut être sens amour. Elle ne connoît même que pour aimer. Mais son amour est comme endormi dans cette vie par l'obscurité de ses connoissances. Comme elle penetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ses forces. Sa stupidité fait à l'égard des objets de son amour, ce que le sommeil fait à l'égard des douleurs du corps. Elle ne se porte vers eux que par des mouvemens froids & languissans. Mais lors que la mort l'aura comme reveillée de cet assoupissement ; lors que ses yeux seront ouverts ; lors qu'elle aura des idées vives & claires de toutes choses, il est inconcevable de quelle sorte son amour croîtra, & avec quelle impétuosité il s'élancera vers son objet. Ce sera comme un arc debandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à son centre avec toute son activité & toute sa force.

Quand je parle de son amour, j'entens parler de toutes ses passions : car l'amour les comprend toutes. Toutes ces passions n'étant que diverses formes que l'amour prend selon les

Chap. VIII. divers rapports qu'il a avec son objet.

Or comme les réprouvez meurent vuides de l'amour de Dieu, il est clair que leurs ames ne se trouveront remplies que de l'amour d'elles-mêmes & de toutes les choses du monde, & d'un desir general de la felicité. De sorte que devenant immuables par la mort, toutes ces passions deviendront aussi immuables, & agiront en elles selon toute l'impetuosité de la nature de l'ame & de son état. Ainsi comme elles connoîtront en même-tems qu'elles sont pour jamais excluses de cette felicité qu'elles desirent; qu'elles ne joüiront jamais de ces choses temporelles qu'elles aiment; qu'elles n'auront jamais cette élevation, cet honneur, cette excellence qu'elles souhaitent, & qu'elles seront au-contraire pour toute l'éternité dans la difformité, dans le rabaissement, dans les douleurs où elles se verront, il est impossible de s'imaginer l'excès du desespoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire, c'est que la violence de ces sentimens sera conforme à la grandeur de leur perte, & aux

effroyables circonſtances qui l'acompagnent.

Car comme elles connoîtront clairement toutes ces circonſtances, toutes ces circonſtances agiront ſur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & à la clarté avec laquelle elles le verront.

Elles connoîtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles ſe verront excluſes ; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles ; que c'eſt la juſtice de Dieu qui les en bannit par un arrêt irrévocable, & qu'elles s'en ſont privées par la recherche des biens vils & périſſables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, qu'elles ne ſauroient s'empêcher de les aimer. Et toutes ces vuës étant vives & pénetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Juſtes, de haine contre Dieu & contre elles mêmes, qui ſurpaſſent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire.

C'eſt ce qui peut aider à comprendre une doctrine de ſaint Auguſtin, dont nous avons déja parlé en un autre en-

CHAP. VIII. droit, que Dieu étant la souveraine béatitude & la souveraine gloire, ne tire pas de lui-même les châtimens interieurs dont il punit l'ame des méchans; mais qu'il fait par un conseil ,, merveilleux de sa sagesse, que les ,, mêmes choses qui ont servi d'instru- ,, ment aux hommes pour l'offenser, ,, lui servent d'instrument pour les ,, punir : *Ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti.* Confess. 67.

Car il ne fait pour cela que faire connoître à l'ame son état veritable, l'abandonner à ses passions, & l'empêcher de les satisfaire. L'ame fait le reste. Elle forme elle-même son enfer, & elle le forme par ses propres passions qui deviennent ses bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former sont infiniment éloignées de ce qui est en effet. On peut néanmoins un peu augmenter par les considerations suivantes, celles qu'on s'en fait ordinairement.

CHAPITRE IX.

Diverses considerations qui peuvent servir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnez.

I.

La mortalité & la foiblesse du corps moderent par necessité toutes les douleurs, soit interieures, soit exterieures qu'on peut souffrir en cette vie; parce que si elles passoient une certaine mesure, elles détruiroient le corps; mais il n'y a plus de mesure pour celles de l'autre vie. Les objets conçus par une ame immortelle, agissent sur elle selon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du sujet n'en affoiblit point l'impression; cette ame étant pour son malheur incapable d'affoiblissement: Et il est aisé de juger par-là que les sentimens qu'elle a presentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie. Chap. IX.

Chap. IX.

II.

L'esprit de l'homme en cette vie, n'est pas continuellement apliqué aux objets qui l'affligent. Il en est souvent détourné ; & quand il voudroit y être toûjours attaché, il en seroit empêché par les necessitez de la vie, & par la foiblesse de son corps. Mais toutes les douleurs des damnez seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'être colée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment.

III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toûjours le sentiment dans cette vie, parceque l'ame ne se forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un seul objet, & que la raison qu'elle a avec le corps, fait qu'elle n'est capable d'en souffrir qu'une certaine mesure. Mais il ne paroît pas qu'il en soit de même en l'autre. Car l'ame étant libre & dégagée des sens, ne pourra pas voir les choses autrement qu'elles sont. Elle ne se formera plus de ces idées confuses,

ses. Ainsi autant qu'elle aura de connoissances distinctes d'objets affligeans, autant aura-t-elle de douleurs distinctes, qui seront aussi vives que ses connoissances ; sa volonté n'étant pas moins vaste ni moins étenduë que son entendement. CHAP. IX.

IV.

On ne sent gueres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on les sent, & tout au-plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'espace de la vie qui n'est pas long. Quoique notre imagination les augmente souvent, elle y met neanmoins des bornes ; parce qu'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les damnez un surcroît de douleur qui ne se peut exprimer, c'est qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la pensée, & reünissent dans le tems présent ce qu'ils doivent souffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens, ce qui rend chacun de ces maux en quelque sorte infini.

Chap. IX.

V.

C'est l'effet de la douleur d'apliquer l'ame aux petites parties du tems. L'aplication aux choses agréables fait couler le tems sans qu'elle s'en apperçoive. Il semble qu'il en passe plusieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaisir ne sont rien; mais un jour & même une heure de douleur, est quelque chose de fort long; & d'autant plus long, que la douleur est plus violente. Si celle d'un homme qu'on taille duroit un quart-d'heure, personne n'y resisteroit, & personne même ne s'y voudroit exposer. De quelle longueur sera donc le tems à ceux qui seront dans des douleurs inconcevables? & que sera-ce pour eux qu'une éternité de douleurs, puisqu'un petit espace de tems leur paroîtra une éternité? On compte les jours dans les maux médiocres, les heures dans ceux qui sont plus violens, les minutes dans les douleurs aiguës. Mais celles des damnez étant extrêmes, ils compteront en quelque sorte les momens, & il y en a une

infinité dans la plus petite partie du tems.

V-I.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne soient balancez par un très-grand nombre de biens qui soûtiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reste d'autres sur lesquels on se repose. On voit au moins quantité de gens qui ne nous haïssent pas, & cela ne laisse pas de temperer notre tristesse. Quand on se verroit même abandonné de tous, & haï de tous, on ne lairroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne sont pas universels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reste toûjours divers objets sur lesquels on peut jetter les yeux sans être affligé. On se console de la perte d'un sens par la joüissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs, entend les sons. Qui a une sorte de maladie, n'a pas toutes les autres maladies, ni tous les autres maux de la vie; & l'aplication de l'esprit à ces biens qui restent toûjours en assez grand nombre aux plus miserables, affoiblit sans mê-

Chap. IX. me qu'ils y pensent, la violence de leurs maux.

Il n'en est pas de même des damnez. De quelque côté que leur ame se tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle est privée de toute consolation & de tout plaisir. Rien n'adoucit ses maux, & tout les augmente.

C'est une chose effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne se soûtient que par la joüissance du bien, & dont l'essence consiste à le rechercher & à l'aimer; & l'on ne fait pas assez de reflexion sur l'excès de desolation qui naitra necessairement de la connoissance claire que ces ames malheureuses auront, qu'il n'y a plus aucun bien à esperer pour elles dans toute l'éternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

VII.

Le pouvoir que l'homme a de se tromper dans cette vie, sert beaucoup à diminuer le sentiment de ses maux. Si on le condamne avec justice, il se

persuade que c'est avec injustice, & se redonne ainsi en quelque sorte le bien qu'on lui ôte. Il se flate par ces esperances, & il appaise ses craintes par des assurances temeraires. Il croit qu'on l'estime lors qu'on le méprise. Il se dissimule ses défauts. Il prend pour certain ce qui est incertain. Il ne voit que ce qu'il veut ; & il s'imagine souvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en sera pas de même des réprouvez. Dieu ne permettra pas qu'ils puissent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'ils en ayent. Il faudra qu'ils se voyent tels qu'ils sont, & leurs maux tels qu'ils sont, sans qu'ils puissent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination.

VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une espece de consolation dans les desseins de vengeance, ou réels, ou chimeriques qu'elles forment. On se flate dans ses miseres par l'idée que l'on fait compassion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas meritées ; que ce sont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel

CHAP. IX. on n'a point de part. Le deſeſpoir même & la rage ont je ne ſçais quel plaiſir dans l'idée confuſe de ſe ſouſtraire, ou à la vûë des hommes, ou à la vie même. Mais les réprouvez n'auront aucunes de ces conſolations, quelques malheureuſes qu'elles ſoient. Ils verront clairement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haiſſent. Ils ſeront convaincus qu'ils méritent tous les maux qu'ils ſouffrent, qu'ils ſe les ſont attirez par leur faute; & ils n'en hairont pas moins la juſtice qui les y condamne: Ils n'eſpereront nullement de pouvoir ceſſer d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conſequent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans; parce qu'ils ne verront rien ſurquoi leur eſprit ſe puiſſe appuyer.

IX.

Si l'orgueil des hommes les aflige dans cette vie, parce qu'ils s'imaginent toûjours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement, il les

console de l'autre par le portrait qu'il Chap. IX.
leur fait d'eux-mêmes, qui est toûjours agréable. Mais l'orgueil dont les réprouvez seront possedez, ne leur donnera point cette consolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaise. Tout leur y sera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un seul homme qui nous hait est un objet si penible, qu'on ne le sçauroit souffrir. Et quand on s'y applique un peu vivement, cette pensée est capable de nous ôter le sentiment de tous les autres biens humains que nous possedons. La consideration qu'Aman avoit dans le Royaume d'Assuere, & tous les biens dont il joüissoit, lui causoient beaucoup moins de joye que le mépris qu'il crut que Mardochée avoit pour lui, ne lui causoit de dépit. Quel sera donc l'état d'une ame qui desirant l'amour & l'estime avec une passion beaucoup plus violente que celles qu'on peut avoir en ce monde, se verra l'objet de la haine, non d'un seul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des Réprouvez & des Démons,

 démons & qui ne verra aucun sentiment d'affection, d estime & de compassion pour elle, en qui que ce soit.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'est que de haïr un ennemi d'une haine démesurée; de souhaiter sa destruction, & de se voir neanmoins pour jamais entre ses mains, assujetti à sa puissance, abattu à ses pieds, dans une impuissance absoluë de lui resister? C'est l'état où les reprouvez seront éternellement à l'égard de Dieu. Ils hairont éternellement sa justice & sa puissance. Ils souhaiteroient qu'il ne fût pas, & ils se verront neanmoins éternellement entre ses mains, sans pouvoir éviter aucun des châtimens que sa justice leur fera souffrir.

XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agisse un peu vivement sur l'esprit, qui ne lui fasse une peine si insuportable, qu'il souhaiteroit de n'être plus pour s'en separer. C'est pourquoi toutes les passions vives ont porté ceux qui en ont été agitez, à s'ôter la vie. Les

uns se sont tuez, pour éviter la vûë d'un ennemi victorieux ; d'autres pour ne pouvoir souffrir un mépris ; d'autres pour fuïr la honte de quelque crime. Que si ce sentiment naît dans les hommes, dont les maux sont si legers, & sont contrepesez par tant de biens qui leur restent, que sera ce des reprouvez qui n'auront que des maux, & des maux horribles sans aucun bien ? Il ne faut donc point douter qu'ils ne souhaitent avec une passion excessive la destruction de leur être, & que lors que leur ame sera réünie à leurs corps, elle ne fasse effort pour le quiter. C'est ce qui fait dire à S. Augustin, ,, que la ,, premiere mort chasse l'ame du corps ,, malgré elle, & que la seconde la tient ,, malgré elle dans le corps. *Prima mors animam nolentem pellit de corpore. Secunda mors animam nolentem tenet in corpore.* Voilà donc quel sera l'état des reprouvez. Ils tendront à la mort & au néant avec une impétuosité démesurée, & n'y pourront arriver. Ils hairont leur vie & leur être, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toûjours sans pouvoir jamais mourir. ,, Ils seront tourmentez, dit

CHAP. IX.

Aug. de Civit. l. 21. c. 3.

Greg. l. 15. Mor. c. 11.

Chap. IX. „ saint Gregoire, sans que ces tourmens les détruisent. Ils mourront, & ils vivront en même tems. Ils tendront à n'être pas, & ils subsisteront. Ces choses sont terribles à entendre. Mais combien seront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront ?

XIII.

La source de tous les plaisirs interieurs & de toutes les douleurs est dans la volonté, selon que ses desirs sont satisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne sera satisfaite dans aucun de ses desirs, & sera contredite en tous. La volonté sera alors souverainement agissante, & elle n'aura neanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desirera. Elle souffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'est le raisonnement dont saint Bernard se sert pour faire comprendre l'excez de cette misere : *Quid tam pœnale quàm semper velle quod nunquam erit ? Quid tam damnatum quàm voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet*

Bern. l. 5. de Consid. c. 12.

jam, sicut non nisi perversè, ita non nisi miserè moveatur? In æternum non obtinebit quod vult; & quod non vult, in æternum nihilominus sustinebit.

CHAPITRE X.

De la peine du feu.

Comme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que nôtre imagination ne sauroit gueres aller plus loin, ils sont portez à changer le feu dont Dieu ménace les reprouvez, en un feu spirituel & métaphorique, qu'ils s'imaginent être beaucoup moins pénible. CHAP. X.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont prétendu, comme raporte saint Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur éternel, dont les reprouvez seront affligez; ce qu'ils appuyent à l'égard des démons & des ames séparées du corps, sur ce raisonnement, qu'il est impossible qu'un feu materiel agisse sur des De Civ. l. 21. c. 29.

CHAP. X. êtres tous spirituels comme les démons.

Mais il est aisé de faire voir que cette opinion est aussi peu solide, selon les lumieres même de la raison, qu'elle semble contraire à l'Ecriture & à la Tradition. Car pour peu qu'on examine ce que c'est que nous apellons douleur, on trouvera qu'il est tout aussi concevable que des esprits sans corps en soient susceptibles, que des esprits joints à des corps.

On demande comment le feu peut agir sur un démon? Et moi je demande comment il peut agir sur les ames des vivans, qui ne sont pas moins spirituelles que les démons & les anges? Car ce n'est pas le corps qui sent la douleur. Que l'ame soit apliquée ailleurs, on aura beau brûler le corps, il n'en sentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il est vrai que cette douleur passe du corps à l'ame, c'est-à-dire que le mouvement qui se fait dans le corps, excite dans l'ame ce sentiment penible qu'on apelle douleur. Mais ce n'est pas par une suite necessaire de ce mouvement corporel qui n'a aucun raport avec ce

sentiment; c'est par l'ordre de la volonté de Dieu qui a établi que ce sentiment s'exciteroit dans l'ame, au même tems que ce mouvement corporel se feroit dans le corps. Il est impossible d'en trouver d'autre raison, & il n'y a qu'à s'en servir pour faire entendre comment les démons peuvent sentir les impressions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de même, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce sentiment de douleur quand il se fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu où ils seront renfermez.

Il n'y a donc aucune néceſſité, même selon la raison, de concevoir un autre feu que celui que nous connoissons, ni une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit sur le corps.

Les démons en sont aussi susceptibles que les hommes. Et ainsi il n'est point étrange que les hommes reprouvez & les démons, soient menacez d'un même feu dans l'arrêt de leur Juge: *Ite, maledicti, in ignem aeternum qui paratus est diabolo & angelis ejus.*

En prenant donc ce feu qui fera le

Chap. X. ſuplice des méchans pour un feu veritable & corporel, il ſemble qu'on ne ſe devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cauſe; puiſqu'on la conçoit déja comme quelque choſe d'inſuportable, & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pû inventer de plus grand tourment.

Cependant les Peres nous aſſurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le nôtre, & que la douleur que cauſe le feu ordinaire, n'eſt rien en comparaiſon de celle que cauſera le feu de l'Enfer. *Non erit iſte ignis ſicut focus tuus*, dit ſaint Auguſtin. Et la raiſon ſemble nous porter à le conclure des circonſtances de l'état de l'autre vie.

In Pſal. 29. Vide Chr. hom. 42. in Matt. 6.

Car la douleur que cauſe le feu n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps. C'eſt l'aplication de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y apliquoit point du tout, elle ne ſouffriroit rien du tout. Et elle en ſent davantage à proportion qu'elle s'y aplique davantage. Or il eſt certain que l'aplication de l'ame dans cette vie eſt toûjours foible à cauſe des organes

du corps dont elle dépend, qui étant foibles & délicats se détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'apliquera aux objets qui lui causeront de la douleur avec toute l'activité de sa nature. Chap. X.

Le feu de cette vie n'agit jamais universellement sur tout le corps, autrement il le détruiroit en un moment, & ne causeroit presque aucune douleur. Il faut, afin qu'on le sente vivement, qu'il n'agisse que sur peu de parties, & il les rend même en peu de tems insensibles en les consumant. Mais s'il agissoit sur toutes sans détruire le corps, ce seroit sans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'est proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils seront, dit l'Evangile, tout penetrez de feu comme une viande salée & penetrée de sel. *Omnis enim igne salietur, & omnis victima sale salietur.* Marc. 9. v. 47. Le feu agira sur toutes les parties de leur corps, comme il agit sur toutes les parties d'un fer rouge. Il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne soient ébranlez, & qui

Chap. X. ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par le feu, mais qu'elles demeureront pour toûjours dans la même agitation, le suplice subsistera toûjours dans la même violence.

Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, & où elle agira par elle même, toutes leurs autres peines n'étant que des suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mêmes.

Je ne ferai pas difficulté de raporter ici ce que sainte Therese dit d'une vision par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des suplices de l'Enfer; & je ne crains pas de dire que ce seroit une force d'esprit trés-mal entenduë, que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit être assuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions qu'elle raporte. On peut dire au contraire, avec verité, qu'y ayant deux choses

qu'on peut mettre en doute dans ces sortes de choses. 1. Si la personne qui les raporte est sincere. 2. Si ce n'est point une illusion de son imagination; les personnes de bon sens qui examineront sans prévention les ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincuës de la premiere, qui est son entiere sincerité ; & à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les ames dans un état aussi saint & aussi divin que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces visions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques. CHAP. X.

Voici donc de quelle sorte elle raconte ce que Dieu lui a fait voir & sentir des peines de l'Enfer.

„ Etant un jour en oraison, dit-elle, „ je me trouvai en un moment en Enfer, sans savoir en quelle maniere „ j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse „ le lieu que les démons m'avoient „ préparé, & que mes pechez meritoient. Cela dura très-peu. Mais „ quand je vivrois encore plusieurs

Vie de sainte Therese c., 2.

Chap. X.

„ années, je ne crois pas qu'il me fût „ possible d'en perdre le souvenir.

„ L'entrée m'en parut être comme „ une de ces petites ruës longues & „ étroites qui sont fermées par un „ bout ; & telle que seroit celle d'un „ four fort bas, fort serré & fort obs- „ cur. Le terrain me sembloit être „ comme de la bouë très-sale, d'une „ odeur insuportable, & pleine d'un „ très-grand nombre de reptiles ve- „ nimeux. Au bout de cette petite ruë „ étoit un creux fait dans la muraille „ en forme de niche, où je me vis logée „ très à l'étroit. Et bien que tout ce que „ je viens de dire fût encore beaucoup „ plus affreux que je ne le représente, „ il pouvoit passer pour agréable en „ comparaison de ce que je souffris „ lorsque je fus dans cette espece de „ niche.

„ Ce tourment étoit si terrible, que „ tout ce qu'on en peut dire ne sauroit „ en représenter la moindre partie. Je „ sentis mon ame brûler dans un si „ horrible feu, qu'à grand peine pour- „ rois-je le décrire tel qu'il étoit; puis „ que je ne saurois même le concevoir. „ J'ai éprouvé les douleurs les plus in-

,, ſuportables, au raport des Medecins, ,, que l'on puiſſe endurer en cette vie, ,, tant par ce retirement de nerfs, ,, qu'en pluſieurs autres manieres, par ,, d'autres maux que les démons m'ont ,, cauſez ; mais toutes ces doûleurs ne ,, ſont rien en comparaiſon de ce que ,, je ſouffrois alors, joint à l'horreur que ,, j'avois de voir que ces peines étoient ,, éternelles ; & cela même eſt encore ,, peu ſi on le compare à l'agonie où ſe ,, trouve l'ame. Il lui ſemble qu'on ,, l'étouffe, qu'on l'étrangle, & ſon ,, affliction & ſon deſeſpoir vont juſ-,, qu'à un tel excès que j'entrepren-,, drois en vain de le raporter. C'eſt ,, peu de dire qu'il lui paroît qu'on ,, la déchire ſans ceſſe, parceque ce ſe-,, roit ainſi une violence étrangere qui ,, lui voudroit ôter la vie ; au lieu que ,, c'eſt elle-même qui ſe l'arrache, & ,, ſe met en pieces. Quant à ce feu ,, intérieur & ce deſeſpoir qui ſont ,, comme le comble de tant d'horri-,, bles tourmens, j'avouë pouvoir en-,, core moins le repréſenter. Je ne ſa-,, vois qui me les faiſoit endurer ; mais ,, je me ſentois brûler, & comme ha-,, cher en pieces ; ce qui me ſembloit

Chap. X. „ être la plus terrible de toutes les „ peines.

„ Dans un lieu si épouvantable, il „ ne reste pas la moindre esperance de „ recevoir quelque consolation, & il „ n'y a pas seulement assez de place „ pour s'asseoir ou se coucher. J'y „ étois comme dans un trou fait dans „ la muraille; & ces horribles murail- „ les, contre l'ordre de la nature, ser- „ rent & pressent ce qu'elles enfer- „ ment. Tout étouffe en ce lieu-là. Ce „ ne sont qu'épaisses tenebres sans au- „ cun mêlange de lumiere; & je ne „ comprens pas comment il se peut „ faire, qu'encore qu'il n'y ait point „ de clarté, on y voit tout ce qui peut „ être le plus pénible à la vûë.

„ Quoi qu'il y ait environ six ans „ que ce que je viens de raporter se „ passa, j'en suis encore si épouvantées „ en l'écrivant, qu'il me semble que „ mon sang se glace de peur dans mes „ veines. Ainsi quelques maux & quel- „ ques douleurs que j'éprouve, je ne „ puis me souvenir de ce que je souf- „ frois alors, que tout ce que l'on peut „ endurer ici bas ne me paroisse mé- „ prisable. Il me semble que nous nous

„ plaignons sans sujet. Et je considere „ comme l'une des plus grandes gra- „ ces que Dieu m'ait faites, une chose „ aussi terrible que celle que j'ai ra- „ portée, quand je considere combien „ elle m'a été utile, tant pour m'empê- „ cher d'apréhender les afflictions de „ cette vie, que pour m'obliger à les „ souffrir avec patience, & à rendre „ graces à Dieu de ce que j'ai sujet de „ croire qu'il me veut délivrer de ces „ terribles & épouvantables peines, „ dont la durée sera éternelle.

Dieu sans doute ne fit voir à cette Sainte que l'image d'une partie de l'Enfer, & autant qu'il lui étoit utile pour le bien de son ame. Ainsi on a lieu de conclure que l'Enfer dans toute sa realité est encore toute autre chose que cette image si horrible qu'elle en trace.

CHAPITRE XI.

Consequence que l'on doit tirer de la consideration de ces peines.

Je ne prétens pas étendre ici toutes les consequences que la raison

Chap. XI. peut tirer de cet état effroyable que nous venons de représenter, & dont tous les hommes sont menacez : car il n'y a presque rien dans la morale qui ne s'en ensuive. Je prétens seulement en marquer quelques-unes des plus grossieres & des plus sensibles, & principalement celles que les saints Peres en ont eux-mêmes tirées.

La premiere des pensées qu'il nous doit donner, est que ce n'est pas seulement la foi & la religion qui condamnent la conduite de ceux qui croyant qu'il y a un enfer à craindre, ne font pas leur principal soin de l'éviter; mais qu'elle doit paroître entierement insensée, selon les lumieres mêmes les plus ordinaires du sens commun.

A la verité il y a quelque chose dans la vanité de l'esprit humain, qui peut porter à estimer un homme qui se voyant condamné à la mort, & n'ayant aucune esperance de l'éviter, ni aucune vûe de l'autre vie, employeroit trois ou quatre heures qu'il auroit jusqu'au tems de l'execution, à joüir & à se divertir. Et c'est ce qui fait que l'on n'est pas choqué des loüanges que Seneque donne à un Chevalier Romain

nommé Canius, qui s'amusa à joüer aux échets en attendant que les Ministres de Caligula vinssent executer l'arrêt de mort qu'il avoit donné contre lui.

Mais si d'une part le suplice de cet homme eût été horrible, & si de l'autre il eût pû éviter en employant ces trois ou quatre heures à faire des actions justes & legitimes, y a-t-il quelqu'un qui ne le traitât de fou & d'extravagant, si l'amour d'un divertissement ridicule l'eût empêché d'embrasser un moyen si honnête d'éviter une mort honteuse & cruelle ?

Cependant ce parti qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle, est pris tous les jours à l'égard de la mort éternelle. On s'y expose, l'on s'y precipite pour des plaisirs, pour des interêts, pour des honneurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Aussi saint Augustin après avoir representé dans un de ses Sermons l'excès de ce déreglement de l'esprit des hommes, en conclut expressément, qu'il faut que la foi soit éteinte en eux.

Chap. XI.

„ Le feu de l'Enfer, dit ce saint Docteur, ne sera pas semblable à celui „ que vous pouvez sentir ici bas. Et „ cependant si l'on vous menaçoit de „ vous y faire brûler la main, vous „ feriez pour l'éviter quelque mal que „ ce fût qu'on vous ordonnât de faire. „ Dieu pour vous obliger à faire le „ bien, vous menace si vous ne le „ faites d'un mal éternel, & vous ne „ le faites pas. Les menaces de quel- „ que mal que ce soit, ne devroient „ pas être capables de vous engager à „ faire le mal, non plus que de vous „ empêcher de faire le bien : Et Dieu „ même ne vous menace de rien moins „ que d'un feu éternel, si vous faites „ le mal & si vous ne faites pas le „ bien. D'où vient donc que vous „ faites si peu d'état de ses menaces ? „ C'est sans doute que vous n'avez „ point de foi.

Il faut en effet qu'on ne croye point de cette foi qui fait impression sur le cœur. Mais il se peut faire neanmoins, & il arrive même très-souvent, que l'on ne laisse pas de croire d'une autre persuasion qui n'est que dans l'esprit. Ainsi on croit, & on ne croit pas.

Le

Le cœur fait faire à l'esprit des juge- Chap. II.
mens faux conformes à ses inclinations. Il lui fait préferer le present à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque chose de plus réel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre; & la raison ne laisse pas en même-tems de conclure le contraire, mais d'une maniere si froide & si spéculative, qu'elle n'est pas capable d'arrêter la pente du cœur.

Quand on a soin neanmoins de fortifier ce que l'on a de raison en l'apliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par-là de retenir au-moins la main, si elle ne guerit pas le cœur; & de retrancher les effets exterieurs des passions, si elle n'en arrête pas les mouvemens interieurs; & en nous séparant ainsi des objets qui augmentent la concupiscence, elle prépare la place à la charité.

C'est par cette crainte fortifiée de l'esperance des récompenses que Dieu promet aux justes; qu'on devient capable de mépriser toutes les promesses des hommes. „ Tremblez, dit S. Au-
„ gustin, des maux dont vous mena-

Chap. II. ,, ce le Tout-Puissant. Aimez ce que
,, le Tout-Puissant vous promet, &
,, vous ne tiendrez aucun compte des
,, promesses & des menaces des hommes.

In Epist. Joan. 13. 3. *Exhoresce quod minatur Omnipotens. Ama quod promittit Omnipotens, & vilescet omnis mundus sive promittens, sive terrens.*

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raison ne peut douter, pourvû qu'elle y fasse attention ; que les maux de l'autre vie étant si horribles, & surpassant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie présente, ils nous doivent servir de regle & de mesure pour juger de ceux-ci ; & qu'ainsi nous ne devons jamais regarder sous l'idée du bien, mais sous l'idée d'un grand mal, tout ce qui méne à l'enfer.

C'est donc par-là qu'il faut juger de la difference de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il est plus difficile de se sauver nous doivent paroître malheureux, & nous devons regarder au contraire comme avantageux tous ceux qui sont favorables pour le salut.

C'est sur cela que nous devons regler nôtre joye & nôtre tristesse dans tous les succès & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour savoir si nous avons sujet de nous en réjoüir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes s'ils nous rendent le salut plus facile ou plus difficile. CHAP. II.

Ces veritez sont communes. Mais il n'est pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'esprit; d'y conformer ses jugemens & ses actions, & de regarder toutes les choses du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'est aussi une pensée très-commune que de dire, comme saint Augustin, qu'il faut se servir de la consideration de l'enfer pour mépriser & pour trouver legers tous les maux du corps. *Unusquisque Christianus quando aliquam afflictionem corporis patitur; gehennam cogitet, & videat quàm leve est quod patitur.* Mais il n'est pas fort commun de la réduire en pratique. *Tom 9. de Verbis Excid. c. 4.*

Ce que saint Augustin dit en un autre endroit sur ce sujet, nous donne lieu d'ajoûter que comme l'enfer nous doit faire mépriser tous les maux de

Chap. II. cette vie, aussi les maux de cette vie nous doivent faire souvenir de l'Enfer, & nous servir d'un avertissement continuel de penser serieusement à l'éviter. Car ce saint Docteur nous enseigne dans un de ses Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger; afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans sa rigueur; que ce Juge souverain nous fait connoître par-là, qu'il viendra bien-tôt, & que cette conduite est un effet du dessein qu'il a de ne nous pas perdre. ,, S'il avoit ,, dessein, dit-il, de nous condamner, ,, il se tairoit. Jamais personne, ayant ,, dessein d'en fraper un autre, n'a ,, crié qu'il y prît garde.

Ainsi comme il est visible que la terre est pleine des divers châtimens de Dieu, & qu'il n'y a personne qui n'en éprouve plusieurs; il s'ensuit que Dieu fait retentir par toute la terre, & en tout tems cette voix terrible, mais salutaire; que l'Enfer s'aproche, que le Juge vient. Hommes mortels, leur dit-il par-là, prenez garde à vous, & bannissez de vos cœurs tout ce qui vous peut faire condamner au feu éter-

nel. Voilà ce que signifient ces fleaux CHAP. II.
que Dieu répand sur la terre, & ces
guerres, ces pestes, ces famines, ces
calamitez publiques & particulieres.
Ce sont comme des étincelles qui s'exhalent du feu de l'Enfer, qui est le
tresor de la colere de Dieu. Mais c'est
par un conseil de misericorde qu'il
permet qu'elles en sortent; afin de
nous avertir par-là d'éviter ces terribles feux où il précipitera les méchans
dans l'autre vie.

Quand même ces vûës de l'Enfer
ne nous seroient pas necessaires pour
éviter le peché, & que nous serions
arrivez jusqu'à ce degré où la charité
bannit toute crainte, qui est bien rare
dans ce monde, & où il est très-dangereux de s'imaginer d'être arrivez
lorsque Dieu ne nous y a pas encore
élevez; elles ne laisseroient pas de
nous être utiles & même nécessaires,
tant pour entretenir en nous les sentimens de reconnoissance que nous en
devons avoir, que pour y exciter la
compassion que nous devons avoir des
ames qui se précipitent en cet abîme
de maux. Et il ne faut que lire ce que
sainte Therese dit sur ce sujet avec

Chap. II.

cette éloquence inimitable qui naiſſoit de l'ardeur de ſa charité, pour juger ce que cette vûë produiroit en nous, ſi nous avions autant de charité qu'elle.

Méditation II. ſur la Communion.

„ Comment, dit-elle, pourrois-je „ exprimer quelle eſt ma douleur, „ lorſque je me repreſente l'état d'une „ ame, qui s'étant vûë dans le mon-„ de toûjours conſiderée, toûjours „ aimée, toûjours ſervie, toûjours „ reſpectée, toûjours careſſée, au „ moment qu'elle ſortira de cette vie, „ ſe verra perduë pour jamais, & „ comprendra clairement que ſa mi-„ ſere n'aura point de fin; qu'il ne lui „ ſervira plus de rien de détourner „ ſon eſprit des veritez de la Foi, ainſi „ qu'elle avoit accoûtumé de faire „ ici-bas; qu'elle ſe verra ſeparée & „ comme arrachée de ſes divertiſſe-„ mens & de ſes plaiſirs, lorſqu'il lui „ ſemblera qu'elle n'avoit pas encore „ commencé ſeulement à les goûter; „ parce qu'en effet tout ce qui ſe paſſe „ avec la vie n'eſt qu'un ſouffle & „ une vapeur; qu'elle ſe verra envi-„ ronnée de cette compagnie ſi hi-„ deuſe & ſi cruelle avec laquelle elle

„ doit souffrir éternellement ; qu'elle „ se verra plongée dans un lac puant „ & plein de serpens qui exerceront „ sur elle toute la rage dont ils sont „ capables, & enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible „ obscurité, qui n'ayant pour toute „ lumiere qu'une flâme ténebreuse, ne „ lui permettra de voir que ce qui peut „ entretenir pour jamais ses peines & „ ses tourmens. CHAP. II.

„ O que ce que je dis est peu en „ comparaison de ce qui est ! O Seigneur ! & qui a donc tellement „ couvert de boüe les yeux de cette „ ame, qu'elle n'ait point apperçû „ cet état funeste jusqu'à ce qu'elle „ s'y soit vûë pour jamais réduite ? „ Qui a tellement bouché ses oreilles, „ qu'elle n'ait point entendu ce qu'on „ lui a dit mille & mille fois de la „ grandeur & de l'éternité de ces „ tourmens ? O vie éternellement „ malheureuse ! O supplices sans fin „ & sans relâche ! est-il possible que „ ceux-là ne vous craignent point, „ qui craignent tellement les moindres incommoditez du corps, qu'ils „ ne peuvent souffrir de passer seule-

Chap. 11. „ ment une nuit dans un lit qui soit „ un peu dur ?

„ O Seigneur, que je regrette le „ tems auquel je n'ai point compris „ ces veritez ! Mais puisque vous sça„ vez, mon Dieu, le déplaisir que je „ souffre de voir le grand nombre de „ ceux qui ne veulent pas les enten„ dre, faites au-moins, je vous en „ conjure, que vôtre lumiere éclaire „ quelque ame qui soit capable d'en „ éclairer beaucoup d'autres. Je ne „ vous demande pas, Seigneur, que „ vous le fassiez pour l'amour de moi, „ car j'en suis indigne : mais je vous „ le demande par les merites de vôtre „ Fils. Jettez, ô mon Dieu, les „ yeux sur ses playes. Et puisqu'il „ les a pardonnees à ceux qui les lui „ ont faites, pardonnez-nous aussi „ les péchez que nous avons commis „ contre vous.

Ainsi, comme il paroît par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'Enfer n'est pas seulement l'introductrice de la charité, lors qu'elle n'est pas encore maitresse du cœur ; elle n'en est pas seulement la gardienne, lors qu'elle est encore foible & imparfaite;

elle en est aussi la nourriciere, lors qu'elle est la plus pure & la plus parfaite, avec cette seule difference, que dans les deux premiers états elle regarde plus nous que les autres ; & dans le troisiéme elle regarde plus les autres que nous.

I. TRAITÉ DES QUATRE DERNIERES FINS.

LIVRE TROISIEME.

DU PARADIS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est utile de traiter du Paradis aprés avoir traité de l'Enfer.

Combien la connoissance de ces deux grands objets est liée avec celle de la nature de l'homme.

CHAP. I. APRE'S la crainte des peines, rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des hommes, que l'esperance des récompenses : ce qui a donné lieu à ceux qui ont fait les loix,

de joindre ordinairement ces deux motifs pour retenir les hommes dans leur devoir. CHAP. I.

Dieu ſuit à peu près le même ordre dans les opérations de ſa grace. Aprés avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il menace les méchans, il l'attire à lui par l'eſperance de la gloire qu'il promet aux Juſtes.

Pour ſuivre donc ces mêmes degrez, la raiſon veut qu'après avoir propoſé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur, qui ſont la Mort, le Jugement, & l'Enfer ; on leur propoſe ceux qui ſont les plus capables d'attirer leurs deſirs, qui ſont les biens éternels & ineffables que Dieu a reſervez à ſes Elûs.

Il eſt d'autant plus neceſſaire de joindre ces objets, qu'on ne ſauroit en quelque ſorte les bien concevoir ſeparément. Car la principale partie du malheur des réprouvez conſiſte dans la perte du bonheur des juſtes ; & la délivrance du malheureux état des réprouvez, fait une partie conſiderable de la felicité des Bienheureux.

Non-ſeulement la connoiſſance de

Chap. 1. chacune de ces deux fins est inseparable de celle de l'autre, mais elles sont toutes deux si étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les sauroit bien connoître, sans connoître l'homme, ni connoître bien l'homme, sans les connoître.

En effet, si l'on examine la source de toutes les vaines fantaisies des Philosophes touchant le souverain bonheur & le souverain malheur, on trouvera qu'elles n'ont point eu d'autre source que l'ignorance où ils étoient de la nature de l'homme. Car s'étant imaginez que l'ame n'étoit point capable d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie; comme ces actions sont toutes foibles & languissantes, ils ont crû qu'elle pouvoit être pleinement satisfaite par un bonheur languissant, tel que celui dont on peut joüir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux que ceux qu'elle y peut sentir.

Mais s'ils eussent bien conçu que cette ame qui est presentement dans un état de langueur, d'assoupissement, & d'obscurité, doit être mise par la

mort en un autre état où ses connois- Chap. I.
sances seront infiniment plus étenduës & plus claires, & ses desirs infiniment plus impetueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées ; & en suivant cette lumiere, ils auroient beaucoup approché de la connoissance du Paradis & de l'Enfer.

Car il est clair par-là que l'ame venant à être separée du corps & à être mise dans un état de liberté, commencera de se porter vers les objets de son amour avec une véhemence toute autre que celle avec laquelle elle s'y porte presentement : qu'ainsi en s'élançant vers ces objets avec cette violence, ou elle en jouïra, & par consequent elle sera dans une joye d'autant plus grande que son amour sera plus violent ; ou elle n'en jouira pas, & par consequent elle sera dans une tristesse propoitionnée à la vehemence de son amour ; puisque la tristesse n'est rien que le sentiment de la privation de ce qu'on aime.

Cela conclut déja qu'il faut necessairement que l'ame au moment de la mort, soit dans un état d'une très-grande joye ou d'une très-grande tris-

telle, & qu'elle est incapable par sa nature de sentimens médiocres.

Mais on poussera ces conséquences beaucoup plus loin, si on y ajoûte deux principes que la raison & la foi rendent évidens. Le premier est, qu'il est impossible que la justice de Dieu acorde à l'ame dans l'autre vie, qui est fixe & immuable, la joüissance de desirs qui seroient dereglez & criminels. Le second est, que n'étant pas faite pour joüir des créatures, tout desir qu'elle a d'en joüir est mauvais & dereglé.

Il s'ensuit de là que toutes les ames qui sortant de ce monde, n'auront de l'amour que pour les créatures, en seront privées à jamais; parce que Dieu ne peut permettre que ce desir étant mauvais, soit satisfait par la jouissance éternelle de son objet; & par conséquent qu'elles tomberont dans une effroyable tristesse: & qu'au contraire toutes celles qui aimeront Dieu, qui est le seul objet légitime de leur amour, lui seront unies & en jouiront; parce que si elles n'en jouissoient pas, elles seroient malheureuses; & que comme il seroit injuste qu'elles fussent dans la joye en aimant ce qu'elles ne doivent

pas aimer, il seroit injuste qu'elles fussent dans la tristesse en aimant ce qu'elles doivent aimer. Chap. I.

Voilà de quelle sorte la connoissance de la nature de l'homme nous conduit à concevoir l'Enfer & le Paradis. Et l'on peut dire de même, que la connoissance du Paradis & de l'Enfer nous fait connoître ce que c'est que l'homme. Car la nécessité où il est d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins, est une preuve évidente de sa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne l'a destiné à rien de médiocre; qu'il faut qu'il soit ou très-malheureux ou très-heureux; qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il est né pour être comblé de toutes sortes de biens sans mélange d'aucun mal, ou acablé de toutes sortes de maux sans mélange d'aucun bien; qu'ainsi il n'est point fait pour le monde, puisque tout y est mêlé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on y peut avoir, ne sont pas fort grands.

La vie presente par laquelle il doit passer, ne lui est donnée que pour faire choix de l'un ou de l'autre de ces deux états; & ce choix doit être l'uni-

Chap. I. que emploi & l'unique exercice de sa vie. Car il ne se fait pas par une seule action. Elles y contribuent toutes, & servent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il y a seulement cette difference sur ce point entre l'Enfer & le Paradis, que pour tomber dans l'Enfer il suffit de prendre la voye qui y conduit, sans qu'il soit besoin de le desirer ; mais pour arriver à la felicité du Ciel, il faut en avoir un desir sincere. Ainsi comme on ne sauroit la desirer sans la connoître, notre premier soin doit être de travailler à acquerir cette connoissance. Et c'est à quoi ce Livre ici est destiné.

CHAPITRE II.

Qu'il est étrange que la vraye béatitude soit si peu desirée des hommes. Heresie de l'esprit, heresie du cœur sur ce sujet.

QUoiqu'il n'y ait rien de si different que l'Enfer & le Paradis, & qu'il semble que si l horreur que cause

la vûë du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penser, la plenitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre devroit y arrêter leur pensée ; il est pourtant vrai que les hommes ne pensent guéres plus au Paradis qu'à l'Enfer ; qu'ils en sont aussi peu touchez, & qu'ils vivent à peu près dans un égal oubli de l'un & de l'autre. CHAP. II.

Cela doit paroître d'abord d'autant plus étrange, que le premier, le plus agissant, & le plus essentiel desir de l'homme est celui d'être heureux. Ce desir est imprimé dans le fond de sa nature ; & se répand dans toutes ses actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle ; rien ne lui peut plaire que par cette vûë. „ Il n'y a jamais eu d'hommes sans ce „ desir ; il n'y en a point ; il n'y en „ peut avoir, dit S. Augustin. Il n'est point necessaire de l'exciter en eux. Enfin, quoique cette inclination soit la source de toutes les divisions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais usage qu'ils en font ; il n'y a rien neanmoins en quoi ils soient plus uniformes que dans cette inclination. *Aug. de Trinit. l. 13. c. 4.* *Aug. Ps. 128. con. 1. & in Ps. 32.*

Chap. II. Saint Augustin ajoûte en un autre endroit, que ce desir de la béatitude *In Ps. 3.* est tellement gravé dans le cœur de tous les hommes, que quoique le peché soit inséparable de la misere, ils ne se portent neanmoins au peché, que pour éviter d'être miserables. *Cùm sit malitiæ individua comes miseria, isti perversi non solùm mali esse volunt, & miseri nolunt, quod fieri non potest; sed ideo mali esse volunt, ne miseri fiant.*

Il est vrai neanmoins que cet égarement est plus aisé à comprendre dans ceux qui n'étant point éclairez des lumieres de la Foi, apliquent par erreur ce desir general d'être heureux, à des objets qui les rendent effectivement malheureux.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que ceux à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur faire annoncer cette grande & heureuse nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenuë cachée l'espace de quatre mille ans à toute la terre, en sont neanmoins si peu touchez, que ce grand objet est celui au-

quel ils pensent le moins, & qui fait le moins d'impression sur leur cœur. CHAP. II.

Car ne semble-t-il pas que cette inclination si violente qu'ils ont d'être heureux, devroit réunir toutes leurs passions & tous leurs desirs vers ce bonheur ineffable que Dieu leur découvre. Ils le cherchent, ce bonheur, avec inquiétude ; ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en sauroient trouver sur la terre que de faux ; on leur en montre un veritable & solide, ils témoignent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agréable & la plus continuelle occupation de leur esprit ? C'est sans doute à quoi la raison les porte ; mais ils ont en eux un principe plus fort que la raison, qui les en empéche, qui est la corruption de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a sur ce sujet de deux sortes d'hérésies ; les unes que l'on peut appeller des hérésies de l'esprit, parce que l'esprit les aprouve, y consent, & les apuye de tout ce qu'il a de lumiere : les autres qu'on peut appeller d s hérésies du cœur, parce qu'elles naissent de ses passions qui forcent l'esprit de former

Chap. II. des idées & des jugemens qui y sont conformes, quoiqu'il y ait en même-tems dans cet esprit des lumieres contraires qui démentent ces faux jugemens.

Les divers sentimens des Philosophes touchant la béatitude, sont du genre de celles que nous avons apelées des heresies de l'esprit. Cette matiere leur a paru belle pour exercer leur subtilité & leur éloquence. Ils se sont partagez sur ce point en diverses sectes. Les uns ont mis la béatitude dans le corps; les autres dans l'esprit; les autres dans l'un & dans l'autre. Varron en y joignant quelques circonstances, fait monter le nombre de leurs opinions juqu'à 288. & saint Augustin les réduit à douze, en retranchant les differences inutiles.

La Religion Chrétienne n'a pas eu de peine à détruire ces imaginations des Philosophes, dont la plûpart servoient plutôt de matieres à leurs entretiens & à leurs disputes, que de fin à leurs desirs, & de regle à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la même facilité les heresies du second genre, que nous avons nommées les

heresies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature sur le sujet de la béatitude, répanduë dans tous les hommes, qui leur fait établir le souverain bien dans la vie présente, dans la jouissance des plaisirs des sens, des objets de curiosité, des honneurs, de la gloire & de la puissance du monde, & de tout ce qui y conduit. CHAP. II.

Cette heresie n'est autre chose que la triple concupiscence à laquelle saint Jean réduit toutes les passions & les actions des hommes, lorsqu'il dit *que tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux & orgueil de la vie.* 1. Joan. 2. 16.

Ainsi c'est l'heresie generale du genre humain, qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes, & ensuite leur esprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette heresie universelle la cause de cette froideur & de cette insensibilité que l'on remarque dans la plûpart des hommes à l'égard de la veritable béatitude. La Religion Chrétienne la trouve établie & dominante dans leur cœur ; & quoiqu'elle la bannisse par ses lumieres de l'esprit de

Chap. II. quelques-uns, & qu'elle guerisse même leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de criminel, elle ne la détruit neanmoins jamais entierement ; de sorte qu'il demeure toûjours quelque racine au fond de l'ame jusqu'à la mort, qui y produit toûjours quelque goût pour les biens de la terre, & quelque dégoût pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propose ne sont pas des biens presens, & la concupiscence en veut de presens. Il les faut attendre ; & la concupiscence étant impétueuse & impatiente, ne veut point attendre. On ne les voit point par les sens, & la concupiscence n'est touchée que de ce qui frape les sens. On ne s'en sauroit faire honneur dans le monde, & c'est cet honneur du monde que la concupiscence desire. Enfin pour y arriver il faut se séparer des objets des sens, & renoncer aux honneurs ; & c'est ce que la concupiscence ne peut souffrir.

Elle s'opose donc à la recherche & à la méditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantissement des siens. Elle répand du dégoût sur tou-

tes les actions par lesquelles l'ame voudroit s'y porter. Elle l'attire en bas, lorsqu'elle veut s'élever en haut; & par un renversement horrible, elle représente cette source de tous les vrais biens & de la véritable joye, sous des idées noires, tristes & mélancoliques.

CHAP. II.

Ceux dont elle possede le cœur, n'entendent pas même ce que l'on en dit. La fiévre de l'iniquité leur en a fait perdre le goût. ,, Que voulez-vous ,, que je vous fasse, leur dit saint Augustin; puisque vous ne sauriez goû- ,, ter ces vrais biens, je suis dans l'im- ,, puissance de vous les faire compren- ,, dre. Donnez-moi un cœur qui les ,, aime, & il entend ce que je dis. ,, Donnez-moi un cœur qui les desire, ,, qui en soit affamé, qui se regarde ,, dans le desert de ce monde comme ,, hors de son pais, qui soupire avec ,, une soif ardente vers cette fontaine ,, de nôtre éternelle patrie : donnez- ,, moi, dis je, un homme dans cette ,, disposition, & il entend ce que je ,, dis : mais si je parle à un cœur froid ,, & insensible, il ne sait ce que je dis. SI FRIGIDO *loquor, nescit quod loquor.*

Aug. in Psal. 30.

Tract. 29. *in Joan.*

CHAP. II.

C'est la concupiscence qui répand ce froid & ce dégoût dans le cœur; & comme elle est plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle les répand inégalement & en differens dégrez. Elle rend les uns entierement fermez aux discours & aux pensées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en lassent bien-tôt. Elle empêche d'autres de s'y appliquer, en leur fournissant d'autres objets.

Voilà sa pente & son inclination, & il ne faut que sonder un peu son propre cœur pour les reconnoître en soi dans quelque degré. Mais il est bon d'abord de consulter les lumieres de la Foi, pour apprendre de quelle maniere nous devons considerer cette maladie que nous avons appellée avec raison l'heresie naturelle & universelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle est si forte, qu'elle étouffe en nous entierement le desir des biens du Ciel.

CHAPITRE III.

Que c'est un état ciminel de ne point desirer la Béatitude de l'autre vie.

ON considere bien d'ordinaire la Béatitude que la foi promet aux justes comme un bien qui devroit être le principal objet des desirs de tous les hommes, & l'on condamne comme une stupidité déraisonnable l'attache qu'ils ont aux biens de la terre qui les empêche d'y penser. Mais on ne regarde guéres ce desir de la vie bien-heureuse comme une disposition essentielle & nécessaire pour y parvenir, ni la privation de ce desir par l'attache à la vie presente, comme un état de péché qui nous rende criminels. Peu de personnes s'examinent sur ce point, & l'on en voit guéres qui en faisant la revuë de toute leur vie, y considerent comme un grand desordre d'en avoir passé une partie considerable sans desirer l'autre vie, & sans haïr celle-ci.

Cependant comme il y a des actions

qui par elles-mêmes ſont mortelles, & excluent ceux qui les font du Royaume de Dieu, il y a auſſi des états & des diſpoſitions qui par elles-mêmes ſont incompatibles avec ce Royaume.

Or entre ces diſpoſitions les Peres ont mis celle de ſe trouver bien en ce monde, de ſe contenter des biens dont on y joüit, & de ne point deſirer la vie bienheureuſe que Jesus-Christ nous promet dans l'autre vie.

C'eſt ſaint Auguſtin qui le fait expreſſément. C'eſt, dit-il, vers la Jeruſalem celeſte que nous ſoupirons, en nous conſiderant comme étrangers & comme captifs ſous le poids & la ſervitude d'un corps mortel. C'eſt vers ce même objet que nous gémiſſons dans nôtre pelerinage, en remetant à nous réjoüir dans nôtre patrie. *Mais celui qui ne gémit pas comme étranger ſur la terre, ne ſe rejoüira point comme citoyen dans Jeruſalem, parceque le deſir de la vie bienheureuſe n'eſt point en lui.* Qui non gemit *ut peregrinus, non gaudebit civis; quia deſiderium non eſt in illo.*

In Pſ. 148.

In Pſ. 146. Ce ſaint Docteur dit la même choſe en un autre endroit, d'une maniere plus

courte, en expliquant ces paroles de l'Apôtre. *Infelix ego homo.* Q U E *celui-là*, dit-il, *eſpere la félicité qui ſe reconnoît malheureux en ce monde.* I L L E *ſperet felicitatem, qui confitetur infelicitatem.* C'eſt-à-dire, que celui qui ne s'y reconnoît point malheureux, ne doit point eſperer la félicité. Et c'eſtpourquoi il décide nettement ailleurs, que quiconque eſt heureux en ce monde, ou plûtôt que quiconque s'y croit heureux & ſe laiſſe tranſporter *par les plaiſirs ſenſuels dont il joüit, par les biens temporels qu'il poſſede, & par la félicité dont il eſt environné, a la voix des corbeaux & non celle des colombes; parceque les corbeaux font un grand bruit avec leurs cris, au-lieu que les colombes ne font que gémir.* H A B E T *vocem corvi; vox corvi clamoſa eſt, non gemebunda.* *In Joan. tr. 6.*

C'eſt par ce même principe qu'il a toûjours conſideré l'amour de la vie préſente, qui porteroit à y vouloir toûjours demeurer comme oppoſé à l'amour de Dieu. *Celui*, dit-il, *à qui ſon pelerinage eſt doux, n'aime point ſa patrie;* & ſi nôtre patrie nous eſt douce, il faut par neceſſité que nô-

tre pelerinage nous soit dur.

Mais l'amour de Dieu est-il compatible avec cette privation du desir de l'autre vie ? Non, dit saint Augustin, & c'est par-là qu'il veut qu'on éprouve si on est à Dieu, ou si on n'y est
Ibid. pas. *Ne consultez pas*, dit-il, *la chair. Consultez l'esprit ; interrogez vôtre cœur, écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foi, l'Esperance, la Charité qui ont commencé d'être en vous. Si vous aviez reçû l'assurance d'être toûjours comblez de biens temporels, & que Dieu vous dit ; Voilà vôtre partage, mais vous ne verrez point mon visage ; vous réjoüiriez-vous de ces biens ? Y a-t-il quelqu'un qui fût bien-aise de ce partage & qui dit dans son cœur : Me voilà dans l'abondance des biens temporels ; je me tiens heureux ; je ne desire rien davantage ? Celui qui diroit cela n'auroit pas encore commencé d'aimer Dieu, ni de gémir comme étranger sur la terre.* NUNDUM *cœpit esse amator Dei. Nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Que si celui qui n'aime point Dieu est encore sous l'anathême prononcé

par saint Paul : *Qui non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema.* S'il n'est point separé des enfans du diable, ni reçû au nombre des enfans de Dieu ; puisque selon saint Augustin, *il n'y a que l'amour de Dieu qui distingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable.* SOLA DILECTIO DISCERNIT INTER FILIOS DEI ET INTER FILIOS DIABOLI : S'il n'a point reçû l'esprit d'adoption qui nous rend héritiers : *si Filii & hæredes ;* & enfin s'il est dans la mort, comme dit saint Jean : *Qui non diligit, manet in morte :* Qui peut douter que cette privation du desir de la Béatitude du Ciel enfermant celle de l'amour de Dieu, ne soit une disposition criminelle ?

1. Cor. c. 16. v. 22.

In Epist. Joan. tr. 5.

Rom. c. 8. v. 17.

1. Joan. 3. 14.

Ne soûpirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, sont deux choses inséparables, selon saint Augustin : *Nondum cœpit esse amator Dei : nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.* Celui qui n'aime point Dieu, ne soûpire point aprés la vie éternelle ; celui qui ne soûpire point aprés la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or celui qui n'aime point Dieu, n'appartient

point à la loi nouvelle, & ne peut avoir de part aux récompenses de la loi nouvelle.

Le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, son premier effet est de nous faire gémir. Car les prieres du saint Esprit sont des gémissemens. Il prie pour nous, dit saint Paul, par des gémissemens ineffa-
Rom. c. 8. v. 16. bles. *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gémir, se trouver mal où l'on est, & desirer un autre état. Ainsi qui ne gémit point, ne prie point; & qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu.

La priere est donc encore une preuve que l'état dont nous parlons est un état de péché; & que quiconque s'y trouve en mourant, ne peut espérer le Royaume de Dieu: car la priere est un moyen nécessaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'usage de la raison. C'est même un devoir de le demander, puisque c'est une des demandes de l'Oraison Dominicale. Or quiconque ne le desire point, ne le demande point. Car la priere ne consiste pas dans les paroles, elle consiste dans le desir; & elle n'est

même autre chose qu'un saint desir, selon saint Augustin. Celui qui desire toûjours, prie toûjours, celui qui ne desire point, ne prie jamais.

Ainsi ceux qui n'ont aucun desir de la vie du Ciel, qui est ce Royaume de Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent pas, puisqu'ils ne daignent pas même le demander.

L'Esperance Chrêtienne étant aussi absolument necessaire pour le salut, fournit encore une autre preuve de cette même verité. Car l'Esperance enferme le desir de ce qu'on espere, puisque comme le desir n'est rien qu'un amour qui se porte vers un objet absent, de même l'Esperance n'est que le desir de ce même objet absent, que l'on regarde comme pouvant être acquis. Et si c'est détruire l'esperance, que d'ôter la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on desire, c'est encore la détruire davantage, que d'en ôter l'amour & le desir. Il est donc clair que celui qui se contente de la vie présente, & qui ne desire point la félicité de l'autre vie, n'a point l'esperance Chrêtienne, & qu'ainsi il n'est pas moins

hors d'état deparvenir au salut, que s'il n'avoit point de foi.

Enfin cette doctrine n'est rien autre chose que ce que tous les Théologiens enseignent aprés saint Augustin, que c'est un peché mortel d'établir sa fin derniere dans quelque créature que ce soit. Car il est bien visible que celui qui ne desire point la vie bienheureuse, qui consiste dans la possession de Dieu, n'y établit pas sa fin, puisque c'est par l'amour & par le desir qu'on l'y établit, & non par une action de l'entendement. Il faut donc qui l'établisse dans la joüissance des créatures, il faut qu'il les aime comme sa derniere fin, & comme l'objet de tous ses desirs. Or on ne peut douter que cette disposition ne soit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le seroient pas sans cela. C'estpourquoi saint Thomas en examinant comment les péchez veniels peuvent devenir mortels, décide expressément que les attaches venielles aux créatures deviennent mortelles, si-tôt qu'on y établit sa fin, & son souverain bonheur, & il est clair que l'on l'y établit quand on ne souhaite rien d'a-

vantage, étant impossible que l'homme soit sans quelque fin principale à laquelle il rapporte ses actions & soi-même.

CHAPITRE IV.

Que la plûpart des Chrétiens sont dans cette disposition criminelle.

Tous les principes dont cette doctrine est une suite nécessaire, étant reconnus de tout le monde, il se trouvera sans doute peu de personnes qui la contestent. Mais je ne sçais s'il y en aura beaucoup qui s'apperçoivent combien il y a de gens à qui elle donne lieu de se défier de leur état, & de craindre, ou de juger même avec raison, qu'il sont dans cette disposition incompatible avec le salut que nous venons de représenter.

Je ne parle pas de ceux qui sont engagez dans des crimes manifestes; car ces personnes en se portant aux actions ausquelles Dieu a attaché l'exclusion de son Royaume, font voir clairement qu'ils préferent le plaisir qu'ils y pren-

nent, à la possession de ce même Royaume dont elles les banissent; & leur crime même persiste dans cette préference de la créature à la possession de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus réglée en apparence; & à qui on ne peut reprocher aucune de ces actions visiblement criminelles; & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont grand sujet de croire qu'ils n'ont point dans le cœur ce desir de la vie bienheureuse, sans lequel on n'y sçauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux qui n'y pensent presque jamais; qui n'écoutent qu'avec dégoût ce que l'on en dit; qui n'ont l'esprit occupé que de pensées de fortune & d'établissement, ayent dans le cœur le desir de l'autre vie, & le dégoût de celle-ci.

Peut-on croire que ceux dont la vie n'est qu'une chaîne & un cercle de divertissemens, & dont le plus grand soin est que les plaisirs se succedent les uns aux autres, sans autre interruption que celle qui est necessaire pour s'en délasser, passent leur vie dans cet état de gémissement, sans lequel, se-

lon saint Augustin, on ne peut prétendre à la joye des Citoyens de Jerusalem.

Il est vrai que l'ennui & le dégoût ne laissent pas de les trouver au milieu de leurs plaisirs : mais ce dégoût ne vient pas de ce qu'ils desirent des biens d'une autre nature. C'est un dégoût qui naît de la grandeur de leur cupidité, & non-pas de sa foiblesse. Il vient de ce qu'ils ne sont pas encore contens des plaisirs dont ils joüissent, & qu'ils en voudroient encore de plus grands. C'est un dégoût qui vient de l'ardeur avec laquelle ils desirent les biens de la terre, & non du desir ni de l'idée des biens du Ciel, ausquels ils ne pensent point.

Ce gémissement dont nous parlons, n'est pas un dégout de certains plaisirs c'est un dégoût de tous les plaisirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'est un dégoût general qui fait qu'on se croit miserable, parcequ'on est séparé de Dieu, parcequ'on est hors de son païs, parcequ'on est

ſujet au péché, parcequ'on eſt dans le danger de perdre à tout moment le bonheur auquel on aſpire. Qu'eſt-ce qui afflige le cœur d'un Chrêtien, dit ſaint Auguſtin ? C'eſt de ce qu'il n'eſt pas avec Jesus-Christ, c'eſt de ce qu'il eſt encore hors de ſon païs.

C'eſt ce qui fait dire à ce ſaint Docteur que la vie préſente eſt une *continuelle affliction pour les gens-de-bien. Si vous vous y regardez*, dit-il, *comme étranger, ou vous n'aimez gueres vôtre patrie, où il faut que vous y ſoyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'être pas avec celui qu'il deſire ? D'où vient donc que vous ne reſſentez point cette affliction ? C'eſt que vous n'avez point d'amour ; aimez l'autre vie, & vous trouverez de l'amertume dans celle-ci, de quelque proſperité qu'elle vous flate, de quelques délices qu'elle ſoit remplie.* Ama alteram *vitam,*

In Pſ. 131. *& videbis quia iſta vita tribulatio eſt, quâcumque proſperitate fulgeat ; quibuſcunque deliciis abundet atque circumfloreat.*

Il eſt vrai que cette affliction & ce gémiſſement n'exclut pas toute ſorte

d'attache aux choses du monde, mais il enferme néanmoins une telle préference de la vie éternelle à la vie temporelle, quelque heureuse qu'on se la puisse imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs de jouïr pour jamais de tous les biens de la terre, & d'être éternellement privé de Dieu.

Mais peut-être que l'on trouvera plus facilement ce gémissement & ce desir dans les pauvres que dans les riches, & parmi les miseres & les travaux de la vie, que parmi les plaisirs & les divertissemens. L'on auroit sans doute sujet de le croire, s'il suffisoit de trouver des gémissemens & des larmes, car on en trouve en abondance dans le monde, comme on y trouve des miseres en abondance. Mais il ne suffit pas pour cela de gémir & de pleurer. Il faut gémir & pleurer, non de ce qu'on est privé des biens & des plaisirs de la terre, mais de ce que l'on est separé de ceux du Ciel. La cupidité à ses larmes aussi-bien que la charité, & *il y en a beaucoup*, dit saint Augustin, *qui versent des larmes de Babylone, parcequ'ils ne connoissent que les*

joyes de Babylone. MULTI *flent fletu* *Aug. in Ps. 139.* *Babylonico, quia gaudent gaudio Babylonis.*

„ Il s'en trouve beaucoup, dit ce même Saint, qui gémissent sous le poids des afflictions de la terre où parcequ'ils ont perdu leur bien, ou parcequ'ils sont accablez de maladies, ou parcequ'ils sont réduits à la prison & aux chaînes, ou parcequ'ils ont fait naufrage, ou parcequ'ils ont succombé sous les artifices de leurs ennemis : Mais ils ne gémissent pas en colombes, parceque ce n'est point l'amour de Dieu, ni le Saint-Esprit qui les fait gémir. C'estpourquoy vous voyez que lorsque ces personnes sont délivrées de ces afflictions, ils jettent de grands cris,& font voir par leur transports qu'ils étoient des corbeaux & non des colombes.

Aug. tr. 6. in Joan. In Ps. 48.

Dieu ne distingue point les pauvres & les riches par les biens extérieurs, il les distingue par les desirs. C'est par leur cœur, dit saint Augustin, qu'il les examine, non par leurs coffres ou par leurs maisons. *Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arca & domo.* QUE *vous sert-il*, dit-

il encore, *de ce que vous êtes vuides des biens de la terre ; si vous brûlez du desir d'en avoir ?* QUID *tibi prodest quòd eges facultate, si ardes cupiditate ?* Il fait le même discernement des gémissemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur consolation sur la terre, ceux qui pleurent & qui gémissent de ne l'avoir pas; ceux qui ont soif non de la justice, mais des biens du monde, & qui ne haïssent la vie que parcequ'il ne leur est pas permis d'en jouïr comme ils voudroient.

Et c'est ce qui donne lieu de conclure que ce gémissement n'est guéres moins rare parmi les pauvres & les miserables, que parmi les riches & les heureux ; parceque si l'on y voit plus de miseres, on n'y voit pas moins de cupidité ; qu'ils ne pensent gueres davantage à l'autre vie, & qu'ils ne sont pas moins remplis du desir des biens de la vie présente.

Si l'on veut sçavoir s'il y a bien des gens qui desirent sincerement la vie éternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup dont l'on puisse dire qu'ils ont leur trésor dans le Ciel; puis-

que ſelon l'Evangile, le cœur de l'homme eſt où eſt ſon tréſor. Or il eſt certain, ſelon le même Evangile, que l'on n'a ſon tréſor dans le Ciel, que lorſque l'on théſauriſe pour le Ciel, & non pour la terre; c'eſt-à-dire, que lorſqu'on y fait amas de bonnes œuvres que l'on envoye devant ſoi pour s'en nourrir dans l'éternité ; & lorſque l'on y tranſporte ce que l'on peut de ſes biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelqu'autre pais, en quittant le leur. C'eſt par-là qu'on peut reconnoître quel eſt le lieu que nous regardons comme nôtre patrie, ou plutôt c'eſt ce qui fait voir qu'il y en a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie; puiſqu'il y en a peu qui y tranſportent leur bien, & qui s'y faſſent un tréſor de bonnes œuvres: & que l'on voit au-contraire que tous les ſoins & toutes les actions du commun du monde, ne tendent qu'à la terre, & ne ſont que pour la terre.

Deſirer la vie éternelle ; c'eſt deſirer la juſtice ; c'eſt en être alteré. Car la vie éternelle conſiſtera dans la poſſeſſion de la parfaite juſtice. Or je ne ſçais ſi en conſiderant la vie du commun du monde, & en voyant combien

on est peu touché de ses fautes, combien on a peu de soin de les éviter, combien on songe peu à s'avancer dans la pieté, on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui soient dans cette faim & ce desir de la justice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand interêt que de faire naître en nous ce desir de la félicité du Ciel, & ce gémissement de nôtre exil, si nous ne les avons pas, & de les nourrir si nous les avons. Mais comme ces sentimens ont deux regards, l'un vers la vie présente, qui est un regard de mépris & d'aversion, l'autre vers la vie du Ciel, qui est un regard d'amour & de desir, il est clair que pour les exciter, il est utile de bien connoître les miseres de la vie présente, & les biens incompréhensibles de la vie du Ciel, & c'est ce que nous tâcherons de représenter dans la suite de ce Livre.

CHAPITRE V.

Des miſeres extérieures de cette vie.

LE comble de la miſere, dit ſaint Auguſtin, c'eſt d'être miſerable & de n'être point touché de ſa miſere. *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum ?* Cependant ce comble de miſere fait l'état commun des hommes, & rien preſque ne leur convient plus generalement que d'être tout-enſemble accablez de maux, & inſenſibles à ces maux qui les accablent.

L. 1. Conf. c. 13.

Cette inſenſibilité ne vient point en eux du mépris qu'ils faſſent des miſeres de la vie : elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniere ils ſe procurent le repos, dont ils ſemblent quelquefois joüir. Premierement à l'égard des maux paſſez, ils n'y ſongent plus. Ils comptent pour peu de choſe tous les maux futurs, & ſans toutes ces belles raiſons que les Philoſophes ont tâché de leur fournir,

ils se délivrent de la crainte qu'ils en pourroient avoir, ou par des esperances temeraires, ou simplement en n'y pensant point.

Ils ne connoissent point-du-tout la plus grande partie de leurs maux spirituels, & ils font peu de réflexion sur ceux qu'ils connoissent. Leur amour propre éloigne de leur vûë la plûpart des objets qui pourroient faire impression sur leur esprit. Et par ce moyen ils deviennent capables de jouïr de quelques-uns des objets de leurs passions qu'ils ne voyent qu'à demi, & dont ils ne considerent point les funestes suites : & c'est-là ce qu'on appelle repos & joye dans le monde.

Avec tous ces miserables soulagemens que leur aveuglement ou leurs passions leur procurent, ils ne laissent pas d'être souvent accablez de tristesse & de chagrin ; parcequ'il y a une infinité de maux dans la vie qu'ils ne sçauroient s'empêcher de voir & de sentir ; mais il y a cette difference entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroissent tels que par l'erreur de leur imagination, &

que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoissent.

Si cette ignorance où ils sont de la plûpart de leurs miseres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être seroit-on tenté de la regarder comme une espece de bien : mais il s'en faut beaucoup que cela ne soit. Cette fausse idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie, entretient leurs attaches ; nourrit leurs passions, & les empêche de penser à eux. Et ainsi rien n'est plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne se pas dissimuler les miseres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce seroit un discours infini que de vouloir représenter ici toutes ces miseres ; il faut se contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de saint Augustin, qui ayant été fort occupé de cet objet, en a fait diverses peintures dans ses ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & considerez de combien de maux ils sont accablez. Parmi combien de vanitez, d'erreurs & de ter-

teurs ils croissent en âge. *Intuere parvulos quot & quanta mala patiantur, in quibus vanitatibus, erroribus, terroribus crescant.* *Contra Julian. l. 4. c. ult.* Quoique l'on se soit accoûtumé de regarder leur état sans horreur, parcequ'on suppose qu'ils en sortiront; il est pourtant tel qu'il n'y a point d'homme sage qui n'aimât mieux mourir que d'être réduit à la foiblesse, à l'ignorance, à l'imbecilité d'esprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainsi nous commençons *De Civit. Dei l. 21. c. 14.* tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort; & cet état si miserable, fait une partie considerable de nôtre vie.

Il est vrai que la raison se développant peu-à-peu, l'on sort de quelques-unes des foiblesses de l'enfance par le moyen de l'instruction. Mais cela, *De Civit. Dei l. 22. c. 22.* dit saint Augustin, ne se fait pas sans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque chose d'utile? Et combien peu avec tout cela réüssit-on à l'égard du plus grand nombre? Le torrent de la corruption naturelle n'en emporte-t-il pas la plûpart,

&l'obſcurciſſement de l'eſprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce que l'on leur voudroit montrer. C'eſt une miſere que de demeurer dans l'ignorance&dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance,& c'eſt uneautre miſere que d'en ſortirpar des moyens ſi laborieux & ſi pénibles.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſçavoir, & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela ſe peut nommer avantage ; & cela même leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge,qui leur donnant un ſentimét plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſerables ; parcequ'ils ſont toûjours privez de la plus grande partie de ce qu'ils deſirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé ; *Non mori, non offendi, non falli ;* cependant on eſt expoſé à toute-heure à la mort,aux douleurs & aux erreurs.

De Civit. l. 22. c. 22.
„ Qui peut, dit ſaint Auguſtin, je ne
„ dis pas exprimer, mais comprendre
„ toutes les miſeres auſquelles les hom-
„ mes ſont ſujets, & qui ſont des ſuites
„ de leur miſerable condition ? Quelle

appréhenſion & quelle douleur ne cau-«
ſent point la mort des proches, la perte«
des biens, les jugemens injuſtes, les «
ſupercheries des hommes, les faux «
ſoupçons, les violences auſquelles on «
eſt expoſé, comme les brigandages, «
la captivité, les fers, la priſon, l'exil, «
les tortures, la mutilation des mem- «
bres, les infamies & les brutalitez, «
& mille autres choſes horribles qui ar- «
rivent ſouvent ? Qui ſe peut aſſurer «
ſur ſon innocence d'être à couvert «
des inſultes des démons, puiſque quel- «
quefois ils tourmentent ſi cruellement «
des enfans nouvellement baptiſez ? «
Dieu qui le permet ainſi, nous ap- «
prenant par-là à déplorer la miſere «
de cette vie, & à deſirer la félicité de «
l'autre. Que dirai-je des maladies «
qui ſont en ſi grand nombre, que «
même les Livres des Médecins ne «
les contiennent pas toutes ? La plû- «
part des remédes qu'on employe pour «
les guerir, ne ſont-ce pas autant de «
tourmens ; en ſorte qu'un homme ne «
ſe peut délivrer d'une douleur que par «
une autre ? «

L'état même ordinaire des hom- « *Aug.*
mes n'eſt rien qu'une continuelle ma- « *in Pſal.* 84.

„ ladie qui a besoin d'être arrêtée par „ des remedes, & ces remedes sont „ d'autres especes de maladies ausquelles „ il faut ensuite remedier. La faim & la „ soif nous feroient mourir ; si l'on y „ remedioit par les alimens & par les „ breuvages, On se lasse en demeurant „ debout, & on se delasse en prenant un „ siége, mais ce remede de lassitude „ commencé bien-tôt de nous lasser, „ & l'on ne sçauroit demeurer long-„ temps assis. On se lasse en veillant, „ en demeurant debout, en marchant, „ en étant assis, en mangeant : & de „ quelque côté que l'on se tourne pour „ se délasser, on y trouve la lassitude & „ la peine. *Quidquid nobis providerimus* „ *ad refectionem, illic rursus invenimus* „ *defectionem.*

Il est vrai que tous ces maux peuvent servir d'exercices de vertu, mais si la vertu en peut bien user, & si elle aime à les souffrir, elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle souffre, & elle ne doit pas même les aimer. Car ce n'est pas-là l'état naturel de l'homme, c'est une suite de son péché : & comme il faut souhaiter la destruction du péché, il faut aussi souhai-

ter

ter celle de ses suites. C'est un état de guerre & de combat qui ne nous permet pas de joüir d'aucune paix. Cependant il est juste de tendre à cette paix que le péché a troublée. L'état de guerre ne peut être ni naturel ni éternel; car tout tend à la paix. En un mot il est légitime & conforme à l'ordre de Dieu, & à sa loi éternelle, de desirer de joüir de lui sans aucune peine, & sans aucun trouble de corps ni d'esprit; puisque c'est à quoi il a destiné l'homme, & qu'il ne peut être que miserable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

CHAPITRE VI.

Images des miseres interieures de l'homme en cette vie.

Tous les maux exterieurs ausquels l'homme est continuellement en butte dans ce monde, ne sont qu'une bien petite partie des miseres de la vie présente. Et celles qui affligent son esprit, doivent avoir infini-

ment plus de force pour la lui faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de nôtre ſalut ou de nôtre perte, où il faut que nous la paſſions toute entiere; ne devroit-elle pas ſuffire pour la remplir d'amertume? Car quel criminel s'eſt jamais plû dans une priſon, dans laquelle il fût renfermé pour y attendre un jugement qui dût décider de ſa mort ou de ſa vie?

Que ſi nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous ſommes de nous perdre; aux précipices qui nous environnent; aux piéges dont nôtre chemin eſt tout rempli; à la malice; à la force, & aux artifices de nôtre ennemi; à nôtre foibleſſe & à nôtre peu de lumiere; ne faut-il pas être ſtupide non-ſeulement pour ſe croire heureux en cet état, mais pour ne s'y pas eſtimer trés-malheureux?

Il eſt vrai que la grace & la lumiere de Dieu peut nous garantir de tous ces dangers, & ſoûtenir nôtre foibleſſe contre des ennemis ſi redoutables: mais helas! que faiſons-nous pour la
Aug. In Pſ. 20 » meriter? Quelles ſont nos prieres qui » la doivent attirer? Quel poids & quel-

le pesanteur n'éprouve point nôtre « ame, quand elle veut s'élever à Dieu. « Combien ce corps mortel & corrompu lui cause-t'il d'embarras & d'obstacles qui la rappellent à la terre & la « détournent de Dieu ? Quelle foule innombrable de phantômes & de tentations ne la viennent-ils point troubler? « Et ne sont-elles pas en elles-mêmes « comme une multitude de vers qui la « rongent, & qui naissent du fond de « sa corruption ? «

Quelle misere de n'être maître ni de son esprit ni de son cœur, & de voir l'un occupé de mille pensées ridicules & dereglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais desirs & de sentimens corrompus, sans pouvoir arrêter cette malheureuse fecondité ! d'être obligé de vivre avec cette foule d'ennemis interieurs ; d'être toûjours aux mains avec eux, sans pouvoir jamais les exterminer !

Il ne faut rien autre chose pour se perdre, que de se livrer à eux & de cesser de les combattre ; & l'on ne s'en peut garantir que par une resistance continuelle. Il faut veiller continuellement, dit saint Augustin, de crainte « *De Civ. Dei l. 22. c. 25.*

„ qu'une fauſſe apparence ne nous trom-
„ pe ; qu'un diſcours artificieux ne nous
„ ſurprenne;que quelque erreur ne s'em-
„ pare de nôtre eſprit ; que nous ne pre-
„ nions un bien pour un mal, ou un mal
„ pour un bien ; que la crainte ne nous
„ détourne de faire ce qu'il faut ; que la
„ paſſion ne nous précipite à faire ce
„ qu'il ne faut pas ; que le Soleil ne ſe
„ couche ſur nôtre colere ; que la haine
„ ne nous porte à rendre le mal pour le
„ mal ; qu'une triſteſſe exceſſive ou dé-
„ raiſonnable ne nous accable; que nous
„ ne ſoyons méconnoiſſans d'un bienfait
„ reçû; que les médiſances ne nous trou-
„ blent ; que nous ne faſſions quelques
„ jugemens témeraires ; que ceux qu'on
„ fait de nous ne nous abattent ; que le
„ péché ne regne en nôtre corps mortel
„ nous portant à ſeconder ſes deſirs ;
„ que nous ne faſſions ſervir nos mem-
„ bres d'inſtrumens d'iniquité pour le
„ péché ; que nôtre œil ne ſuive ſes ap-
„ pétits déreglez ; qu'un deſir de ven-
„ geance ne nous emporte ; que nous
„ n'arrêtions nos regards ni nos penſées
„ ſur des objets illégitimes ; que nous ne
„ prenions plaiſir à oüir quelque parole
„ outrageuſe ou deshonnête ; que dans

cette guerre si pénible & si pleine de «
dangers, nous ne nous promettions la «
victoire de nos propres forces, ou nous «
ne nous l'attribuïons, au-lieu de l'at- «
tribuer à la grace de celui dont l'Apô- «
tre dit : Graces soient renduës à Dieu «
qui nous donne la victoire par Nôtre- «
Seigneur Jesus-Christ.

Qui peut nier que ce ne soit une trés-grande misere que d'être ainsi divisé & déchiré au dedans de soi, & d'être obligé à ce combat continuel. *L'esprit nous porte en-haut*, dit le même saint Augustin : *le poids de la chair nous repousse en-bas. Ainsi dans ces deux differens efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaisse, il y a une guerre continuelle dans nous, & cette guerre est proprement l'affliction & la misere de cette vie.* Spiritus sursum *vocat, pondus carnis deorsum revocat.* Inter duos *conatus suspensionis & ponderis, colluctatio quædam est, & ipsa colluctatio pressura nostra est.* *In Ps. 87.*

Voilà quelle est la condition de nôtre vie : mais combien cette vie est-elle pénible ? Combien y reçoit-on de playes, & visibles & invisibles ?

Combien a-t-on ſujet d'en craindre l'évenement, puiſqu'il ne faut ſouvent qu'une ſeule vûë & un ſeul conſentement pour nous perdre ?

On ne peut pas même regarder avec ſureté les graces que l'on a reçûës de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte ; on les ſoüille ; on les perd ſouvent en y arrêtant ſes yeux, auſſi-bien qu'en les expoſant à ceux des autres. Et quelque affligeant que ſoit pour nous le ſpectacle de nos maux & de nos défauts, il eſt encore moins à craindre que celui de nos biens & de nos vertus.

Que ſi en détournant un peu nôtre eſprit de nos miſeres interieures, nous prétendons nous conſoler par le commerce des créatures & par la vûë de ce qui ſe paſſe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des ſujets de haïr la vie. Car qu'y découvre-t'on autre choſe qu'interêt, qu'injuſtice, que paſſions violentes & & déraiſonnables ; qu'oppreſſion de la verité & de la juſtice ; qu'aveuglement, qu'erreurs, que préventions, qu'artifices, que déguiſemens, que vanité ? Où eſt-ce que la raiſon eſt écoutée ? Où ſe

conduit-on même par ses veritables interêts ?

Non-seulement, comme dit le Prophete, *il n'y a point de verité, de misericorde & de science de Dieu sur la terre ;* c'est-à-dire dans le siecle : Mais le petit nombre de gens-de-bien qui ont la misericorde, la verité & la justice dans le cœur, ne sçavent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne sçait comment on les doit prendre, ni ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire, au-lieu de leur servir ; il faut craindre aussi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'esprit dans une agitation & une incertitude continuelle ; & quelques précautions qu'on apporte, on ne sçauroit souvent éviter de se voir engagé avec eux en de fâcheuses contestations.

Qu'il est difficile, mes freres, dit « *In* saint Augustin, d'être bien avec tout « *Joan.* le monde, & de n'entrer en contesta- « *tr.55.* tion avec personne. Dieu nous ap- « pelle à la concorde : il nous comman- « de d'entretenir la paix entre nous : « C'est le but que nous devons avoir, «

„ & nous devons faire tous nos efforts
„ pour parvenir à la paix parfaite. Ce-
„ pendant il arrive souvent que l'on en-
„ tre en contestation avec ceux que l'on
„ veut servir. Un homme est dans l'er-
„ reur, vous desirez de le ramener à la
„ voye de la vie, il vous résiste avec un
„ esprit d'aigreur. C'est ainsi que les
„ payens & les héretiques résistent à
„ ceux qui combattent les erreurs & les
„ doctrines des démons, ausquelles ils
„ sont attachez. Un mauvais Catholi-
„ que ne veut pas bien vivre, & vous
„ êtes obligé de le reprendre, quoi
„ qu'il soit dans le sein de l'Eglise. Quel-
„ les peines n'a-t-on point à chercher des
„ voyes de le corriger, afin d'en pouvoir
„ rendre un compte favorable à nôtre
„ Maître commun ? Combien voit-on
„ naître ainsi de toutes parts de sujets
„ de contestations & de disputes ? Il ar-
„ rive donc souvent qu'étant accablé
„ d'ennui, on dit en soi-même, qu'ai-
„ je affaire de souffrir tant de contradic-
„ tions de la part de ceux qui rendent
„ le mal pour le bien ? Je veux procu-
„ rer leur salut, & ils veulent se perdre.
„ Je consume ma vie à contester, je
„ n'ai point de paix, & je ne fais au-

tre chose que de me faire des ennemis, «
de ceux qui devroient avoir de l'affec- «
tion pour moi, s'ils consideroient celle «
que j'ai pour eux. A quoi bon de- «
meurer toûjours dans ces embarras «
& dans ces souffrances ? Vaut-il pas «
mieux ne s'occuper que de soi, se sé- «
parer de tout, & se contenter de prier «
Dieu ? Mais renfermez-vous en vous- «
même tant que vous voudrez, si vous «
avez commencé de suivre Dieu, vous «
y trouverez de la contradiction : & «
quelle contradiction? C'est que la chair «
convoite contre l'esprit, & l'esprit «
contre la chair. «.

S'il est difficile de servir les hommes, il ne l'est pas moins de se défendre d'eux. Car il n'y a rien dans le monde qui ne soit contagieux, & ses maximes, son esprit, ses passions, se communiquent insensiblement à ceux qui y vivent. Ainsi on se trouve sans y penser couvert de sa poussiere, & l'obscurité qu'elle cause nous fait perdre de vûë la verité.

Lettre de M. de de S. Cyrã tome. 1. let. 56.

La seule vûë d'une personne toute mondaine imprime je ne sçais quoi de mauvais dans l'ame même d'un homme de bien. Car il y a encore un air

Voyez tome 2. lettre 1.

caché dans l'eſprit de tous les méchans qui ſe communique plus inſenſiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux, que l'air des corps infectez de peſte ne ſe communique à ceux qui s'en approchent.

Ceux qui ont bien connu le monde, nous le repreſentent comme un grand feu, ou plûtôt comme une ſource de feux formez par la triple concupiſcence qui y regne, dont les flâmes ſe répandant de toutes parts, envelopent les ames par les tourbillons de feu qui en ſortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la ſubſtance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'eſprit, en lui laiſſant celle du corps; & ils y entrent en diverſes manieres, ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle; quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle; quelquefois ils l'aigriſſent par la haine & par la colere. Car tout eſt dangereux dans le monde; ſon amitié auſſi-bien que ſa haine, ſes careſſes auſſi-bien que ſes perſecutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame,

& souvent d'occasion de scandale & de chûte.

Si ce monde dans lequel le démon regne, étoit séparé par quelques marques sensibles de celui où il ne regne pas, peut-être qu'on pourroit prendre quelques mesures pour s'y conduire surement. Mais il n'en est pas ainsi. Tout est couvert de tenebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y sont pas seulement mêlez, mais confondus. Ils ne sont souvent distinguez que par le fond du cœur qui ne se voit point, & dont il n'est pas permis de juger. Ainsi en pensant se lier à des gens-de-bien, & trouver en eux de veritables amis, on se trouve souvent uni avec des méchans, des envieux, & de veritables ennemis.

Il n'est pas besoin pour être tels, qu'ils fassent paroître des passions aigres & malignes contre nous, il suffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nôtres. Qui peut douter, dit « saint Augustin, qu'ils ne soient nos « ennemis; puisqu'ils ont dessein de nous « rendre compagnons de leurs supplices? « Et c'est une grande chose, ajoûte-t-il, « d'être tous les jours frapé de leurs «

Aug in Ps. 6.

„ diſcours, & de ne ſe pas écarter de la
„ voye de Dieu. Car ſouvent l'ame vou-
„ lant aller à Dieu, eſt ſaiſie de crainte
„ & chancelle dans ſon chemin. Elle
„ n'oſe accomplir ſes bons deſirs, de
„ crainte de choquer ceux avec qui elle
„ vit, qui aiment & qui recherchent les
„ biens paſſagers & périſſables. *Et magnum eſt inter eorum verba verſari quotidie, & non excidere de itinere præceptorum Dei : ſæpè enim mens nitens pergere in Deum, concuſſa in ipſo itinere trepidat, & plerumque propterea non implet bonum propoſitum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & tranſeuntia diligentes.*

Il faut demeurer d'accord neanmoins qu'il y a quelque conſolation dans la liaiſon que l'on peut avoir avec des gens-de-bien, & c'étoit la ſeule que ſaint Auguſtin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette conſolation eſt-elle mêlée ? Lors même que nous avons le plus de ſujet d'être ſatisfaits d'eux, ils ne font ſouvent que nous rendre plus miſerables, parceque nous prenons part à tous leurs maux. Ainſi l'amitié humaine

n'est par elle-même qu'une extension de nos miseres ; parcequ'elle nous y expose, non-seulement en nôtre propre personne, mais aussi en celle de nos amis. C'est une multiplication de craintes, de tristesses, de chagrins. Mais ce qu'il y a de plus pénible, est que comme ceux avec qui on contracte ces liaisons, sont des hommes, on y est souvent trompé, & on découvre souvent en eux dans la suite, des défauts incommodes, ausquels on ne s'étoit point attendu. Quelque précaution qu'on apporte pour ne les pas choquer, on les voit souvent se refroidir envers nous sur des soupçons ; sur des rapports ; sur des imaginations sans fondement. Ils se lassent quelquefois de nous par une pure inconstance, ou par de nouvelles passions ausquelles ils s'engagent. Si l'on est reservé envers eux, ils s'en plaignent ; si l'on s'ouvre trop, ils en abusent. Il leur suffit souvent pour concevoir de l'aversion de nous, de croire que nous ne les estimons pas assez. Ainsi aprés plusieurs années d'une étroite familiarité, on se trouve souvent moins unis que si l'on ne s'étoit jamais vûs. Et il y a peu de

liaiſons parmi les hommes qui ne ſe terminent par-là, & qui ne ſe réduiſent à la fin à de ſimples civilitez, ſans aucune veritable union.

Où trouve-t-on des gens qui s'intereſſent ſerieuſement à nôtre bien & à nôtre ſalut; qui entrent dans nos beſoins ſpirituels & temporels; qui ſongent à prévenir ce qui nous peut nuire, & à nous ſoûtenir dans nos foibleſſes? Chacun ſonge à ſoi dans le monde, & eſt preſque entierement ſeparé des autres. On ne voit preſque nulle part aucune veritable union, & l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrétiens l'accompliſſement de la menace que Jeremie faiſoit aux Juifs, *que tout frere dreſſeroit des pieges à ſon frere, & que tout ami uſeroit de déguiſe-*
Jer. *ment & d'artifice :* QUIA OMNIS
9. 4. *frater ſupplantas ſupplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet*, & qu'il rendroit Jeruſalem comme des
Jer. monceaux de ſable, *& dabo Jeruſalem*
9. 11. *in acervos arenæ.* Car l'Egliſe en effet n'eſt preſque plus compoſée que de monceaux de ſable, c'eſt-à-dire, de membres ſecs qui ne ſont point unis entr'eux par l'union interieure de

l'esprit de Dieu, mais par une assemblage extérieur qui forme une espece de societé qui s'entretient peu, & qui est prête de se desunir au moindre souffle.

Ce qui est plus étrange, est que cette desunion n'a pas seulement lieu dans la grande societé de l'Eglise, à cause des méchans qui la remplissent; mais qu'on la remarque presque dans toutes les societez particulieres, & même dans celles des plus gens-de-bien. Tout y est plein de divisions interieures d'esprit & de sentimens; & la paix extérieure ne s'y conserve, que parceque chacun se cache, se ménage, & dissimule aux autres ce qu'il pense.

Enfin quand on auroit trouvé des amis exemts de tous ces défauts, on doit toûjours craindre qu'ils ne changent, dit saint Augustin, comme on le doit craindre pour soi-même. Ainsi comme la malice des méchans est un sujet continuel de douleur, l'incertitude de la perseverance des bons est un sujet continuel d'inquiétude. Qui s'étonnera aprés cela que saint Augustin soûtienne que les gens-de-bien sont toûjours affligez dans cette vie, & qu'il

Aug. in Ps. 85.

n'y a qu'à marcher dans la voye de Dieu pour être persecuté : *Ambulet per viam angustam & incipiat piè vivere in Christo , & necesse est ut persecutionem patiatur ;* puisqu'étant affligez comme ils sont des desordres & des scandales du monde , & de l'instabilité des gens-de-bien , ces sortes de persecutions ne leur sçauroient jamais manquer.

Il est vrai qu'il y en a peu qui ressentent les peines de cette nature , & que les méchans qui font le plus grand nombre n'en sont nullement touchez. Mais tant - s'en - faut qu'ils en soient plus heureux ; c'est ce qui fait au - contraire le comble de leur malheur. Car cette insensibilité vient de l'aveuglement de leur esprit & de l'endurcissement de leur cœur. Ils sont tous couverts de playes horribles & mortelles. Ils sont privez de tous les vrais biens. Ils sont l'objet de la colere de Dieu. Ils sont le joüet des démons qui les dominent ; qui les remuent ; qui les conduisent en enfer , & ils n'en voyent & n'en sentent rien.

Quand ils joüiroient avec cela de tous les biens de la terre , & qu'ils se-

roient exemts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laisseroient pas d'être trés-malheureux ; & leur fausse félicité ne devroit passer que pour une veritable misere. *Falsa fœlicitas vera miseria*, dit saint Augustin. Mais souvent ils ne sont pas même temporellement heureux. La justice de Dieu ne laisse pas de se faire sentir à eux & de troubler leurs miserables plaisirs. Le monde a ses amertumes pour eux aussi-bien que pour les gens-de-bien. Ils ne sont pas plus exemts que d'autres des pertes, des maladies & des autres accidens ausquels les hommes sont exposez ; & ils y sont d'autant plus sensibles, qu'ils aiment davantage les biens qui leur sont ravis par ces accidens. Ce sont de purs maux pour eux, parcequ'ils ne trouvent rien en eux qui les en console. Ils ne sçauroient alors ni sortir hors d'eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent qu'affliction, n'y rentrer dans eux-mêmes, parcequ'ils n'y trouvent rien de bon. *Non est quò exeat, quia dura sunt ; non est quò intret, quia mala sunt*. Quand même ils n'auroient pas au dehors des causes d'affliction, leurs passions leur en font naître au-

In Psal. 85.

Aug. in Ps. 36.

dedans, qui ne leur permettent pas de joüir d'aucun repos veritable. Ainsi quoiqu'il soit vrai generalement de tous les hommes tant bons que mauvais, qu'il est impossible qu'ils soient dans cette vie exemts de crainte, de travail, de douleur & de danger; cela neanmoins est principalement vrai des méchans. Ils sont incapables de repos, de paix & de joye; & leur vie est d'autant plus miserable & d'autant plus à plaindre, qu'ils connoissent moins leur misere, qu'ils en sont moins touchez, *tantò magis flenda, quantò minùs fletur.*

CHAPITRE VII.

Premiere maniere de concevoir la félicité du Ciel, par l'exemption de maux de la vie présente.

LA vûë des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle nous doit aussi servir de degré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel; puisque l'exemption de ces mi-

ſeres fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'eſt pourquoi l'Ecriture nous la repréſente ſouvent ſous cette idée. Elle nous fait conſiderer que nous y ſerons délivrez de la néceſſité de la mort, & de tous les ſujets de larmes que nous avons en ce monde: *Dieu*, dit Iſaye, *précipitera la mort pour jamais, & le Seigneur Dieu ſechera les larmes de tous les yeux; & il effacera de deſſus la terre l'opprobre de ſon peuple. Car c'eſt le Seigneur qui a parlé.* Elle nous promet une délivrance abſoluë de tous nos ennemis, c'eſt-à-dire, des démons, des méchans, de nos paſſions, de nos péchez. *On n'entendra plus parler*, dit le même Prophete, *de violence dans vôtre terre, ni de deſtruction & d'oppreſſion; le ſalut environnera vos murailles, & les loüanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait eſperer une exemption de toutes les néceſſitez qui naiſſent de nôtre mortalité, & qui rendent nôtre ame peſante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ni faim, ni ſoif: la chaleur & le Soleil ne les brûleront plus; parceque celui qui eſt plein*

Iſaye 25. v. 8.

Iſaye 60. v. 8.

Iſaye 49. v. 10.

de misericorde pour eux les conduira, & les menera boire aux sources des eaux. Vôtre soleil ne se couchera plus, & vôtre lune ne souffrira plus de diminution ; parceque le Seigneur sera vôtre flambeau éternel, & que les jours de vos larmes seront finis.

C'est sur ce modelle que saint Augustin en divers endroits de ses ouvrages, fait entrer l'exemption des miseres & des nécessitez de la vie présente dans le portrait de la Béatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le desir aux Chrêtiens : Nous n'aurons plus, dit-il, besoin de vêtemens „ dans cette vie bienheureuse, puisque „ nous y serons revêtus d'immortalité. „ La nourriture ne nous y manquera „ point, puisque nos ames y seront rassasiées de la présence de ce pain de vie, „ qui est descendu du Ciel pour nôtre „ salut. Nous y aurons de quoi desalterer nôtre soif, puisque nous serons „ auprés de la fontaine de la vie. Nous „ y serons à couvert de la chaleur, parceque nous trouverons nôtre rafraichissement sous les aîles de celui „ qui nous a protegez & qui nous pro-

De Simb. ad Catech. l. 2. c. 12.

regera à jamais. Nous n'y souffrirons « point de froïd, puisque nous y aurons « un soleil qui échauffera nos cœurs par « la chaleur de son amour. Nous n'y au- « rons point de lassitude, puisque nous « aurons avec nous celui qui est nôtre « force. Il n'y aura point-là de trafic, « point de servitude, point d'ouvrages « pénibles & laborieux. «

Pourquoi, dit-il ailleurs, l'hom- « *Tract. 03. in Joan.* me est-il renouvellé ? C'est pour de- « sirer les choses celestes & éternelles, « & pour soûpirer aprés cette divine « patrie où l'on joüit d'une pleine sû- « reté ; où nous ne perdrons plus d'a- « mis ; où nous ne craindrons aucun « ennemi ; où l'on sera plein de saintes « affections ; où l'on ne sera plus dans « l'indigence d'aucune chose ; où per- « sonne ne naît, parceque personne « n'y meurt ; où les biens ne reçoivent « plus d'accroissement, parcequ'ils n'y « reçoivent point de diminution ; où l'on « n'a plus de faim ni de soif, mais où l'on « est rassasié de l'immortalité, & nourri « de la verité. «

Aprés avoir représenté dans le sermon qu'il a fait sur le Pseaume 84. qu'il n'y a point de paix dans le mon-

de, qu'il faut que nous y soyons toûjours aux mains avec les démons, avec nos concupiscences, avec les tentations, avec les mauvaises pensées & les mauvais desirs, avec la faim & la soif, la lassitude, le sommeil : aprés avoir montré que les soulagemens des miseres qui viennent de nôtre mortalité, deviendront mortels par leur continuation ; qu'il suffit pour mourir de continuer de manger, de jeûner, de demeurer assis, de marcher, de veiller, de dormir : qu'ainsi nous ne pouvons espérer de paix, que lorsque la mort *sera engloutie par nôtre victoire*, qui nous fera joüir d'un repos éternel, il „ s'écrie: O mes freres, nous serons dans „ une certaine Ville, dont je ne voudrois „ jamais cesser de parler, principalement „ quand les scandales s'augmentent ! „ Qui ne desireroit ce lieu de paix dont „ aucun ami ne sortira jamais, & où „ aucun ennemi ne pourra trouver d'en- „ trée; où il n'y aura plus de tentateurs ; „ plus de séditieux ; plus de gens qui di- „ visent le peuple de Dieu ; plus de mi- „ nistres du diable qui fatiguent l'Eglise „ de Dieu, puisque leur Prince même au- „ ra été jetté au feu éternel avec tous ceux

qui ſuivent ſes deſſeins,& qui ne ſe ſe- «
ront pas ſeparez de lui ? Ce ſerâ lorſ- «
qu'il y aura une paix parfaite pour tous «
les enfans de Dieu,parce qu'ils s'entre- «
aimeront tous parfaitement ſe voyant «
tous remplis de Dieu,lorſque Dieu ſe- «
ra tout en tous ; qu'il ſera le ſpectacle «
commun ; la poſſeſſion commune ; la «
paix commune de tous ſes Elûs, & «
qu'il nous tiendra lui ſeul lieu de tou- «
tes choſes. «

C'eſt par la difference qu'il y a entre la vie de la terre & celle du ciel, qu'il releve encore celle-ci dans un autre lieu de ce même ouvrage. *In Pſ. 49.* On fait,dit- «
il, de bonnes œuvres dans cette vie, «
en donnant du pain à ceux qui en man- «
quent ; en recevant en ſa maiſon les «
étrangers, &c. Mais tout cela n'eſt-il «
pas mêlé de miſere & d'affliction?Car «
on ne ſçauroit pratiquer la miſéricor- «
de, ſans qu'il y ait des miſerables ; «
puiſqu'il faut donc des miſeres pour «
l'exercer, n'eſt-ce pas un bonheur tout «
autre, d'être dans un lieu où l'on ne «
nourrit plus perſonne ; parceque per- «
ſonne n'a beſoin de nourriture;où l'on «
ne trouve plus d'étrangers à loger en ſa «
maiſon, ni de nuds à revêtir, ni de ma- «

„ lades à visiter, ni de querelles à appai-
„ ser ; où tout est parfait, tout est saint,
„ tout est vrai, tout est éternel;où la jus-
„ tice sera nôtre pain, la sagesse nôtre
„ breuvage, l'immortalité nôtre vête-
„ ment ; où nous aurons le Ciel pour nô-
„ tre maison éternelle; où la lassitude ne
„ nous fera plus succomber au sommeil;
„ où il n'y aura plus de mort, plus de
„ divisions, mais où nous joüirons pour
„ jamais de la paix du repos,& de la joye
„ de la justice.

C'est ce qui lui fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foiblesse, qu'imperfection, que nécessitez ; & que les veritables richesses, la veritable santé & la justice parfaite, ne sont que pour le Ciel.

In Ps. 132. „ Ce sera, dit-il, dans cette sainte Cité
„ qu'il y aura de veritables richesses,par-
„ ceque rien ne nous y manquera,& que
„ nous n'y aurons effectivement besoin
„ de rien. Ce sera-là qu'il y aura une
„ santé parfaite, parceque la mort y
„ sera détruite, & que ce corps corrup-
„ tible y sera revêtu d'incorruptibili-
„ té. Ce sera-là qu'il y aura une vraye
„ justice, parceque non-seulement nous

n'y pourront faire aucune mauvaise «
action, mais que nous serons même «
incapables d'avoir aucune mauvaise «
pensée. «

Si les Saints se proposoient ces objets sans craindre d'alterer la pureté de leur amour ; qui est-ce qui doit faire difficulté de se les proposer aussi, & qui ne doit reconnoître que c'est un grand défaut de nous entretenir si peu de ces pensées, & de soupirer si peu aprés cet état heureux & si different du nôtre, où nous joüirons d'une paix inaltérable ; où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre ; où nous ne serons troublez par aucune tentation ni exterieure ni interieure ; où le corps ne se revoltera plus contre l'esprit ; où l'ame ne sera plus appesantie par le poids & par les inclinations de la chair ; où nôtre esprit ne sera plus occupé de soins, ni d'inquiétudes, ni de pensées vaines & inutiles ; où nôtre cœur ne sera plus partagé & déchiré de tant de differens désirs ; où il n'y aura plus de scandales, plus d'infidélitez, plus d'artifices, plus de soupçons ; où nous ne verrons plus toutes choses dans ce

nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuse de la verité ; & enfin où Dieu regnera absolument sur nous,& sera l'objet perpetuel de nôtre connoissance & de nôtre amour.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se faut pas former l'idée d'une Béatitude charnelle.

QUOIQUE les Saints Peres ayent approuvé que les Chrêtiens comprissent la délivrance des maux de la vie présente dans ce bonheur souverain qui nous est promis au Ciel ; & qu'ils nous ayent donné eux-mêmes l'exemple de desirer cette paix parfaite qui ne sera troublée par aucune inquietude, ni par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joye pleine & entiere ; ils ont bien vû neanmoins qu'on pourroit abuser de ces paroles, & en prendre occasion de s'en former l'idée d'une félicité toute charnelle, en ne se figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut joüir en

celle-ci, comme les richesses, les honneurs, les spectacles magnifiques, le repos des sens, & enfin les plaisirs qui naissent de l'amour propre.

C'estpourquoi ils ont eu soin de détruire ces fausses idées pour nous aider à en former de veritables.

Les hommes du monde, dit saint « Augustin, sont tous transportez par « leurs divertissement & par leurs plai- « sirs. Cependant le Seigneur nous « avertit que les méchans sont incapa- « bles de joye. C'est qu'il y a une autre « joye que l'œil n'a point vûë, que « l'oreille n'a point entenduë, & que « l'esprit de l'homme n'a jamais conçûë. « C'est la joye de ceux qui demeurent « en vous, ô mon Dieu. Préparons- « nous à cette autre joye dont nous trou- « vons bien quelques traces dans le mon- « de, mais qui sont infiniment éloi- « gnées de la verité. Gardons-nous bien « de nous proposer des plaisirs sembla- « bles à ceux que l'on goûte sur la ter- « re, autrement toute la temperance « par laquelle nous nous abstenons des « plaisirs du monde, ne seroit qu'une « espece d'avarice. Il y a des gens qui « ne jeûnent que pour se préparer à «

In Ps. 86.

„ faire meilleure chere. C'eſt une gran-
„ de choſe que le jeûne, il a pour fin de
„ moderer la concupiſcence ; & cepen-
„ dant on s'en ſert quelquefois pour la
„ ſatisfaire. Si vous croyez donc, mes fre-
„ res, que dans cette patrie où nous ſõm-
„ mes appellez par la trompette du Ciel,
„ nous y devions avoir des plaiſirs ſem-
„ blables à ceux de la terre, & que nous
„ ne nous en abſtenions maintenant que
„ pour en joüir plus pleinement dans
„ l'autre vie ; vous reſſemblez à ceux
„ qui jeûnent pour ſe diſpoſer à un feſ-
„ tin, & qui ſont tempérans par une
„ plus grande intempérance. Baniſſez de
„ vôtre eſprit ces penſées baſſes & char-
„ nelles; préparez-vous à quelque cho-
„ ſe d'ineffable ; purifiez vôtre cœur de
„ toutes les affections terreſtres & ſécu-
„ lieres. Nous verrons un objet qui nous
„ rendra heureux, & ce ſeul objet nous
„ ſuffira.

In Pſ. 64. „ Nous ſerons remplis des biens de vô-
„ tre maiſon, dit-il en un autre endroit.
„ Mais quels ſont les biens de cette
„ maiſon ? Nous imaginerons-nous,
„ mes freres, un palais magnifique
„ plein de toutes ſortes de richeſſes, de
„ vaſes d'or & d'argent, d'Officiers, de

chevaux, & nous y figurerons-nous " des peintures, du marbre, des lam- " bris, des colonnes, de riches appar- " temens? Il y a des gens qui aiment " ces choses, mais elles appartiennent " à Babylone. Retranchez tous ces de- " sirs, ô Citoyens de Jerusalem! & si " vous voulez retourner à vôtre patrie, " ne mettez pas vôtre joye dans vôtre " exil, desirez la maison de Dieu, de- " sirez les biens de cette maison, mais " n'en desirez pas de semblables à ceux " que vous avez pû voir, & que vous " pouvez desirer pour vôtre maison de " la terre, ou pour celle de vôtre voisin " ou de vôtre ami. Le bien de la maison " de Dieu n'est pas de cette nature ..... " *Nous serons remplis*, dit le Prophete, " *des biens de vôtre maison, vôtre temple* " *est saint, il est admirable en justice.* " Voilà les biens de cette maison. Il ne " dit pas que ce temple soit admirable " en colomnes, en marbre, en lambris " mais qu'il est admirable en justice. " Vous avez des yeux au dehors pour " voir l'or & le marbre, mais l'œil par " lequel on voit la beauté de la justice, est " intérieur. "

Il ne faut donc pas se tromper soi- "

même, ni étendre la concupiſcence jusques dans le Ciel, en y deſirant la joüiſſance des biens de la concupiſcence. Dieu ſera ſeul le partage des élus. Il fera ſeul leur félicité. Leur unique joye ſera de le voir, de l'aimer, de lui être aſſujetti, de voir qu'il regne pleinement ſnr eux, de n'avoir rien en eux qui s'oppoſe à ſa juſtice. Voilà ce qui fera l'eſſence de leur bonheur, ils ne conſidereront tout le reſte que par rapport à ce bien eſſentiel.

CHAPITRE IX.

Explication plus étenduë de la Béatitude eſſentielle des Saints.

C'Est une choſe étrange qu'on ſoit obligé de prouver aux hommes que la vûë & l'amour de Dieu ſont capables de les rendre heureux. Car c'eſt comme leur vouloir prouver que la lumiere eſt capable de les éclairer; puiſque Dieu étant eſſentiellement le bien ſouverain, produit par ſa poſſeſſion auſſi néceſſairemnt le

bonheur parfait, que la lumiere chaſſe néceſſairement les tenebres. Cependant il eſt vrai que ſi les Chrêtiens n'ont pas beſoin de raiſons & de preuves, pour croire en general que leur bonheur conſiſte à voir Dieu & à l'aimer, ils en ont beſoin pour être touchez de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaiſirs des ſens, fait qu'ils ſont ſi peu ſenſibles aux plaiſirs ſpirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puiſſe être heureux par une vûë & par un amour qui n'auroient rien de ſenſible.

Il eſt donc utile de les aider en ce point, & de les conduire comme par degrez à la connoiſſance de la vraye félicité; & voici comme ſaint Auguſtin le fait ordinairement. Il y a peu de perſonnes entre ceux qui ont quelque amour pour la pieté, qui n'ayent été touchez quelquefois d'une affection ſenſible pour les perſonnes en qui ils ont vû de grandes & d'éminentes vertus : & comme ce n'eſt pas le corps de ces perſonnes qu'ils aiment, ni leur eſprit naturel, il eſt clair que ce qui leur plaît en eux, c'eſt la beauté de la juſtice, de la che-

In Ps. 64. „ rité & de la vertu. Si la justice, dit
„ saint Augustin, n'avoit aucune beau-
„ té, comment pourroit-on aimer un
„ vieillard juste & vertueux? Que pré-
„ sente-t-il à nos yeux qui leur puisse
„ plaire? Des membres courbez, un
„ frond ridé, une foiblesse universelle?
„ Mais peut-être qu'étant incapable
„ de plaire aux yeux, il a dequoi satis-
„ faire les oreilles. Par quelles paro-
„ les, par quel chant le pourroit-il faire?
„ Quand il auroit eu de la voix étant
„ jeune, l'âge la lui auroit ravie. A
„ peine se peut-il faire entendre, bien
„ loin de pouvoir plaire en parlant.
„ Neanmoins si ce vieillard est juste; s'il
„ ne desire rien du bien d'autrui; s'il
„ distribuë ses biens aux pauvres; s'il
„ donne de sages conseils; s'il a des sen-
„ timens justes sur toutes choses; si sa
„ foi est entiere; & s'il est prêt de li-
„ vrer son corps tout cassé qu'il est pour
„ la verité, comme ont fait plusieurs
„ Martyrs dans cet âge; nous ne lais-
„ sons pas de l'aimer: & comme nous
„ ne découvrons en lui rien de beau par
„ les yeux de la chair, il en faut con-
„ clure qu'il y a une certaine beauté
„ de la justice, qui se voit des yeux

du cœur, & que les hommes ont « beaucoup aimée dans les Martyrs « lors même que les bêtes déchiroient « leurs membres, lorsqu'ils étoient « tout couverts de sang, lorsque leurs « entrailles étoient coupées par les dents « des bêtes farouches. Les yeux ne « voyoient rien qui ne leur fit hor- « reur. Qu'est-ce donc qui faisoit ai- « mer ces Martyrs dans cet état, si- « non la beauté de la justice qui de- « meuroit entiere dans ces membres « déchirez? «

Or si la justice peut être aimée, on peut avoir de la joye à la contempler. Car il y a du plaisir à voir & à connoître tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus, que l'amour est grand & que la connoissance est claire. Si la contemplation de la justice ne nous touche pas bien sensiblement dans cette vie, c'est que nous la connoissons peu, & que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il est aisé de comprendre néanmoins qu'en augmentant cet amour & cette connoissance, le plaisir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'est proprement ce qui arrive

ra dans l'autre vie. Nous y verrons la justice même, non dans des ruisseaux troubles & des images défigurées, mais dans sa source même. Elle se manifestera à nous dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur, dans toute sa Majesté.

Et comme cette justice est Dieu même, cette vûë excitera des transports & des ravissemens d'amour & de joye si vifs & si ardens, que nul esprit humain n'est capable d'en comprendre l'impétuosité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'est que l'embrasement de cet amour qui est dans la possession de son objet, doit produire par nécessité dans l'ame une joye & un plaisir ineffable ; ou plûtôt qu'il est lui-même ce plaisir & cette joye, puisque la joye n'est autre chose qu'un amour qui joüit de ce qu'il aime.

Il est clair aussi par-là que l'amour de Dieu qui fera la félicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ni d'interessé, mais qu'il sera parfaitement épuré de tout mêlange d'amour propre ; car cet amour étant l'amour de la justice, il ne rapporte pas Dieu

à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'esprit des bienheureux sera tout pénetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la bassesse & du néant des créatures, de la justice des droits que Dieu à sur elles, qui les oblige de rapporter tout leur être & toutes leurs actions à sa gloire, & de l'effroyable injustice d'une créature qui se soustrait à son ordre, qui se retire de sa dépendance, & qui se fait la fin d'elle-même. Et ces lumieres dont ils seront tous remplis, étant jointes à l'amour ardent de cette justice qui leur prescrit ces devoirs, les porteront à s'aneantir continuellement devant la Majesté de Dieu, & le préferer à eux-mêmes par un amour éternel, comme dit saint Augustin. Ils mettront leur bonheur dans l'assujetissement à ses volontez; & ils seront par-là incapables de la moindre recherche de propre interêt.

Mais en ne se recherchant point eux-memes, ils n'en seront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, sa gloire & sa félicité feront leur joye; & Dieu se communiquent à eux avec

une effusion ineffable, les unira si étroitement à son être, qu'ils seront comme plongez en lui; & qu'ils entreront en participation de ses grandeurs & de sa souveraine félicité.

Les esprits des hommes sont trop foibles dans cette vie pour comprendre la joye que produira dans les bienheureux la possession de Dieu. C'est pourquoi saint Paul ne l'exprime point autrement qu'en disant, que l'œil n'a point vû, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu à preparé à ceux qui l'aiment. On peut juger seulement que ce sera quelque chose d'inconcevable, puisque ce sera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accomplissement de son amour éternel pour ses élûs.

1. Cor. 2. v. 6.

Pour s'en former neanmoins quelque idée, il est bon de faire passer son esprit par ces dégrez. Quoiqu'on ne voye les créatures que par parties & séparément, & que la connoissance que nous en avons soit extrémement bornée; on ne peut nier néanmoins qu'il n'y ait quelque plaisir à en contempler la beauté.

Ce plaisir seroit plus grand, si no-

tre esprit devenant plus étendu, en pouvoit concevoir plusieurs ensemble.

Que seroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout-à-la-fois, & contempler les raports merveilleux qu'elles ont ensemble pour former la beauté de l'Univers ?

Il semble que ce spectacle soit déja bien capable de satisfaire & de remplir l'esprit de l'homme, & neanmoins ce n'est encore rien, en comparaison de celui dont les bienheureux jouissent. Ils voyent toutes les créatures en Dieu; mais ils voyent de plus le Dieu des créatures; & cette vûë fait que toutes les créatures ne leur paroissent qu'un néant, & qu'elles disparoissent presque à leurs yeux, tant ils sont remplis de la grandeur & de l'excellence du Createur.

Saint Augustin n'a pas dédaigné de se servir de ces dégrez, pour nous élever â la connoissance du souverain bien. *Considerez, dit-il, que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs, n'est que l'ouvrage des mains de Dieu; que si ces choses* *In Ps. 84.*

ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu? S'il y a tant de grandeur dans ses ouvrages, qu'elle est la grandeur qu'il possede dans lui-même? Si hæc pulchra sunt, quid est ipse? Si hæc magna sunt, quantus est ipse?

„ Si vous trouvez tant de plaisir, dit-„ il en un autre endroit, dans ce que „ vous appellez des biens; dans ces „ biens, dis-je, qui ne sont pas biens „ par eux-mêmes; parcequ'ils sont „ muables, & que rien de muable ne „ peut être bien par soi-même; quel „ plaisir n'y aura-t-il point dans la con-„ templation du bien immuable & éter-„ nel, qui demeure toûjours dans le „ même état; puisque toutes ces cho-„ ses que vous appellez des biens, ne „ vous pourroient plaire si elles n'é-„ toient des biens; & qu'elles ne sçau-„ roient être des biens qu'en empruntant „ leur bonté de celui qui l'est par lui-„ même?

„ Si toutes les créatures ne sont à „ l'égard de Dieu, que ce qu'est une „ goute d'eau à l'égard d'un Océan in-„ fini; que peuvent être toutes les con-„ solations que les créatures nous peu-

vent donner, qu'une petite partie de cette goute, qui entrant dans le cœur de l'homme, le laissent aussi étroit qu'il étoit auparavant ? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y entrera par la gloire, c'est un fleuve impetueux ; c'est un torrent de délices, selon l'Ecriture. Il élargit ; il étend ; il éleve infiniment le cœur de l'homme au-de-là des bornes de sa nature, afin qu'il puisse recevoir cette abondance de joye, dont Dieu prendra plaisir à l'enyvrer, comme parle le Prophete, *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.*

La possession de Dieu remplira tellement tous les besoins & tous les desirs de l'ame ; & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de desirer & de jouir, sera tellement épuisée, qu'elle sera incapable de desirer & d'aimer quelque chose hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choses. L'or, dit saint Augustin, n'est « pas ici ce qu'est l'argent ; le vin n'est « pas ce qu'est le pain, la lumiere n'est « pas un breuvage : mais Dieu est tout « à ceux qui le possedent. Il sera nô- «

Aug. in Ps. 73.

„ tre nourriture en nous garantiſſant de
„ la faim; nôtre breuvage, en appaiſant
„ nôtre ſoif; nôtre lumiere, en éclai-
„ rant nos tenebres; nôtre ſoûtien, en
„ nous préſervant de la défaillance. Il
„ nous poſſedera tout entiers en ſe
„ donnant tout à nous. On ne ſe fera
„ point de tort l'un à l'autre en le poſſe-
„ dant. Chacun le poſſedera tellement
„ tout entier, qu'il n'empêchera pas
„ qu'un autre ne le poſſede de même;
„ parceque nous ne ſerons tous qu'un,
„ & que Dieu nous poſſedera tous en u-
„ nité & totalement.

Mais quelque idée qu'on ſe puiſſe former de ce ſouverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avoüer que tout cela n'eſt encore rien, & même que nôtre ame n'eſt point capable dans cette vie ni de le concevoir ni de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre ſuſceptible de ces communications divines, & de ce torrent de délices qu'il lui reſerve, l'éleve à un autre état, & qu'il la rende ſemblable à lui, d'une maniere ſi divine, que ſaint Auguſtin ne craint pas de dire, que quand nous ſerons comblez dans le Ciel de la joye

ineffable qui nous y est reservée, l'esprit humain perira & deviendra divin : *Cùm accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodammodò mens humana, & fit divina.* Saint Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité se mêlera dans toute nôtre ame, *τριάδος ὅλης ὅλῃ τοῖ, μιγνυμένης.* Et il Greg.
exprime en un trés-grand nombre de or. 15. p.
lieux l'état des bienheureux par celui 302.
d'être *divinisé*.

Si l'on en pouvoit avoir quelque connoissance, ce seroit par ceux à qui Dieu donne quelquefois dés cette vie quelque goute de cette eau divine dont il enyvrera les Saints dans le Ciel ; & ceux qui ont fait cette heureuse épreuve, nous declarent tous que toutes les joyes du monde n'ont aucune proportion avec celles qu'il fait sentir aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit sainte Therese, saint Bernard, saint Augustin, & tous ceux que l'on ne peut soupçonner avec raison de nous debiter des imaginations & des songes : ou plutôt il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorsque nous rapportant ce leger échantillon,

de gloire que Jesus-Christ fit voir à ses Apôtres sur le Thabor, il les représente tout hors d'eux-mêmes, & tout transportez de ce qu'ils voyoient.

Cependant si les joyes humaines ne sont rien en comparaison de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il est certain aussi que toutes ces joyes des Saints vivans, ne sont encore rien en comparaison de celles de l'autre vie. Il est toûjours vrai de dire que l'on ne connoît ici Dieu que par un miroir & en énigme. *Videmus per speculum & in ænigmate*, & qu'on ne le vouloit point à decouvert; & ainsi tous ces goûts divins, toutes ces joyes celestes que ces Saints & ces Saintes ont éprouvées, ne sont que des goutes de cet Océan où les bienheureux sont plongez; de petits rayons de cette immense lumiere qui les éclaire, & de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embrase.

CHAPITRE X.

De l'occupation éternelle des Bienheureux.

Comme le plaisir des hommes consiste ici-bas dans une varieté d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi-bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre; & les Peres qui s'abaissent quelquefois jusqu'a dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celui-ci. Saint Augustin en traite en plusieurs endroits, & il prend toûjours soin, en nous donnant la vraye idée de l'emploi éternel des bienheureux, d'aller au devant de ces pensées basses & humaines.

Il le fait quelquefois moins expressément, comme dans la fin d'un de ses Sermons, où il en parle en ces termes: *Quand nous serons dans la maison de Dieu qui est dans le Ciel,*

Serm. 153. de temp.

nous ne louërons pas Dieu seulement pendant les cinquante jours de la Resurrection ; nous n'aurons point d'autre occupation que celle-là dans toute l'éternité. Nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louërons. Ce que nous verrons ne paroîtra jamais moindre à nos yeux : ce que nous aimerons ne périra point, & ce que nous louërons ne cessera point de meriter nos loüanges. Tout sera éternel & sans fin dans cette vie.

Ces paroles nous font voir en même temps que la vie du ciel est incapable de changement, & pourquoi elle en est incapable. Il est impossible de voir Dieu sans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement sans le voir. Ainsi la vûë de Dieu produit nécessairement l'amour, & l'amour les loüanges, & toutes ces actios ne finiront point, parceque ce qui nous porte à changer d'actions en cette vie, ne se trouvera point dans l'autre.

On cesse de voir avec plaisir certains objets, & l'on se porte à en changer, parcequ'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde étant borné, on

y desire quelque chose de meilleur. C'est donc le défaut & les bornes des objets qui font que nous nous en lassons. Or c'est ce qui n'arrive point dans la vûë de Dieu. Car on n'y remarque jamais ni aucun défaut, ni aucunes bornes. Ainsi on ne s'en lasse jamais. *Quod videbimus non deficiet.* Et comme on ne se lasse jamais de le voir, & qu'il est toûjours présent à l'ame, elle ne peut cesser de l'aimer, ni par conséquent de le loüer. C'est ce que ce saint Docteur exprime en un autre endroit en ces termes: Heureux, dit-il, ceux qui seront dans « vôtre maison : *Beati qui habitant in* « *domo tua, Domine.* Mais qu'est-ce « qu'ils y feront ; Il vous loüeront, « ajoûte le Prophete, dans les siécles « des siécles. Ainsi toute leur vie ne sera « qu'une loüange continuelle de Dieu, « & un *Alleluia* éternel ; & ne vous « imaginez pas, mes freres, qu'ils puis- « sent trouver du dégoût dans cette uni- « que occupation ; parceque vous ne « sçauriez continuer long-temps à loüer « Dieu. Ce sont d'une part les neces- « sitez de la vie qui vous en détournent; « & de l'autre, que ne voyant pas Dieu, «

„ vous n'en êtes pas si sensiblement
„ touchez. Si l'on pouvoit cesser d'ai-
„ mer Dieu dans l'autre vie, on cesse-
„ roit aussi de le louër. Mais l'amour
„ étant éternel, parcequ'on ne se peut
„ jamais rassasier de la beauté de Dieu
„ que l'on verra, ne craignez pas de
„ pouvoir jamais cesser de loüer celui
„ que vous ne cesserez jamais d'aimer.
Si deficias ab amore, deficies à laude: si autem amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo est, noli timere, ne non possis semper laudare, quem semper poteris amare.

Et c'estpourquoi pour exprimer la paix, la tranquilité, le repos qui accompagnera cette action éternelle des bienheureux, il dit en un autre lieu: *In Ps. 110.* *que l'occupation de louër Dieu sera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus; l'unique travail de ceux qui seront délivrez de tout travail; l'unique action de ceux qui joüiront d'un parfait repos, & l'unique soin de ceux qui seront exemts de toutes sortes de soins & d'inquiétudes.* Erit *hoc otiosorum negotium; hoc opus vacantium; hæc actio quietorum; hæc cura securorum.*

Mais quel ſera le ſujet de ces loüanges éternelles ? C'eſt ce qui n'eſt pas difficile de comprendre. Ils loueront Dieu de ce qu'ils verront en lui ; de ce qui les ravira ; de ce qui les comblera de joye & d'admiration. Car leurs loüanges ne ſeront que l'effuſion de leurs tranſports & de leurs raviſſemens. Ils le loueront de ce qu'il eſt, de ſa grandeur infinie, de ſa ſainteté, de ſa miſericorde, de ſa juſtice, de ſa puiſſance. Ils le loueront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loueront des graces qu'il leur a faites, des miſericordes qu'il a exercées ſur eux, & ſur tous les autres élûs. Chaque élû le louëra pour ſoi & pour tous les autres. Ils ſe joindront tous enſemble pour chanter à jamais les miſericordes de Dieu ſur eux. *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* Enfin ils s'immoleront ſans ceſſe dans leur cœur comme des holocauſtes de charité ; & Jesus-Christ joignant la ſienne à celle de ſes membres, les offrira ſans ceſſe à ſon Pere en ſacrifice d'amour. *Tota ipſa redempta civitas, hoc eſt congregatio ſocietaſque Sanctorum* *Lib. 10. de Civit. Dei c. 6.*

considerée en particulier, & cet objet est si capable d'attirer nos cœurs, qu'il est juste de le présenter séparement de tous les autres, afin qu'il y fasse plus d'impression.

Aussi voit-on que c'est sous cette idée que saint Augustin représentoit ordinairement la Béatitude, & il avoit même inspiré un tel amour à son peuple de cette paix du Ciel, que ce peuple ne se pouvoit empêcher au seul nom de paix, de faire paroître son transport par des acclamations qui interrompoient le discours de ceux qui lui parloient. C'est ce que Saint Augustin remarque lui-même avec consolation dans le Sermon qu'il a fait sur le Pseaume *Lauda, Jerusalem.* Car aprés avoir prononcé ces paroles, *qui posuit fines tuos pacem*, il fut interrompu par un bruit d'acclamations, sur lequel il leur parle en cette maniere :
« Ce m'est une extrême consolation, mes « *In Ps.*
« Fréres, que l'amour de la paix vous « *147.*
« fasse pousser ces acclamations du fond
« de vos cœurs : vous avez été surpris
« d'une joye prompte & subite. Je n'a-
« vois encore rien expliqué, mais seule-
« ment prononcé le verset du Pseaume,

„ & vous voilà déja transportez. Qu'est-
„ ce qui pousse ces cris en vous, sinon
„ l'amour de la paix? La beauté de la
„ paix a brillé dans vôtre esprit, & a
„ frapé vos cœurs. Je n'ai plus besoin
„ d'en parler ni de m'étendre sur ces
„ loüanges. Les mouvemens de vos
„ cœurs ont prévenu mes paroles. Dif-
„ ferons donc les loüanges de la paix au
„ sejour de la paix. C'est-là que nous la
„ loüerons pleinement, parceque nous
„ la posséderons parfaitement. Si nous
„ l'aimons déja avec tant d'ardeur lors-
„ que nous n'en avons qu'une idée si im-
„ parfaite, comment l'aimerons-nous
„ lorsque nous la posséderons dans sa
„ perfection? Je vous dirai donc seule-
„ ment, ô mes enfans, bien aimez! ô
„ enfans du Royaume du Ciel: ô Ci-
„ toyens de Jerusalem, que le mot mê-
„ me de *Jerusalem* signifie que *l'on y*
„ *verra la paix.*

Cette idée lui étoit si familiere qu'il
In Ps. 36. y réduit en un endroit toute la béati-
„ tude. Quel seront, dit-il, les plaisirs
„ que nous attendons. Ils seront com-
„ blez de joye par une abondance de
„ paix, répond le Prophéte. Nôtre or
„ sera la paix. Nôtre argent sera la paix.

Nos terres feront la paix. Nôtre Dieu «
fera nôtre paix, la paix nous tiendra «
lieu de tout. Et cette paix est Dieu «
même, comme il le dit dans la suite. «

Mais pour déveloper ce que l'on ne voit encore que confusément dans ces termes géneraux, il faut considérer avec saint Augustin, que comme il n'y a personne qui ne desire la joye, il n'y a personne aussi qui ne souhaite la paix; & que ceux mêmes qui se font la guerre, ne la font que pour vaincre; & par conséquent que pour parvenir à la paix. *De Civit. Dei l. 19 c. 12.*

Aussi, dit-il, ceux qui rompent la «
paix ne la rompent pas parcequ'ils la «
haïssent, mais pour en avoir une à leur «
fantaisie. Les voleurs mêmes con- «
servent la paix avec leurs compagnons, «
afin de la pouvoir troubler impuné- «
ment parmi les autres. Tout le mon- «
de veut vivre en paix avec sa femme, «
ses enfans, & ses domestiques: Et la «
séverité même dont on use contre ceux «
qui la troublent, a pour but de la main- «
tenir. Ce desir de la paix se trouve «
dans les méchans aussi-bien que dans «
les bons. Car ils voudroient que tout «
pliât sous eux; que rien ne leur résis- «

„ tât, ce qui eſt une eſpece de paix ; &
„ en même temps qu'ils rompent la paix
„ avec Dieu en ſe revoltant contre lui,
„ ils la deſirent dans leurs corps & dans
„ leur ame, & ne la ſçauroient avoir.

Or encore que ce ſaint Docteur diſtingue enſuite diverſes ſortes de paix, la paix du corps, la paix de l'ame ſenſitive, la paix de l'ame raiſonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entr'eux, la paix d'une ville, la paix d'un état, la paix de la Jeruſalem celeſte ; il eſt viſible néanmoins que la paix eſſentielle conſiſte à être dans un état où nos deſirs ſoient pleinement ſatisfaits, où nous n'ayons rien qui reſiſte à nos volontez ; parceque toute reſiſtance & toute oppoſition à nos deſirs trouble la paix & la tranquillité de nôtre ame.

Si les volontez des méchans pouvoient être entierement ſatisfaites, ils ſeroient en paix ; mais c'eſt ce qui ne ſçauroit être. Car outre que deſirant d'être heureux ſans Dieu, ils deſirent l'impoſſible, la Juſtice de Dieu s'oppoſe de-plus à l'accompliſſement de leurs deſirs. Ils veulent le plaiſir,

& elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies. Ils veulent que tout leur ſoit aſſujetti, & elle revolte contr'eux toutes les créatures, en punition de leur deſobéiſſance.

Les Stoïciens s'étoient aviſez d'un moyen ingénieux pour parvenir à la paix, s'il eût été poſſible aux hommes. C'eſt de ne deſirer rien de tout ce qui n'eſt pas en nôtre puiſſance : & par ce moyen les deſirs de l'homme auroient été pleinement ſatisfaits, puiſqu'il n'auroit rien deſiré que ce qu'il auroit pû ſe donner lui-même.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame n'eſt pas la maîtreſſe de ſes deſirs : qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer : qu'elle ne ſçauroit s'empêcher de ſouhaiter de n'être point trompée ; de ne ſouffrir aucun mal ; de ne point mourir : *Non falli, non offendi, non mori :* qu'elle eſt faite pour aimer : que ne trouvant pas un bien parfait en elle-même, il faut qu'elle le cherche hors de ſoi ; & qu'il eſt impoſſible que deſirant ce bien, elle ſoit en paix pendant qu'elle ne le poſ-

sede pas, puisque sa volonté n'est pas satisfaite. *Ubi pax*, dit saint Augus-
Aug. tin, *ibi requies; ubi requies, ibi finis*
Epist. *appetendorum.* Et parconséquent quand
25. on ne possede pas ce que l'on souhaite comme sa fin, il n'y a point de repos; & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Ainsi cette doctrine des Stoïciens qui étoit le fondement de toute leur Philosophie, n'étoit dans le fond qu'une pensée sans solidité; & ce n'est point aussi en quoi consiste la paix des Bienheureux. Ils ne sont point exemts des desirs & des volontez inséparables de la nature de l'homme, mais ils le sont absolument de tous les desirs déreglez & illégitimes. Ainsi Dieu accomplissant tous leurs justes desirs, ils n'en ont point qui ne soient absolument satisfaits: de sorte que depuis le commencement de leur bonheur jusqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune opposition au-dedans ni au-dehors d'eux-mêmes; & voilà ce qui fera leur paix.

Ils desireront d'être absolument maîtres de leurs corps, & qu'il ne cause aucun trouble à leur ame; &

Dieu leur accordera tellement ce desir, qu'ils n'auront qu'à souhaiter d'être dans un lieu pour y être, comme dit saint Augustin : *Ubi volet spiritus ibi protinùs erit corpus.* *De Civit. l. Dei 22. 30.*

Ils desireront de n'être point trompez, & ils auront une connoissance claire de toutes choses, sans erreur, sans travail, sans difficulté, parcequ'ils boiront la sagesse dans sa source même. *Rerum ibi omnium tam speciosa, quàm certa scientia, sine errore aliquo vel labore, ubi Dei sapientia de ipso suo fonte potabitur.* *De Civit. Dei l. 21 c. 21.*

Ils desireront de ne point mourir, & ils auront une assurance entiere de l'éternité de leur bonheur & de leur vie.

Ils desireront la justice parfaite, & ils en seront si parfaitement rassasiez que saint Augustin dit qu'en comparaison de cette source abondante de justice dont ils seront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie, ne tient lieu que de quelques goutes de rosée qui nous sont données pour adoucir les miseres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité. *Quantumcumque justitiæ in nobis fuerit, ros est* *In Ps. 123.*

nescio quis ad illum fontem, ad illam saginam stillicidia quædam sunt, quæ vitam nostram molliant & duram iniquitatem solvant.

Ils en seront tous également remplis par l'exclusion de toute injustice, de toute tache, de tout amour propre, ce qui seroit incompatible avec la Béatitude, & changeroit le Ciel en Enfer.

Il est vrai qu'ils ne seront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverses mesures de charité & de lumiere, qui feront la diversité des demeures de la celeste Jerusalem; mais chacun, dit saint Augustin, sera parfaitement content de sa mesure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parceque l'unité de la charité regnera dans tous. *Non erit invidia imparis charitatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis.*

Tract. 67. in Joan.

De Civit. Dei l. 22. c. 30.

„ C'est encore, dit-il ailleurs, un des „ grands biens de cette Cité, qu'on ne „ portera point d'envie à ceux qu'on verra au-dessus de soi, & l'on souhaitera „ aussi peu de posseder ce qu'on n'aura „ pas reçû, quoique l'on soit parfaite-

ment uni à celui qui le reçevra, que "
le doigt souhaite d'être l'œil, quoi- "
que le doigt & l'œil entrent dans la "
structure d'un même corps. Chacun "
y possedera tellement son don, l'un "
plus grand, l'autre moindre, qu'il au- "
ra encore le don de n'en point desi- "
rer de plus grand que celui qu'il aura "
reçu. "

Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la celeste Jerusalem, & elle n'y sera pas non-plus alterée par la vûë que les Justes y auront du supplice des Réprouvez, ni même par celle des égaremens & des péchez de leur vie passée. Ils ne verront en tout cela que des sujets de louër éternellement la justice & la misericorde de Dieu. Ils approuveront toute sa conduite, & sur eux & sur toutes les créatures; & unissant parfaitement leur volonté à la sienne, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'union des bienheureux.

DAVID ne nous porte pas seulement à contempler la Jerusalem celeste, mais il nous propose de-plus, comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ses habitans : Jérusalem, dit-il, qui est bâtie comme une ville, dont les habitans sont unis ensemble. *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

En effet, il n'y a guéres d'objet plus doux & plus consolant que cette union éternelle des Elûs: Mais pour la mieux comprendre il faut faire passer nôtre esprit par les divers dégrez de désunion & d'union qu'on peut remarquer entre les créatures intelligentes.

La souveraine désunion se trouve dans la societé des réprouvez, soit démons, soit hommes. Car elle est extérieure & intérieure tout-ensemble. Chaque réprouvé, comme nous avons dit ailleurs, est ennemi de tous les autres.

Il les haït tous, & il est haï de tous. Il connoît leur haine, & la sienne leur est connuë. S'il y a donc quelque societé entr'eux, ce n'est qu'une societé de lieu & de tourmens;une societé qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres,& de ne contribuer reciproquement à leur misere.

Ce qui approche le plus de cette horrible désunion,est celle qui se trouve parmi les hommes où le démon régne, & dans le Royaume de la concupiscence. Car outre les guerres & les divisions exterieures qu'elle produit entre plusieurs, ils sont tous intérieurement divisez, parcequ'ils cherchent tous leur propre interêt.

L'homme corrompu n'aime que soi, & ne peut rien aimer au-dehors que par rapport à soi: de sorte que lorsqu'il n'y trouve plus ce rapport, il cesse d'aimer & commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine. Il n'y a qu'à lui faire voir que quelqu'un est contraire à ses desseins, à ses desirs, & à ses interêts pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens-du-monde ont pour les autres, est souvent renfermée dans son principe, & que de plus ils ne connoissent pas le cœur & les pensées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'être aimez, ou du-moins de n'être pas haïs par les autres hommes. Ainsi leur désunion intérieure, quoique réelle, demeure néanmoins cachée & couverte sous des apparences d'une union extérieure à laquelle ils sont obligez par les divers besoins qui les rendent dépendans les uns des autres.

De cette union miserable on peut passer à une union qu'on peut appeller heureuse, mais imparfaite, c'est celle qui est entre les vrais Chrêtiens, qui ont le Saint-Esprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne soient unis, puisqu'ils sont animez par le même Esprit, & que cet Esprit leur faisant aimer Dieu, fait aussi qu'ils s'entriaiment tous, puisqu'on ne sçauroit aimer Dieu sans aimer tous ceux qui l'aiment. Ils s'entr'assistent par le secours mutuel de leurs prieres, & ils participent tous en quelque sorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoique cette union soit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut neanmoins reconnoître qu'elle est encore trés-défectueuse & mêlée de quantité de miseres.

Car premierement, les vrais Chrêtiens ne se connoissent pas ordinairement les uns les autres, ainsi ils ne sçavent pas s'ils sont unis, & ils ne joüissent point du bien de leur union. Le nombre des vrais Chrêtiens que chacun connoît, est toûjours fort petit, & l'on n'est pas même toûjours fort uni extérieurement avec ceux que l'on connoît. La diversité des lumieres, des vûës, des humeurs, produit souvent entre les personnes de pieté des especes de désunions extérieures, & les amitiez les plus étroites sont sujettes à se refroidir & à s'alterer par des faux rapports, de soupçons, des jugemens témeraires. Quand on auroit separé tous ces défauts des liaisons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens-de-bien, il en reste deux qui en sont inseparables dans cette vie, l'un que nous ne connoissons point avec évidence le fond du cœur de personne; l'autre que nous ne nous pou-

vons pas aſſûrer de la perſeverance de qui que ce ſoit dans l'amitié, non-plus que dans les autres vertus.

C'eſt par le retranchement de tous ces défauts qu'il faut concevoir la perfection de l'union des Bienheureux. Non-ſeulement ils ſeront tous unis interieurement & exterieurement, mais cette union ne leur ſera point inconnuë. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix ſera ouvert à chacun d'eux. Aucun ne verra dans un autre la moindre difference de ſentimens, de deſirs & d'inclinations. Ils aimeront tous les autres, & ils ſçauront tous qu'ils en ſont aimez, & ils ne craindront point que cet amour ſoit jamais alteré par aucun refroidiſſement.

Enfin tout ce que l'eſprit des hommes a pû inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, ſe trouve-là d'une maniere infiniment élevée au-deſſus de tout ce qu'ils en ont penſé. Car ils ont été bien éloignez de concevoir cette pénétration mutuelle d'eſprits & de cœurs ; cette unité de lumiere; & de deſirs, & cette ardeur incroyable d'amour qui ſe trouve dans le Ciel.

Que si le plus doux de tous les biens de la terre est d'aimer un petit nombre de personnes, & de connoître qu'on en est aimé, & de répandre son cœur les uns dans les autres avec une entiere cõfiance, quelle joye doit produire dans le cœur de chaque Elû l'union parfaite qu'il a avec tous les autres? de voir en eux les sentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de sçavoir qu'ils voyent aussi les siens; de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux. Ne peut-on pas dire avec verité qu'ils jouiront tous ainsi d'une félicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque Elû ne sera pas seulement heureux en sa propre personne, mais qu'il le sera en celle de tous les autres; puisqu'il regardera leur bonheur comme le sien propre.

Quelle joye d'être uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les Livres de l'Eglise; de connoître les voyes par lesquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils jouissent, & tous les mouvemens qu'il a formez dans leurs cœurs; de sçavoir tout ce qui s'est passé entre Dieu &

eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes ; de connoître entierement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on ſçait ſi peu de choſe ; de penetrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la ſainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints connus & inconnus ; de ne ſçavoir pas ſeulement l'Hiſtoire de toute la celeſte Jeruſalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les Elûs ; mais de la ſçavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur ; de voir la fin, le progrés & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les Elûs. O Hiſtoire qui merite ſeule d'être l'objet de la curioſité des Chrétiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curioſité ! heureuſe Hiſtoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoiſſance rend heureux !

CHAPITRE XIII.

De la Royauté des bienheureux.

ON ne peut douter que tous les Bienheureux ne possedent une Royauté, puisque JESUS-CHRIST même les declarera Rois dans son jugement, en leur disant : Venez les bien-aimez de mon Pere, possedez le Royaume qui vous a été préparé dés la création du monde. C'est aussi dans la vûë de cet honneur suprême auquel ils doivent être élevez, que David s'écrie: Que la gloire, ô Dieu, dont vous honorez vos amis est grande ! que leur principauté est puissamment affermie ! *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus ; nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. 139.

Comment ne seroient-ils point Rois l'autre vie, puisqu'ils le sont dés celle-ci, & que saint Pierre les appelle dés ce monde même un Sacerdoce Royal : *Regale Sacerdotium ?* Comment ne le seroient-ils point, puisqu'ils sont cohéritiers, fréres & mem-

bres de Jesus-Christ, à qui ſon pere a aſſujeti toutes choſes. *Subjecit ei omnia*, comme dit ſaint Paul : & qu'ils ſont aſſociez à ſon heritage, à ſon corps, & parconſéquent à ſa Royauté.

Pour connoître la grandeur de cette Royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en conſiderer les differences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puiſſance des Rois de la terre, c'eſt qu'elle ſe termine par leur mort, & qu'ainſi étant attachée à leur vie, elle eſt auſſi vaine & auſſi peu ſolide que la vie des hommes.

Ils ne la poſſedent pas même pendant tout le temps qu'ils en ont le titre. Car qu'eſt-ce que la Royauté d'un Roi qui dort, & qui croiroit qu'un Roi qui auroit toûjours dormi, eût véritablement été Roi ? Ils ne le ſont donc effectivement que quand ils en joüiſſent, & qu'ils agiſſent en Rois. Or combien y a-t-il de temps dans la vie des Rois, où ils ne penſent point à leur Royauté, & ne font que des fonctions baſſes & animales ? Mais lors même qu'ils y penſent le plus &

qu'ils veulent le plus en joüir, leur Royauté les exemte-t-elle des miséres de la vie & des infirmitez de la nature ? L'ennui & le chagrin ne les vont-ils pas attaquer jusques sur le trône, & ne les forcent-ils pas de quitter ces Royales occupations pour se rabaisser à des actions trés-communes. Il leur faut de petits amusemens qui les empêchent de penser à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne qu'ils ne sçauroient soûtenir; & avec tous ces miserables soulagemens, il y en a qui n'ont pas laissé de croire qu'il est encore plus avantageux de s'en défaire tout-à-fait. Si cette resolution est rare, c'est peut-être qu'il est rare que les hommes suivent la raison. Car qui pourroit dire les inquiétudes & les peines qu'ont ceux qui paroissent les plus heureux pour maintenir leur autorité & leur puissance, de combien d'appuis & de secours ils ont besoin; de combien de personnes ils sont dépendans ? De sorte que l'on peut dire veritablement que la domination ne s'achete qu'au prix d'une infinité de servitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gênez & moins libres que les

Princes. Nous obéïſſons à Céſar, dit Cicéron, & Céſar obéit au temps. Ainſi comme nous ne ſçaurions ſçavoir à quoi il nous voudra obliger, il ne ſçauroit ſçavoir lui-même à quoi les conjonctures l'obligeront. *Nos illis ſervimus, ille temporibus. Ita nec ille quid tempora poſtulatura ſint; nec nos quid ipſe poſtulet, ſcire poſſumus.* Voilà ce que c'eſt que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la ſouveraine félicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contre-pied de tous ces défauts, & de toutes ces miſeres, pour concevoir ce que c'eſt que ce Royaume divin que Dieu a préparé à tous les Elûs. C'eſt un Royaume qui non-ſeulement eſt éternel en lui-même, mais qui rend éternels ceux qui le poſſedent. Comme on ne le ſçauroit perdre, on n'a point de peine à le conſerver. On n'en joüit point par intervales & avec diverſes interruptions. On n'y eſt jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la laſſitude. On y eſt exemt de toute miſere, de toute ſervitude, de tous

soins. C'est un Royaume qui n'est jamais troublé par aucune guerre, parcequ'on y est inaccessible à tous ennemis.

Enfin c'est un Royaume possédé par une infinité de Rois, qui bien-loin de diminuer la grandeur & la puissance les uns des autres, l'augmentent au-contraire & la fortifient; parcequ'ils n'ont tous qu'un même cœur, qu'un même esprit, & qu'ils ne font tous ensemble qu'un Roi qui est Jesus-Christ. C'est à ce Royaume que nous sommes appellez. C'est ce Royaume qui nous est promis à des conditions si favorables, qu'il suffit pour l'obtenir, de le desirer sincérement.

CHAPITRE XIV.

Quelles impressions la méditation de la felicité du Ciel doit faire sur nous.

Comme nous n'avons fait jusqu'ici que rapporter les pensées des Péres pour former l'idée de la vie du

Ciel, nous ne ferons de même que les suivre dans les reflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui est de grande étenduë, en representant tous les travaux & toutes les peines que les Athletes enduroient pour acquerir une couronne corruptible; afin de nous exciter à endurer avec joye les travaux de la vie Chrétienne, pour acquerir une couronne incorruptible. Car il nous apprend par-là que la grandeur des biens que nous attendons, nous doit faire mépriser tous les maux de cette vie, soit qu'il faille les souffrir quand ils nous arrivent, soit qu'il faille s'y exposer quand Dieu nous y engage.

1. Cor. 9. v. 29.

C'est en suivant cette ouverture que saint Augustin se sert de l'exemple des peines que les hommes endurent, ou pour éviter des maux, ou pour acquerir des biens temporels; afin de faire voir combien on doit faire peu d'état de celles qu'il faut souffrir pour gagner le Ciel. Les hommes, dit-il, » souffrent qu'on employe le fer & le

De verb. Dom.

feu pour les délivrer par une douleur "
plus courte,mais plus violente,de cel- " *ſecond.*
les d'un ulcere, qui quoique plus lon- " *Mat.*
gues, n'auroient pas toûjours duré. " *ſer.* 11.
Un ſoldat uſe ſon corps par les tra- "
vaux de la guerre, afin de ſe procurer "
un repos dont il joüit beaucoup moins "
de temps qu'il n'en a paſſé dans les fa- "
tigues & les miſeres de cette profeſ- "
ſion. Que dirai-je de ceux qui trafi- "
quent ſur la mer ? à quels dangers ne "
s'expoſent-ils point pour acquerir des "
richeſſes vaines & periſſables, que l'on "
ne ſçauroit ſouvent conſerver qu'avec "
encore plus de périls qu'ils n'en a fallu "
courir pour les acquerir ? Pourquoi "
la charité ne feroit-elle donc pas pour "
la beatitude, ce que la cupidité fait "
pour les biens du monde, qui ne ſont "
qu'une miſere effective. "

Il ſe ſert de cette même raiſon d'une maniere encore plus vive dans ſa Lettre à Armentaire & à Pauline.

L'on s'expoſe ici-bas, dit-il, à tant "
de périls, à tant de travaux & à tant "
de pertes pour prolonger, ou pour "
rendre plus agréable cette vie, qui "
doit néceſſairement finir un jour,quoi- "
que l'on ne puiſſe s'exemter de la "

„ mort, mais ſeulement la reculer de
„ quelques années. A combien plus for-
„ te raiſon ſommes-nous obligez de
„ ſouffrir toutes ces peines pour acque-
„ rir la vie éternelle, où la nature n'eſt
„ plus obligée d'éviter la mort avec tant
„ de ſoin, ni la lâcheté de la craindre
„ avec tant d'infamie, ni la ſageſſe de
„ la ſupporter avec courage? Car la
„ mort ne ſera plus alors redoutable,
„ puiſqu'alors il n'y aura plus de mort.
„ Comment ne voudriez-vous donc pas
„ être du nombre des chaſtes amans de
„ cette vie éternelle & bienheureuſe,
„ puiſque vous voyez que cette vie paſ-
„ ſagere., toute miſerable qu'elle eſt, a
„ des amans ſi paſſionez?
„ Par combien de travaux les hom-
„ mes achetent-ils la prolongation de
„ leurs travaux,&par combien de crain-
„ tes fuyent-ils la mort, afin de la pou-
„ voir craindre plus long-temps?
„ Quelles douleurs le fer & le feu ne
„ font-ils point ſouffrir à ceux qui ſe
„ mettent entre les mains des Médecins
„ pour être gueris? Ce n'eſt pas toute-
„ fois pour ne point mourir, mais ſeu-
„ lement pour mourir un peu plus tard.
„ Les tourmens qu'ils ſouffrent ſont cer-
tains,

tains, l'eſpérance de prolonger leurs « jours eſt incertaine, & la violence de « la douleur fait ſouvent mourir ceux « qui ne s'y étoient expoſez que par la « ſeule crainte de mourir. Ainſi ayant « mieux aimé ſouffrir la douleur pour « éviter la mort, que de ſouffrir la « mort pour éviter la douleur, il arrive « qu'ils ſouffrent tout-enſemble & la « douleur & la mort : non-ſeulement « parcequ'ils trouvent quelquefois la « mort dans la douleur même à laquel- « le ils avoient eu recours pour éviter « la mort, mais auſſi parcequ'aprés avoir « tant ſouffert pour être guéris, ils ſont « enfin contraints d'abandonner une vie, « qui quoique recouvrée par mille tour- « mens, ne ſçauroit toûjours durer, puiſ- « qu'elle eſt toûjours mortelle, ni long- « temps durer, puiſqu'elle eſt ſi courte, « ni même dans ce peu qu'elle dure, avoir « une durée qui ſoit certaine, puiſqu'el- « le n'eſt jamais qu'incertaine. «

II.

On peut appliquer cette même conſideration à mille objets qui ſe préſentent tous les jours dans le monde,

& qui nous peuvent convaincre que nous ne faisons point pour la vie éternelle, ce que les gens-du-monde font pour leur fortune, ou pour satisfaire leurs passions.

Quand on voit, par exemple, ceux qui veulent s'élever & se pousser dans le monde, si attentifs à menager tout ce qui leur peut servir, si circonspects à éviter tout ce qui leur peut nuire; si patiens à souffrir des rebuts de ceux à qui ils font la cour; si complaisans pour s'accommoder à tous leurs desirs; si laborieux pour reüssir dans leurs desseins; si peu ménagers de leur santé quand il s'agit de leurs interêts; si pleins de la passion qui les possede; & si appliquez aux moyens de la faire réüssir, n'a-t-on pas sujet de se reprocher à soi-même la lâcheté avec laquelle on recherche la vie éternelle, & de s'écrier avec saint Bernard: *Quelle honte & qu'elle confusion pour nous! Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur, que nous n'en avons pour nôtre bien. Ils courent avec plus de vîtesse & de promptitude à la mort, que nous ne courons à la vie.*

S. Bern. *ser. de temp.* 53.

Quand nous voyons les maux que l'on souffre pour satisfaire des passions criminelles ; les travaux d'un homme possedé de la passion du bien, ses soins, sa vigilance, ses inquiétudes, ses veilles ; son renoncement à toutes sortes de plaisirs ; les dangers & les fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens ; ne devons-nous pas nous dire à nous-mêmes, que si l'on se damne avec tant de peine dans le monde, il est bien raisonnable qu'on se sauve aussi avec quelque peine, & que c'est une grande honte qu'une lâche timidité nous fasse fuïr dans la voye de Dieu, des peines beaucoup moindres & trés-salutaires, au même-temps que dans la voye du siécle, il en faut souffrir de beaucoup plus dures qui ne nous servent de rien ? *Cùm in itinere Dei faciliora & utilia ignavâ formidine fugiuntur, in itinere sæculari duriora & sterilia ærumnoso labore tolerantur.*

Enfin, n'y a-t-il pas lieu de se dire à soi-même en voyant les difficultez qu'il y a dans le monde à réüssir dans les moindres entreprises, à se procurer quelque établissement ; à ga-

gner l'amitié des Grands de la terre, ce que saint Augustin rapporte qu'un homme du monde dit à un de ses amis aprés la lecture de la vie de saint Antoine ? Dites-moi, je vous prie, » à quoi nous prétendons parvenir par » tous nos travaux ; quel est le but où » nous tendons, & qu'est-ce que nous » avons en vûë dans nos emplois ? » Pouvons-nous porter nos espérances » plus loin dans la vie que nous me- » nons à la Cour, que d'être en faveur » auprés de l'Empereur ? Et quand nous » en serions venus-là, combien cette » place est-elle fragile & périlleuse ? » Et combien faut-il courir de dangers » pour arriver à un état encore plus » dangereux ? Jusques à quand vivrons- » nous de cette sorte ? Je n'ai qu'à vou- » loir être ami de Dieu, & je le serai. » Il le dit, & il le devint en même-temps, ayant sur l'heure quitté toutes les prétentions du monde pour se donner tout à Dieu. Pourquoi ce grand objet de la vie éternelle, & la bassesse de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne font-ils pas la même impression sur nous ? Et pourquoi au-moins ne nous reprochons-nous pas

ſans ceſſe nôtre lâcheté & nôtre foibleſſe ?

III.

Saint Auguſtin ne ſe ſert pas ſeulement de cette conſideration pour animer les Chrétiens à ſouffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais auſſi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquerir la vie éternelle, en leur faiſant voir qu'ils ne font tout-au-plus pour le Ciel que ce que des Payens ont fait pour leur païs.

Qu'y a-t-il de ſi grand, dit-il, à " mépriſer tous les charmes de la vie " préſente pour cette patrie celeſte & " éternelle ; puiſqu'un Romain a pû " ſe reſoudre à faire mourir ſes enfans " pour une patrie terreſtre & temporelle ? Si le deſir de procurer la liberté " à des gens qui devoient mourir, a bien " pû armer un pere contre ſes propres " enfans, quelle merveille ſi pour la veritable liberté qui nous affranchit de " l'empire du péché, de la mort & du " diable, nous ne faiſons pas mourir " nos enfans ; mais nous mettons les " pauvres de Jesus-Christ, au "

De Civit. Dei l. 5. c. 8.

„ nombre de nos enfans.
„ Si un autre Romain aprés avoir dé-
„ livré sa patrie de la fureur de ses enne-
„ mis, quoiqu'elle eût si mal reconnu
„ ce service, que de l'exiler pour suivre
„ la passion de ses envieux, ne laissa pas
„ de la sauver encore des mains des Gau-
„ lois ; pourquoi un Chrétien se vante-
„ roit-il comme d'une grande chose, de
„ ce qu'ayant peut-être reçû dans l'E-
„ glise quelque injure atroce & infaman-
„ te de ses ennemis, il ne s'est point jet-
„ té parmi les Heretiques ?
„ S'il s'en est trouvé qui ont mis leur
„ main dans un brasier ardent, pour ef-
„ frayer par une telle hardiesse un Roi
„ ennemi ; qui croira avoir fait quel-
„ que chose qui merite le Royaume des
„ Cieux, quand pour l'obtenir il aura
„ abandonné, je ne dis pas sa main, mais
„ tout son corps aux flâmes de ses perse-
„ cuteurs ?
„ S'il y en a qui se sont dévoüez à la
„ mort pour appaiser les Dieux par leur
„ sang ; que les Martyrs ne s'énorgueil-
„ lissent pas, si par l'ardeur de leur foi
„ & de leur charité ils ont combattu jus-
„ qu'à l'effusion de leur sang, pour cet-
„ te patrie où se trouve la vraye & im-

mortelle félicité, & non pas seulement aimé leurs freres pour qui ils le répandoient, mais leurs ennemis mêmes qui le répandoient.

Ce saint Docteur pousse encore plus avant ces sortes de reflexions : mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie éternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne servit à nous animer, ou à nous humilier. Car qui y a-t-il de plus juste que de faire pour le ciel ce que les gens-du-monde font pour la terre ? Et qu'y a-t-il de plus lâche & de plus indigne, que de ne pas faire pour être heureux éternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins si frivoles & si basses ?

IV.

Une autre reflexion trés-naturelle & de trés-grande étenduë, que la consideration du bonheur éternel que nous attendons doit produire en nous, c'est que puisque ce bonheur est en effet nôtre souverain bien & nôtre derniere fin, il doit avoir ce rang & cette place dans nôtre cœur. Or le propre,

dit saint Augustin, du souverain bien, c'est qu'on y rapporte toutes choses : *Aug. Ep. 56.* *Summum bonum id dicitur quo cuncta referuntur.*

Que la vie éternelle ne soit donc pas nôtre fin de paroles seulement, mais qu'elle le soit réellement & en effet. Quelle soit le principal objet de nôtre esprit & la principale fin de nos actions qu'elle fasse la principale & la plus agissante de nos passions, & que l'on remarque en toute nôtre vie ce caractere, que nous ne préferons rien à nôtre salut, que nous tendons au Ciel, & que nous soûpirons aprés d'autres biens que ceux de la terre.

V.

Mais parceque nous ne sçaurions accomplir ces devoirs si nous n'aimons la vie éternelle, ni l'aimer si nous n'y pensons, nous devons nous servir de toutes les inventions saintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans nôtre cœur, & suivre pour cela les vûës que les Saints Peres nous ont données. L'esprit de Dieu qui les animoit,

a fait consister leur pieté à s'élever à la pensée & au desir de la vie éternelle, par tous les états & toutes les rencontres de la vie.

S'ils ont été dans la prospérité & dans la possession de quelques biens temporels, ils les ont regardez comme des soulagemens de miserables & de condamnez, & non comme des recompenses qui nous pussent rendre heureux. *Hæc omnia miserorum sunt damnatorumque solatia, non præmia beatorum.* *De Civit. Dei l 22. c. 24.*

Ils ont pris garde de ne considerer ces biens que comme des rafraîchissemens que Dieu nous accorde dans le cours de nôtre voyage, & non comme ceux où nous espérons de parvenir, lorsque nôtre voyage sera achevé. *Dieu nous console*, dit saint Augustin, *dans nôtre chemin, pourvû que nous comprenions que nous sommes en chemin, & que toute cette vie & toutes les choses dont nous y usons, ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maison où nous voulions demeurer.* TOTA ISTA VITA, *& omnia quibus uteris in hac vita, sic* *In Ps. 34.*

tibi debent esse tanquam stabulum viatori, non tanquam domus habitatori.

S'ils ont souhaité des biens temporels ou pour eux, ou pour les autres, ils ont eu soin de ne les regarder qu'en une maniere qui eût rapport avec la vie du Ciel. *Que le Seigneur*, dit saint Augustin, *nous reçoive entre ses bras pour nous consoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bienheureux par la possession des biens éternels; Dominus nos suscipiat consolandos temporalibus, beatificandos æternis.* Dans l'usage même qu'ils en ont fait, ils ont eu toûjours d'autres biens en vûë; & ont tâché de faire servir ces consolations humaines pour s'exciter à les desirer. *Que sera-ce*, dit saint Augustin, *que les biens du Ciel; puisque l'on trouve tant de plaisir dans ceux de la terre? Quæ igitur illa sunt, si tot ac talia, ac tanta sunt ista? Que ces choses*, dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde, nous servent à aimer Dieu davantage; puisqu'il les surpasse tant en beauté & en grandeur.*

In Ps. 26.

De Civ. Dei. l. 22. c. 24.

In Ps. 84.

VI.

S'ils ont vû ces biens du monde entre les mins des méchans, au-lieu d'en prendre sujet de leur porter envie, ils n'ont songé qu'à se fortifier dans l'amour & dans l'estime des biens éternels.

Que donnera-t-il dit saint Augustin, *à ceux qu'il a predestinez à la vie, puisqu'il fait tant de biens à ceux qu'il a prédestinez à la mort.* QUID *dabit eis quos prædestinavit ad vitam; qui hæc dedit etiam eis, quos prædestinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris sujet d'en estimer davantage les méchans, parcequ'ils possedoient les biens de la terre, qu'ils en ont pris occasion de mépriser ces biens, de ce qu'ils pouvoient être possedez par des méchans. *De Civit. l. 22. c. 24.*

Ces biens, dit-il, *que Dieu donne aux impies, sont si vains qu'ils meritent bien d'être possedez par des impies. Ne les regardez donc pas comme estimables, puisque vous voyez que les impies les peuvent avoir.* QUÆ DONAT *& malis tam frivola* *In Ps. 62.*

sunt, ut hæc & malis donari digna sint; ne tibi quasi magna videantur, quæ possunt donari & malis.

In Psal. 73. *Si Dieu regardoit*, dit-il ailleurs, *ces biens de la terre, comme quelque chose de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans; mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à lui demander des biens qu'il ne donne point à des méchaus.*

VII.

C'est ainsi que les consolations humaines ne les ont point empêchez de faire de Jerusalem le principal objet de leur joye & de leurs desirs, comme parle le Prophete: *Si non proposuero, Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

Mais ils ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflammer du desir de la vie éternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverses que les hommes éprouvent dans les choses qu'ils possedent le plus légitimement, comme des avertissemens que Dieu leur donne de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas considerer comme leur maison les

retraites paſſageres où ils ſe repoſent en paſſant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum, ne viator tendens ad patriam ſtabulum habeat pro domo ſua.* *In Pſ. 40.*

Ils ont reconnu que c'étoit une miſericorde de Dieu de ſemer ces amertumes & ces dégoûts parmi les douceurs trompeuſes des choſes du monde, afin d'empêcher les Chrêtiens de s'y attacher, & de les porter à rechercher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs ſont ſaintes & ſalutaires : *Ideò autem huic vitæ malè dulci miſcet amaritudines & tribulationes, ut alia, quæ ſalubriter dulcis eſt, requiratur.* *In Pſ. 43.*

Ils ont crû que c'étoit un grand bien que Dieu dépoüillât le monde à leur égard de ce qu'il avoit de trompeur, afin que leur amour qui auroit pû s'y porter, ſe tournât tout entier vers ce repos qui n'eſt ni de cette terre ni de cette vie. *In Pſ. 82.*

Ils s'en ſont ſervis pour reconnoître la miſere de la vie préſente, la foibleſſe de l'homme, l'inſtabilité des choſes du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent, & ils ont tâché par-là *In Pſ. 32.*

d'exciter en eux le desir de ce Royaume, dont le moindre bien sera d'être exemt de tous ces maux.

Ils ont tâché de porter les hommes à desirer pour l'autre vie tout ce qu'ils desirent pour la vie présente, parcequ'ils sçavoient qu'on y trouve tous les biens avec excellence, & que le souverain bien que l'on y possede les comprend tous. *Si vous aimez les ri-*
Epist. 25. *chesses*, dit saint Augustin, *mettez-les en un lieu où elles ne puissent jamais périr. Si vous aimez l'honneur, ne recherchez que celui qu'on ne peut avoir sans le meriter. Si vous aimez le salut, efforcez-vous de l'acquerir d'une maniere qui ne vous donne plus sujet d'apréhender de le perdre. Et enfin, si vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puisse jamais être terminée par la mort.* Enfin ils se sont servis de la félicité du Ciel, pour mépriser & tous les maux & tous les biens de la vie présente. Ce qui fait dire à saint Ber-
Bern. de ass. dom. ser. 4. n. 7. nard : *Heureux celui qui médite toûjours en la présence du Seigneur, & qui repasse continuellement dans son esprit le bonheur dont on joüira à*

sa droite ! Qu'y a-t-il qui puisse paroître dur à celui qui est continuellement occupé de la pensée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous esperons ? & que peut desirer en ce monde corrompu celui dont l'œil contemple toûjours les biens du Seigneur dans la terre des vivans ?

VIII.

On peut dire aussi de la connoissance de la félicité des Elûs, ce que nous avons déja dit de la connoissance de la misere des Réprouvez, qu'elle doit servir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du malheur de ce monde, aussi-bien que de sa grandeur & de sa bassesse. C'est être grand & heureux que d'avoir droit au Royaume de Dieu ; d'être dans la voye qui y conduit ; de posseder les biens de la grace, qui en sont la semence, les prémices & le gage.

C'est être pauvre, miserable, & réduit à la derniere bassesse, que d'être dépouillé de ce droit, & d'avoir en soi ce qui merite l'Enfer.

Toutes les differences qui naissent

des conditions & des qualitez humaines, ne sont rien en comparaison de celles-là. Aussi Jesus-Christ pour nous imprimer davantage cette verité dans l'esprit, a voulu commencer par-là ce Sermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de son Evangile. *Beati pauperes spiritu*, dit-il, *quoniam ipsorum est Regnum Cœlorum* : C'est-à-dire, que c'est ce droit à ce Royaume éternel qui rend bienheureux, & que c'est la perte de ce droit qui rend malheureux.

Enfin, il ne faut qu'avoir un peu de bon sens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la félicité de l'autre vie, qu'étant clair que c'est le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûë duquel nous devons conduire toute nôtre vie, nous devons avoir un extréme soin de nous bien instruire de la voye qui y mene, & de ne nous pas laisser tromper dans une chose si importante: d'autant plus que nous sommes avertis d'une part, qu'il est trés-facile de s'égarer dans ce chemin; & de l'autre que quiconque s'en égare,

s'engage dans le chemin de l'Enfer puisque tout ce qui ne tend point à la vie éternelle, tend à la mort éternelle comme dit saint François de Sales.

CHAPITRE IV.

Conclusion.

UN grand Esprit de ces derniers siécles, considerant d'une part la certitude de la Religion Chrêtienne, de l'autre la vie de ceux qui en font profession, exprime en ces termes l'étonnement où l'on doit être d'y voir si peu de rapport : C'est une grande folie, dit-il, de ne croire pas à l'Evangile, dont la verité est attestée par le sang des Martyrs, publiée hautement par les paroles des Apôtres, confirmée par le témoignage des élemens, & confessée par les démons mêmes. Mais c'est encore une folie beaucoup plus grande de ne douter point de la verité de l'Evangile, & de vivre comme si on ne doutoit point qu'il ne fût faux : *Magna insania est Evan-*

Pic de la Mirande.

gelio non credere, cujus veritatem ſanguis Martyrum clamat; Apoſtolicæ reſonant voces, elementa loquuntur, demones confitentur: ſed longè major inſania eſt, cùm de veritate Evangelii non dubites, ſic vivere quaſi de ejus falſitate non dubitares.

Or ce que cet Auteur dit en general de la Religion Chrêtienne & de la vie des Chrêtiens, eſt particulierement ſenſible à l'égard des points que nous en avons traitez dans cet écrit, c'eſt-à-dire, du Jugement de l'enfer & du Paradis.

C'eſt une grande folie que d'en douter, puiſqu'ils ſont établis ſur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile eſt établie ſur tant de miracles, & ſur l'accompliſſement ſi viſible de tant de merveilleuſes Propheties.

In Pſ. 13. Jesus-Christ, dit ſaint Auguſtin, *a executé pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croirons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de ſon jugement,* An verò *exhibuit nobis omnia quæ promiſit, & de ſolo die judicii nos*

fefellit ? Tout ce qui avoit été écrit, dit-il encore, *a été accompli dans la ſuite des temps ; & aprés cela pouvons-nous douter qu'il n'accompliſſe de même ce qui reſte....* Per *omnes generationes reddidit que ſcripta ſunt, & quod reſtat non ei credetur.* *In Pſ. 144.*

Il n'y a donc pas moyen que l'eſprit ſe ſoûtienne dans une prétention ſi déraiſonnable. Il faut croire, malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer ; qu'il y aura un feu éternel, & une gloire que l'œil n'a point vûë, & que l'oreille n'a point entenduë. Perſonne ne réſiſte à ces veritez. On les embraſſe, & l'on fait profeſſion de les croire : mais qu'eſt-ce que cette foi produit, & quelle ſuite a-t-elle dans la conduite de la vie des Chrétiens ?

C'eſt ici où paroît cet excés de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la foi. On croit l'Enfer & le Paradis ; & l'on vit comme ſi l'on étoit aſſuré qu'il n'y eût ni Enfer ni Paradis. On marche avec la même [illegible]ité, la même joye & le même [illegible] dans la voye de l'Enfer, que ſi

l'on avoit une conviction entiere que tout ce que l'on en dit fût une fable ; & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifference que si l'on ne doutoit point que ce ne fût une illusion.

On pousse même l'extravagance jusqu'à faire passer pour marque de force d'esprit, de ne penser ni à l'un ni à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort sans faire aucune réflexion sur ce qui la doit suivre. On a peine à souffrir qu'on nous en parle, & ce sont souvent les discours les moins écoutez que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On sçait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit : mais puisque vous le sçavez, pourquoi ne faites-vous pas ce que cette connoissance oblige de faire, à moins que de renoncer à la raison ?

Il est aisé de reconnoître cet excés de folie dans la vie du monde ; & ce qui est étrange, c'est qu'on la peut même remarquer en quelque dégré dans les personnes de pieté. Car dans la verité, il s'en faut toûjours beaucoup que ces grands objets ne fassent

ſur eux toute l'impreſſion qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens, dont le voyage ſe peut terminer à tous momens par le Paradis ou par l'Enfer. Il ſeroit aiſé de faire voir cela en détail dans la plûpart des fautes & des foibleſſes des gens-de-bien: mais il ſuffit de conclure ici generalement à l'égard de tout le monde: Que la plus claire, la plus ſenſible, la plus convainquante de toutes les veritez, étant qu'il ne faut pas vivre d'une maniere qui nous conduiſe au comble de tous les malheurs, & nous prive du ſouverain bien, tout homme qui a tant-ſoit-peu de ſens doit regler ſa vie d'une telle ſorte, qu'il ait ſujet de croire qu'il marche vers le Ciel, & non vers l'Enfer; & que quiconque ne le fait pas, doit ſans ceſſe ſe le reprocher à ſoi-même. Qu'il doit ſe juger non-ſeulement miſerable, mais inſenſé. Qu'il doit gémir d'un ſi malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le lui mette ſans ceſſe devant les yeux pour l'aider à en ſortir. En un mot, c'eſt être vraiment raiſonnable que de travailler ſérieuſement & uniquement à ſon ſa-

lut. C'eſt avoir encore quelque reſte de raiſon & de lumiere quand on ne le fait pas, que de ſe condamner ſoi-même & de deſirer de changer de vie. Mais c'eſt une extinction entiere de raiſon, que de vivre en repos, ſans ſe mettre en peine de ce qui arrivera aprés la fin de ſa vie.



SECOND TRAITÉ.

DE LA VIGILANCE CHRETIENNE,

Contenant divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste la vigilance Chrétienne.

L'AUTORITÉ de JESUS-CHRIST qui nous recommande si souvent la vigilance, qui employe pour nous y porter des motifs aussi pressans que la terreur de la mort & du jugement, & a voulu marquer si expressément qu'il la commandoit à tous (*Omnibus dico : Vigilate*) suffit pour *Marc.* faire voir qu'il n'y a point de de- 13. 37.

voir de la vie Chrêtienne qui soit plus indispensable.

Il ne la commande pas seulement à tous les Chrêtiens, mais il la leur commande en tout temps, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit être
Luc. 21. 36. continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout temps*. VIGILATE, *omni tempore orantes*. Car ce ne sont pas deux devoirs que l'on puisse séparer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne sçauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils se tiennent même l'un à l'autre reciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut aussi prier pour veiller. On se dispose à la priere par la vigilance. On obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils se renferment en quelque sorte l'un l'autre, puisque comme celui qui prie veille, il est vrai aussi en quelque sorte que quiconque veille prie.

La néceſſité de la vigilance étant donc si établie, il n'est plus question que de connoître les moyens de la pratiquer, & pour cela il est néceſſaire de sçavoir en quoi elle consiste.

Veiller

Veiller est le contraire de dormir, aussi-bien dans la grace que dans la Nature. Or *ceux qui dorment*, dit l'Apôtre, *dorment la nuit*. QUI *dormiunt nocte dormiunt* : & quand ils dormiroient durant le jour, ils se feroient une nuit par leur sommeil même; puisque ce sommeil les priveroit de la vûë de la lumiere.

Etre endormi selon l'esprit, c'est donc être privé de la vraye lumiere, & avoir les sens spirituels assoupis. Mais comme en même temps que ceux qui dorment selon le corps, sont privez de la vûë & du sentiment des objets réels, ils ne laissent pas d'avoir de certains sentimens obscurs, & de s'appliquer aux fantômes dont leur imagination est remplie, en les prenant pour des réalitez, & en ne pensant pas même pendant qu'ils dorment; qu'il y ait d'autres objets plus réels & plus solides que ceux-là, de même ceux qui sont endormis selon l'esprit, étant privez de la vûë des objets que l'on peut appeller vraiment réels, ne laissent pas de se repaître des choses temporelles qui ont bien moins d'être & de réalité en comparaison des

objets ſpirituels, que les fantômes qui compoſent nos ſonges n'en ont en comparaiſon des objets exterieurs qu'ils nous repreſentent.

Et par-là il eſt clair que veiller c'eſt avoir les yeux de l'eſprit ouverts à la lumiere ſpirituelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'eſt-à-dire Dieu, l'Enfer, le Paradis, l'Eternité; l'uſage que nous devons faire des créatures pour nous ſauver, l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les deſſeins du diable en nous les préſentant, les obligations où elles nous mettent de loüer, de remercier, & de prier Dieu.

Or comme ceux qui veillent n'ont pas ſeulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui ſe préſentent; mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire; veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voye de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même par les créatures, & par tous les objets, tant ſpirituels que corporels que nôtre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes

choses, & il n'y a que nôtre surdité qui nous empêche de l'entendre. C'est l'idée que nous devons avoir de la vigilance Chrêtienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la suite de ce Traité.

CHAPITRE II.

Combien il est utile de rappeller souvent dans son esprit le souvenir de Dieu. Raisons fondamentales de l'utilité de cette pratique.

LA lumiere spirituelle qui, comme nous avons dit, distingue ceux qui veillent de ceux qui ne veillent pas, n'étant autre chose que Dieu même, comme Saint Augustin le dit si souvent aprés l'Ecriture, tous ceux qui la suivent, ont en quelque sorte Dieu présent, & pratiquent ainsi ce que Dieu ordonne à Abraham par ces paroles: *Ambula coram me, & esto perfectus.*

Mais outre cette présence de Dieu plus generale, & qui est renfermée dans toutes les vûës & toutes les

connoissances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expresse, par laquelle l'esprit connoît Dieu plus distinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de lui rendre les hommages, les adorations & le culte qui lui est dû. Cette présence de Dieu n'est autre chose que ce souvenir continuel de Dieu, que les Saints Peres qui ont donné des regles de la vie Chrétienne, nous recommandent comme l'unique moyen de vivre dans la pieté.

Reg. fus. disput. int. 5. Voyez Brevior 21. 22. & 306. *Il faut*, dit saint Basile, *veiller à la garde de son cœur avec toute sorte de soin, & ne pas souffrir que le souvenir de Dieu, qui doit être continuel en nous, s'efface de nôtre esprit. Il faut que nous portions sans cesse l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable sur nôtre ame. C'est par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à observer les Commandemens, & qui se conserve en les observant.*

Gregor. Nazor. 33. p. 531. Saint Gregoire de Nazianze ne parle pas avec moins de force de l'utilité de cette pratique. *Il nous doit être*, dit-il, *aussi ordinaire de nous*

ſouvenir de Dieu, que de reſpirer : ou plûtôt ce devroit être nôtre unique occupation. Nôtre devoir eſt de penſer à Dieu le jour & la nuit, le matin, le ſoir, à midi : de le benir & de le loüer en tout temps, en ſe couchant, en ſe levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions ; afin de purifier nôtre ame par ce ſouvenir continuel.

Tous les autres Peres parlent le même langage, & il n'y a point d'avis qui ait été propoſé avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie ſpirituelle.

Mais pour comprendre juſques dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique ſainte, il faut conſiderer que la premiere & la plus generale de toutes les tentations eſt celle de l'oubli de Dieu, parcequ'elle naît de tous les objets des ſens, quelque innocens qu'ils puiſſent être.

Car l'état où nous ſommes dans cette vie, eſt que ces objets frapant les organes du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux ſans qu'elle s'en puiſſe ordinairement défendre. Ils avertiſſent eux-mêmes de leur pré-

ſence, & ils n'ont point beſoin pour être conçûs, d'être aidez d'une reflexion interieure qui en excite l'idée: & comme leurs impreſſions ſont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en remplir, & à oublier toute autre choſe.

Mais comme par une inſtitution publique & connuë, ou par un rapport naturel, quelques-uns de ces objets, outre l'idée de leur être qu'ils forment dans l'eſprit, ſont encore ſignes de divers mouvemens de l'ame, que nous concevons facilement dans les autres, parceque nous le reſſentons ſouvent en nous-mêmes; il arrive de-là qu'en recevant, par exemple, l'impreſſion que l'exterieur des hommes peut faire ſur nous, nous concevons de-plus l'idée de leurs penſées, ſoit par leur mouvement & par leur viſage, ſoit par leurs paroles & par d'autres ſignes d'inſtitution. Et ainſi, quoique ces penſées ſoient ſpirituelles, elles conviennent néanmoins en cela avec les êtres corporels, qu'à la faveur des ſignes auſquels elles ſont liées, elles entrent dans nôtre ame malgré que nous en ayons, &

elles attirent ſon application.

Outre ces principes exterieurs, qui tirent en quelque ſorte l'ame hors d'elle-même, elle y eſt encore violemment pouſſée par le déreglement de ſes paſſions, par la pente qu'elle a pour les plaiſirs, & pour tout ce qui flate ſon ambition & ſon orgüeil, par le vuide & l'indigence où elle ſe trouve au-dedans d'elle-même, qu'elle tâche de remplir par les choſes du dehors. Ainſi elle s'y porte avec violence, elle ſuit avec plaiſir les impreſſions qu'elle reçoit des choſes corporelles, elle s'y plonge, & elle leur donne par ſon imagination une grandeur & une ſolidité qu'elles n'ont pas.

Il en eſt tout-au-contraire des choſes ſpirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agiſſent point par elles-mêmes ſur nos ſens, & elles n'avertiſſent point ainſi l'ame d'y penſer. Et quoique par le moyen de certains ſignes, l'ame en puiſſe être quelquefois avertie, néanmoins comme nous les concevons trés-imparfaitement, que les idées que nous en avons ſont foibles, & que les

impressions des choses du monde attirent sans cesse l'ame, il arrive de-là que la plûpart des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux-mêmes qui ont quelque desir d'être à lui, ont besoin d'un effort continuel pour s'empêcher d'y tomber, & pour resister à l'impression des choses sensibles, qui tend à appliquer leur ame au-dehors, & à la détourner des objets spirituels.

Ainsi, quelque persuadé que l'on soit speculativement de la verité, de la réalité, & de la grandeur du monde spirituel, on sent neanmoins en soi un poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & presque d'autre être, que celui des objets qui frapent nos sens. Et ce qui paroît plus étrange, est que lors même qu'on se porte à s'occuper des choses temporelles par l'ordre de Dieu, par le mouvement de sa grace, & par le motif de l'obéïssance que l'on lui doit, & que l'on a rapporté d'abord à son honneur & à sa gloire l'application que l'on donne à ces objets, l'inclination que nous y avons ne laisse pas d'effacer peu-à-peu

cette premiere intention, & de nous y attacher par le plaisir que nous y prenons, de sorte que ces emplois extérieurs, quoiqu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent insensiblement de lui, & nous remplissent des créatures, à moins que nous ne fassions de grands efforts pour arrêter cette impression.

Voilà la principale des tentations de cette vie & la source de toutes les autres, ou plûtôt c'est une tentation universelle qui est renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il est bien visible par-là, que le remede le plus naturel à cette tentation generale seroit de nous rendre les choses spirituelles plus présentes qu'elles ne sont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fist mieux comprendre la grandeur, d'en renouveller sans cesse la pensée dans nôtre esprit, & d'étouffer par-là l'impression si violente que les choses corporelles & passageres y font. Mais comme ces objets spirituels ne se présentent pas par eux-mêmes, & que la liaison qu'ils ont avec les choses corporelles n'est pas sensible; il faut que l'ame y

ſupplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

Ces moyens ſe réduiſent à deux : l'un general,&l'autre en particulier.Le premier eſt de contraindre ſon eſprit par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force de la vûë des créatures pour l'attacher à celle des objets ſpirituels.

Le ſecond eſt de faire en ſorte par une ſainte induſtrie, que tous les objets qui nous environnent, & qui frapent nos ſens, y rénouvellent l'idée de Dieu,& nous faſſent ſouvenir de ce qu'il eſt & de ce que nous lui devons.

Pour réüſſir dans ce dernier moyen, qui comprend auſſi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vivement dans nôtre eſprit les divers rapports que les objets exterieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées enſemble,que les choſes du monde ne ſe préſentent jamais à nous, ſans exciter l'idée de celles de Dieu.

Il n'eſt pas beſoin pour cela d'inventer des liaiſons arbitraires. Il n'y a qu'à voir celles qui ſont effectives. C'eſt-à-dire qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, ſoûtient, meut,

conduit le monde visible, qu'il nous parle par toutes les créatures, qu'il est la regle unique & inviolable de nos actions, qu'il nous peut seul défendre des tentations qu'elles nous causent, & à s'accoûtumer ainsi à ne voir plus ces créatures sans voir en même temps en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport si intime & si essentiel.

CHAPITRE III.

Premiere maniere de se tenir en la présence de Dieu, tirée de la dépendance qu'à l'être des créatures de celui de Dieu.

Les qualitez des créatures peuvent être differentes, & avoir ainsi divers rapports avec Dieu : mais comme elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cet être qu'elles ont reçû & qu'elles reçoivent sans cesse de Dieu, une liaison intime avec lui, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainsi toute créature par son être même nous doit faire souvenir de

Dieu, & elle en est un signe naturel; Mais pour imprimer plus vivement cette verité dans nôtre esprit, il est bon de considerer que tous ces corps qui frapent nos sens, qui nous paroissent avoir tant d'éclat & tant de beauté, que nous prenons presque pour les seuls êtres réels qui soient au monde, parcequ'il n'y a que ces seuls êtres qui nous avertissent qu'ils y sont, ne participent néanmoins à l'être que d'une maniere trés-imparfaite. Non-seulement ils n'ont point en eux la cause de leur subsistance, & ils ont besoin que la main toute-puissante qui les a créez les soûtienne & les tire sans cesse du néant, sans quoi ils y retomberoient à tous momens, par cela seul qu'elle cesseroit de leur donner l'être: mais cet être même qu'ils reçoivent, est tellement borné en toutes choses, qu'il tient bien plus du rien que de l'être, puisque nous y appercevons un néant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De-plus, comme ils sont destituez d'intelligence, ils sont à leur propre égard comme s'ils n'étoient point, & s'ils sont pour nous, ils ne sont pas pour eux-mêmes.

Si des corps on passe aux esprits créez, on y trouve la même impuissance de subsister par soi-même, & le même besoin de recevoir continuellement leur être de Dieu. Il est vrai qu'ils n'ont pas le défaut de ne se pas connoître, & que leur connoissance s'étend à quelques objets ; mais les bornes en sont si étroites, que ce qu'ils connoissent n'est presque rien en comparaison de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'être de toutes les créatures, nous doit servir de dégré pour concevoir qu'outre ces êtres materiels & ces esprit bornez, il y a un être immateriel & sans bornes qui est la source de tout être & de toute connoissance, qui ne dépend de rien & dont tout dépend, qui est immense, infini, nécessaire, tout-puissant; qui est grand sans quantité, bon sans qualité, éternel sans vicissitude de temps, qui sans changement produit tous les changemens des créatures; qui est toûjours en repos sans cesser d'agir, qui connoît tout, & tout-à-la-fois, qui est par-tout & dans tout, sans être renfermé en rien, qui nous est plus intime que nous-mêmes, &

qui nous donne ſans ceſſe, comme dit ſaint Paul, la vie, le mouvement & l'être.

C'eſt cet être infini qui eſt le Dieu que nous adorons. Toutes les créatures nous le montrent, puiſqu'elles ſortent de lui, & qu'elles reçoivent continuellement de lui tout ce qu'elles ſont. Mais comme nous ſommes portez par le poids de nôtre corruption à nous arrêter aux effets ſans penſer à la cauſe toute-puiſſante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des créatures, en oubliant la beauté ſouveraine dont elles empruntent le peu qu'elles en ont, pour réſiſter à ce funeſte aveuglement, nous devons dire à toutes ces créatures qui nous environnent, & tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant : Vous n'êtes pas mon Dieu, ce n'eſt pas de vous que vous tenez l'être, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu, qui eſt caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons ſouvent conſiderer Dieu comme une mer infinie qui contient & conſerve toutes choſes, &

nous regarder comme des poiſſons, ou plûtôt comme des atômes qui y ſont abîmez, & dont l'être diſparoît en quelque ſorte dans l'immenſité de cet être ſouverain qui les engloutit.

Si nous étions bien accoûtumez à ces penſées, tant-s'en-faut que les créatures nous portaſſent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions ſans ceſſe par des regards & des mouvemens ſecrets. Nous nous anéantirions ſans ceſſe en ſa préſence par la vûë de ſa grandeur & de nôtre petiteſſe. Nous nous ſervirions de tous les objets ſenſibles pour lui renouveller nos hommages. Comme il eſt par tout, nous le trouverions par tout, dans les Cieux, dans la Terre, & dans l'Enfer même : *Si* Pſ. 130.
aſcendero in Cœlum, tu illic es : ſi deſcendero in Infernum, ades. Tout l'Univers nous repréſenteroit la magnicence de ſa gloire, & ce ſeroit pour nous un temple qui nous exciteroit à nous tenir dans le reſpect dû à la grandeur de celui à qui il eſt conſacré. Nous ne croirions jamais être ſeuls, puiſque nous nous verrions

eſt point vivement touché. C'eſt donc ce que nous devons demander à Dieu & à quoi nous devons travailler par des reflexions continuelles qui puiſſent les imprimer fortement dans nôtre eſprit & dans nôtre cœur.

CHAPITRE IV.

Second moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.

LA foi ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde, ſoûtenant tous ſes ouvrages, & leur donnant continuellement l'être en qualité de Créateur, elle nous le fait voir auſſi comme Roi dans ſon Royaume, reglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi abſolu, & une force ſi invincible, qu'aucune créature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ni s'empêcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal, à l'execution de ſes volontez.

Cette verité nous donnant lieu de

regarder toutes les créatures comme des instrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par conséquent de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le véritable Auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux sont également propres pour renouveller cette idée. Car Dieu est le veritable Auteur des uns & des autres. Il est Auteur des biens que nous recevons par le ministére des créatures; puisque c'est lui qui nous les destine, & qui nous les procure par un ordre exprés de sa volonté, sans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes ensemble ne nous pourroit être qu'inutile. Et il n'est pas moins Auteur des maux qui nous arrivent, puisque c'est sa justice qui nous y condamne, & qui employe ou les hommes, ou d'autres causes secondes ponr l'accomplissement de ses volontez sur nous.

Il faudroit donc changer sur cela nôtre langue ou au-moins nos pensées : & au-lieu que nous n'avons que les créatures dans l'esprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur

attribuons tout, il seroit juste de remonter en toute occasion à la véritable cause de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans nôtre pensée la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penser simplement qu'un tel homme est mort par tel & tel accident, que l'un a été emporté par la fiévre, l'autre par la peste, mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme se servant de ces divers moyens pour l'execution de l'arrêt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de même jamais dire que nous avons perdu nôtre bien par l'injustice d'un autre ; mais il faudroit dire que Dieu s'est servi de la malice d'un ennemi pour nous ôter ce que nous méritons de perdre.

Gardez-vous bien, dit saint Augustin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable même ne sçauroit vous faire le moindre mal sans la permission de celui qui posséde la souveraine puissance, & qui s'en sert ou pour punir ou pour corriger les hommes, pour punir les

impies pour corriger ses enfans. *Prorsùs*, dit saint Augustin, *ad Deum refer flagellum tuum, quia nec Diabolus tibi aliquid facit, nisi ille permittat qui desuper habet potestatem, aut ad pœnam aut ad disciplinam, ad pœnam impiis, ad disciplinam filiis.*

Aug. in Ps. 32.

Par ce moyen nous verrions Dieu par-tout, & en toutes choses, puisqu'il n'y a rien qui ne soit reglé par sa Providence, & ce qui est admirable, nous n'y verrions en un sens rien que de juste, puisque rien n'arrive que par l'ordre de sa volonté qui est toûjours juste.

Essais de Mor. t. 1. tr. 2. 2. part. n. 15.

Ainsi toutes les Histoires deviendroient pour nous des Histoires de Dieu, tous les Hommes des Ministres de Dieu, tous les évenemens des Arrêts de Dieu, dans lesquels par conséquent nous ne trouverions jamais rien dont nous puissions nous plaindre avec justice.

Quelle paix, quelle soumission, quelle assurance cette verité ne devroit-elle point produire dans nos esprits? Devroit-on craindre dans un vaisseau dont Dieu seroit le Pilote? Or c'est ce qu'il est dans le monde à

l'égard de tous les hommes. Il les conduit tous à la fin à laquelle ils ſont deſtinez, par des voyes infaillibles, & dont aucun ne ſe détourne jamais.

Il eſt vrai qu'il porte les uns & laiſſe aller les autres ; parcequ'il eſt Auteur de la voye des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voye qu'ils choiſiſſent par eux-mêmes. Mais ces permiſſions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous ſoûmettre à ſes ordres, que les effets qu'il produit par lui-même, & où les créatures ont moins de part ; puiſqu'il ne s'en ſert pas moins pour l'éxecution de ſes deſſeins, & qu'il les regle & les borne à la meſure qui eſt néceſſaire pour les faire réüſſir.

Afin que la vûë de la Providence divine produiſe en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons préſentement il ne faut pas ſe contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands évenemens : mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut s'accoûtumer à l'honorer en tout, &

à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne suffit donc pas de dire comme David, dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grands outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à ceux qui nous traitent de la sorte, de nous outrager & de nous calomnier, c'est-à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour nôtre bien; mais il faut dire dans les petites incommoditez de la vie commune, que c'est par l'ordre de Dieu qu'elles nous arrivent, qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal-à-propos, qu'un ami nous neglige, nous oublie, nous traverse, qu'on nous lasse par des visites incommodes, qu'on nous importune par des prieres injustes ou inutiles.

Il faut de même reconnoître cet ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des créatures, dans les moindres bons succés qui arrivent à nous ou à nos amis, dans les moindres connoissances que l'on fait, dans les moindres rencontres qui choquent ou favorisent nos desirs, & en-

fin il faut le reconnoître dans les choses dont nous ne découvrons ni le bien ni le mal, en ne laissant pas d'y honorer la profondeur des jugemens de Dieu qui attache quelquefois l'executions de ses plus importans desseins, à des rencontres qui paroissent fortuites & indifferentes, & dans lesquelles la prudence humaine ne sçauroit découvrir ni avantage ni desavantage.

Ainsi nous nous conserverons dans une espece d'oraison continuelle en voyant agir Dieu dans toutes choses, & adorant en tout la conduite qu'il lui plaît de tenir sur nous & sur toutes les créatures.

CHAPITRE V.

Troisiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de considerer ce que toutes les créatures ont de Dieu, & sur-tout les personnes avec qui l'on traite.

COMME Dieu s'est peint dans tous ses ouvrages, qu'il y a répandu

les traits & les caracteres de ses divines perfections, & qu'il l'a fait même dans le dessein que nous nous en servissions comme de dégrez pour nous élever jusques à lui, c'est seconder ses intentions que de remarquer dans chaque créature ce qu'elle a de Dieu, de reconnoître Dieu en elle, & de remonter par elle à la source de ces perfections, qui est Dieu même.

Je ne parlerai point ici des images de la Divinité que l'on peut trouver dans les créatures privées de raison; quoiqu'il soit juste qu'ayant été si souvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous servions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le souvenir de ce qu'elles représentent.

Je me contenterai d'expliquer de qu'elle sorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en servir pour se tenir en sa présence, au-lieu que souvent il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parcequ'ils nous remplissent l'esprit, non-seulement de l'image de leurs corps: mais des idées
de

de leur jugement & de leurs passions, qui en font naître souvent de semblables en nous.

Tous les hommes géneralement entant qu'hommes, nous peuvent servir à connoître Dieu ; puisqu'il a gravé son image dans leur nature même, qu'ils sont tous capables de le posseder ; & que ne sçachant d'aucun qu'il ne soit pas du nombre des prédestinez, nous les pouvons tous regarder comme devant être éternellement transformez en Dieu.

Mais outre cette qualité générale qui est commune à tous, on voit & l'on distingue Dieu dans les divers états des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

On les peut aisément reconnoître par ces principes que l'Ecriture nous fournit : *Que toute puissance vient de* Rom.
Dieu : Que l'homme ne peut rien 11. 1.
avoir, s'il ne lui est donné du Ciel : Joan.
3. 17.
Que toute grace excellente & tout don 1. Jac.
parfait vient d'en haut, & descendu du 2. 17.
Pere des lumieres : Que nous sommes 1. Cor.
les temples du saint esprit : Que l'E- 3. 16.
glise est le corps de Jesus-Christ, Episl.
1. 11.

que ce que l'on fait aux membres de
Matth. JESUS-CHRIST, *on le fait à* JE-
25. 40. SUS-CHRIST *même.*

A la faveur de ces lumieres divines on peut trouver & honorer Dieu dans les Rois, dans les Princes, dans les Magiſtrats, dans les ſupérieurs Eccléſiaſtiques, & même dans les hommes injuſtes & violens, parcequ'on y trouve ſa puiſſance, dont les hommes peuvent bien être les inſtrumens & les miniſtres : mais qui ne leur appartient jamais. Et c'eſtpourquoi Judith l'a reconnuë dans Holoferne en lui diſant : *Qu'il avoit en lui la puiſſance de Dieu pour le châtiment des méchans.* VIRTUS *Dei quæ in te eſt ad eruditionem inſipientium.*

Quand on voit donc les richeſſes entre les mains des riches, on doit penſer qu'ils en peuvent bien être les œconomes & les diſtributeurs ; mais qu'ils n'en ſont jamais les propriétaires & les maîtres ; parceque le domaine en demeure toûjours à Dieu, qui les leur ôte quand il lui plaît pour les donner à d'autres, par le droit inalienable de ſa ſouveraineté. Ainſi en les voyant on doit élever ſon eſprit

à celui qui les a établis dispensateurs de ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur administration.

On ne voit pas seulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à sa puissance, à ses richesses, & aux autres dons qui leur peuvent être communs avec les bons. JESUS-CHRIST est aussi en eux en plusieurs autres manieres. Il est en « eux, comme dit un excellent Auteur, « pour les punir dans sa fureur. Et où « est le Serviteur qui ne tremble, quand « il voit son Maître en colere, & qu'il « condamne aux fers & à la mort un « méchant Serviteur, principalement « s'il mérite lui-même d'être répris & « s'il se sent aussi coupable ? Il est en « eux pour l'accomplissement de ses des- « seins que nous ignorons. Et qui n'au- « ra du respect pour les ordres secrets « du Prince, quand on voit que tout se « remuë, & qu'on ne sçait ce qu'il veut « faire ? Il est en eux pour nous éprou- « ver, & pour reconnoître si nous lui « sommes fidéles. Et qui ne veillera sur « soi-même, & ne se tiendra dans la « modestie & le recueillement dans ce «

Traitez de pieté. 2. part. 321.

„ temps de tentation ? il eſt en eux pour
„ nous faire avancer, parceque nous
„ nous arrêtons trop, & que leur com-
„ miſſion porte de nous preſſer. Et qui
„ oſera s'en prendre à eux, & ne tâche-
„ ra plûtôt de recompenſer le temps
„ perdu ? Il eſt en eux pour nous guérir.
„ Et qui ne doit recevoir le remede de
„ Dieu avec ſoumiſſion & avec patien-
„ ce ; ſans s'arrêter au razoir qui coupe,
„ qu'il faut conſiderer comme un inſ-
„ trument de ſanté ; & révérer la
„ main qui l'employe ? Il y a des per-
„ ſonnes qui baiſent le médicament
„ qu'on leur donne ; tant ils le reçoi-
„ vent avec joye, dans l'eſperance qu'ils
„ ont de ne plus languir. Il eſt en eux
„ enfin pour nous récompenſer. Ce ſont
„ eux qui nous mettent la couronne ſur
„ la tête. Faut-il donc s'offenſer s'ils
„ le font un peu rudement, puiſqu'en
„ cela même ils augmentent nôtre ré-
„ compenſe ?

Mais ſi l'on peut voir Dieu dans les
méchans mêmes ; combien le peut-
on voir encore plus facilement dans
„ les bons & dans les juſtes ? Il n'y eſt
„ pas ſeulement ; il y agit, il y parle.
„ Quand les membres de JESUS-CHRIST

font remplis de son esprit, il y est " presque sans voile & d'une maniere " palpable, parcequ'on l'y peut voir " comme avec les yeux ; puisque nous " sçavons que c'est lui qui fait en eux " tout le bien qu'ils peuvent faire : *Domine, dabis pacem nobis ; omnia enim opera nostra operatus es in nobis.* Leur " douceur est sa douceur ; leur patience " est la sienne. Quand ils parlent, c'est " lui qui regle les mouvemens de leur " langue. Quand ils brûlent de charité, c'est lui qui l'allume. C'est lui " qui est leur charité & toute leur " vertu. "

Pourquoi n'avons-nous donc pas soin de diversifier nos mouvemens envers Dieu, selon les diverses graces que nous remarquons dans les ames justes ? Et enfin pourquoi la vûë de tous les Chrêtiens n'excite-t-elle pas en nous le souvenir de Jesus-Christ qui est leur chef ; qui les a unis à son corps, & qui les a rendus ses freres & ses cohéritiers ? Ne sommes-nous donc pas bien inexcusables si nous oublions Dieu, puisqu'il se presente à nous en tant de manieres & qu'il est par-tout devant nous, en tout temps

en toute ſorte d'états. Il ſe préſente à nous, dit l'Auteur que nous avons déja cité, dans les Grands, afin de
Ibid. p. 313. „ nous étonner. Il ſe préſente dans les „ Pauvres, afin de nous faire compaſ- „ ſion. Il ſe ſert de l'averſion de ceux „ qui ne nous aiment pas, pour nous „ faire gagner davantage. Il ſe ſert de „ l'occaſion de la nature, & de ceux „ que nous aimons, pour commencer „ de ſe faire aimer de nous. Il ſe fait „ voir dans les perſonnes inconnuës, „ & qui nous ſont indifferentes; afin „ qu'étant ſans paſſion en ce qui les „ regarde, nous les voyons plus facile- „ ment, & que rien ne nous en faſſe „ détourner les yeux. Il eſt dans tous „ ſes membres, il eſt par-tout, afin que „ nous le voyions par-tout: & par-tout „ nous fermons les yeux, afin de ne le „ pas voir.

Il faudroit donc tâcher de regarder tous ceux avec qui nous avons quelque commerce, par quelqu'un de ces caracteres de Dieu; de nous en ſervir pour nous élever à lui, & pour lui demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilité & de

respect tout ce qu'ils nous disent, ce qui rendroit toutes nos conversations saintes & édifiantes.

CHAPITRE VI.

Quatriéme maniere de se tenir en la présence de Dieu, qui est d'être attentif aux instructions qu'il nous donne par-tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.

LA vigilance Chrêtienne n'ouvre pas seulement les yeux de l'ame aux objets spirituels, elle ouvre encore ses oreilles aux instructions que Dieu nous donne. Il y en a qui sont en quelque sorte entenduës exterieurement par tout le monde, & ce sont celles qui s'adressent directement à nous comme les avertissemens qui nous sont donnez par les Prédicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoître nos défauts. Et l'effet de la vigilance chrétienne à l'égard de celles-là, est qu'elle ne nous les fait pas regarder

& recevoir comme venant des hommes : mais comme nous étant données de Dieu par leur ministere, suivant ce principe indubitable dans la Théologie de saint Augustin, que Dieu est le seul Maître de la verité, de quelque maniere qu'il nous la fasse connoître.

Mais il y a d'autres instructions que Dieu nous donne, d'une maniére plus cachée & plus difficile à entendre ; & ce sont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sagesse
Prov. crie au dehors, & qu'elle fait enten-
1, 20. dre sa voix dans les ruës. *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam.* Ce sont celles, dis-je, qui sont gravées dans les passions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle par tout cela, & il parle d'une maniere tres-vive, trés-forte, trés-efficace ; mais ce n'est que pour ceux qui ne dorment pas, qui sont attentifs à sa voix, & qui desirent de l'entendre. Non-seulement il parle ; mais il parle continuellement, parcequ'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne soit propre à

instruire un homme de bien, qui veille sur soi-même, & qui a soin de rapporter à son édification tout ce qu'il voit ou qu'il apprend.

Car que voit-on, par exemple, dans le monde, que des vertus, des vices, des biens, des maux, des prospéritez, des adversitez, des élevations, des décadences, des passions, des égaremens? & qu'y a-t-il en tout cela par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent?

Il expose les vertus à nos yeux pour nous porter à les imiter; pour nous faire voir combien nous en sommes éloignez; pour nous donner esperance d'y parvenir. Et c'est comme s'il nous disoit: Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez espérer. *Cur non poteris quod iste & iste?* Il nous montre par la rareté de ces vertus que la grace est rare; qu'il la faut demander avec ardeur & avec persévérance; qu'il faut craindre de la perdre: mais qu'il ne faut pas desespérer de l'obtenir.

Il nous instruit par les vices & par les péchez, dont il permet que nous soyons spectateurs, de la corruption

& de la foiblesse de l'homme. Il nous montre ce que nous sommes par nous-mêmes,& l'état où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le néant & la vanité de la félicité temporelle en nous donnant lieu de considerer les miseres qui y sont attachées, & qui servent de matiere aux divines reflexions que le saint-Esprit a fait écrire à Salomon dans le livre de l'Ecclesiaste. Il nous decouvre ces heureux plongez dans le dégoût de leur bonheur, travaillez de mille inquiétudes & de mille soins, & s'efforçant vainement d'arrêter une félicité qui leur échape à tous momens, & qui est toûjours prête de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'aversion de la verité qui l'accompagne; les égaremens où elle engage; la dureté du cœur qu'elle cause; l'entrée qu'elle donne à toutes sortes de vices, & les obstacles qu'elle met à tous les moyens du salut.

Tant de miserables dont le monde

eſt plein, & qui frapent nos yeux à toute heure, devroient être pour nous, ſelon l'Evangile, autant de Prédicateurs de la pénitence; puiſqu'ils nous donnent lieu de faire la même reflexion que JESUS-CHRIST fit faire aux Juifs ſur le ſupplice de certains Galiléens, & ſur la mort de ceux qui furent accablez par la tour de Siloé. *Penſez-vous*, leur dit-il, *que ces gens fuſſent plus coupables que les autres hommes? ils ne l'étoient nullement. Si vous ne faites donc pénitence, vous périrez tous auſſi-bien qu'eux.* Nous devrions ainſi nous dire à nous-mêmes, à la vûë de tant de gens qui gémiſſent ſous le poids de leur miſere: Eſt-ce que nous nous imaginons que nous ſommes moins coupables qu'eux: Quelle raiſon aurions-nous de le croire? Il n'y a donc point d'autre voye que la pénitence qui nous puiſſe faire éviter les châtimens effroyables que la juſtice de Dieu reſerve aux pécheurs, & dont ces maux qu'il expoſe à nos yeux dés cette vie, ne ſont que de legers commencemens. *Luc.* 13. 1. 5.

Dieu ne nous dit pas ſeulement par

les miseres des hommes, que c'est ainsi que les orgueilleux meritent d'être traitez : Que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le temps de sa rigueur, puisqu'il punit déja si séverement les hommes dans le temps de sa misericorde ; mais il nous dit de-plus que ce monde rempli de tant de maux ne merite pas d'être aimé ; que c'est un aveuglement prodigieux d'y être attaché, tout miserable qu'il est, & de ne se servir pas de ces miseres inévitables pour se procurer un bonheur éternel ?

Que nous disent tant de morts que nous voyons tous les jours, sinon que nous devons nous préparer continuellement à cette fin si proche & si terrible ; & qu'au lieu que nos sens, à force d'être frapez de ces objets, y deviennent insensibles, nôtre raison au contraire en doit être d'autant plus touchée, qu'ils sont plus fréquens ; parcequ'elle est avertie par-là que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y est surpris ?

Mais rien ne nous peut instruire davantage que les refléxions que nous pouvons faire sur les passions des

hommes, ſur les nuages qu'elles produiſent dans leur eſprit, qui leur dérobent la vûë des veritez les plus claires & les plus ſenſibles, ſur les faux jours par leſquels elles les ſéduiſent en ne leur laiſſant voir qu'une partie de ce qui doit ſervir de fondement à leurs jugemens; ſur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but; ſur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer; ſur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empreſſement; ſur les miſeres, les inquiétudes qu'elles cauſent par avance à ceux qui s'y abandonnent; ſur le déchirement & le deſeſpoir qu'elles produiſent, ou lorſque leur objet leur échape, ou lorſque le cœur eſt partagé par divers deſirs contraires.

Et c'eſt ce qui nous donne lieu de voir comme dans un tableau le ſaint aveuglement que le deſir d'être à Dieu devroit produire en nous pour toutes les raiſons humaines qui nous en pourroient détourner; l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin; l'activité que nous devrions avoir pour embraſſer tous les moyens qui nous y peuvent conduire; la patience

avec laquelle on devroit souffrir tous les maux qui se rencontrent dans ce chemin, la solidité & la grandeur incomparable du bien auquel nous tendons.

Ce seroit une chose infinie que de marquer en particulier toutes les instructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la consideration de leurs actions.

Il suffit de dire en general qu'il n'y a point de livre qui en fournisse un si grand nombre, ni de si vives, & que les meilleurs livres mêmes ne consistent presque que dans les reflexions que des gens éclairez ont faites sur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, si nous y étions appliquez; qu'elles ne se tirent pas seulement de l'Exemple des personnes illustres, ni des actions éclatantes mais des personnes les plus basses & des actions les plus ordinaires; qu'on peut apprendre à connoître les hommes & à se connoître par la conduite de ses serviteurs, par les entretiens des païsans, des artisans; des hommes, des femmes, & des esprits les plus petits & les plus bornez.

Mais afin que ces reflexions nous ſoient vraiment utiles, & qu'elles nous ſervent à nous tenir dans la préſence de Dieu ; il faut les regarder comme nous étant données de Dieu, qui eſt le Docteur de toute verité, comme dit ſaint Auguſtin, & qui nous la découvre par ſa lumiere, c'eſt-à-dire par lui-même & dans lui-même. Il faut le prier en même temps de nous les graver dans le cœur ; de nous faire la grace de nous en ſervir pour nôtre conduite ; de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer ; de nous affermir dans les veritez qu'il nous découvre ; de nous les remettre dans l'eſprit & dans le cœur, lorſqu'il ſe préſentera quelque occaſion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles ſoient étouffées ni obſcurcies par nos paſſions.

Il ne faudroit qu'être fidéle à cette pratique pour allier les offices de Marthe & de Marie, pour être toûjours aux pieds de JESUS-CHRIST, en même temps que nous ſerions le plus occupez aux choſes exterieures ; & pour pouvoir dire veritablement que nous écoutons Dieu en même

temps que nous écoutons les hommes puisque nous n'entendrions en quelque sorte que la voix de Dieu dans celle des hommes, & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Il est vrai que ce que Dieu dit ainsi par les hommes, est souvent bien éloigné du sens immédiat de leurs paroles. Car, par exemple, lorsqu'il nous entretiennent de discours vains & inutiles, Dieu nous dit par ce discours mêmes, ce que David dit par ces pa-
Ps.118. roles : *Les fables que les méchans me content sont bien éloignez de la solidité de vôtre loi.* Mais cela n'empêche pas que ces paroles des hommes ne soient le moyen dont Dieu se sert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous servent ainsi à nous appliquer à Dieu, & à le prier; pourvû qu'en les entendant, nous soyons attentifs à la lumiere interieure, qui nous apprend à en juger selon la verité, & qui est la voix par laquelle il se fait entendre à nos esprits.

CHAPITRE VII.

Cinquiéme moyen, qui est de consulter la verité éternelle sur chaque action de la journée.

MAIS entre toutes les diverses manieres de se tenir en la présence de Dieu, il n'y en a point de plus nécessaire que celle qui consiste à le consulter sans cesse sur tout ce qui se présente à nôtre esprit, & principalement sur nos actions, comme la regle éternelle & immuable par laquelle on en doit juger.

C'est en cela que saint Augustin fait consister l'idée de ce Sage, dont il parle au troisiéme livre de la Trinité, & dont il dit : *Que consultant la loy de Dieu sur toutes ses actions, il n'en fait aucune qu'il ne voye dans cette verité devoir être faite.* Cap. 3.

C'est en quoi saint Bernard met le premier degré de la contemplation, qui est sans doute le plus nécessaire & le moins sujet aux illusions. *Primus contemplationis gradus est ut incessan-* Bern. serm. 5. de Divers. n. 5.

ter consideremus quid velit Dominus; quid placeat ei; quid acceptum sit coram ipso.

Et saint Basile dans ses grandes Regles, fait voir que c'est le principal moyen pour vivre chrêtiennement, pour conserver dans son esprit le souvenir de Dieu, & pour observer ce que dit David, *J'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.*

Reg. fusius disput. inter.

Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer il faut sçavoir qu'étant obligez par une infinité de titres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu; de juger des choses comme Dieu en juge; d'en avoir les sentimens qu'il veut que nous en ayons: Ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos sentimens à sa verité ne consiste point dans des desirs steriles, ni dans des obligations sans effet, ni dans des directions imaginaires d'intention; mais à ne rien faire que parceque Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens sur sa verité & sur sa justice.

Mais comme cette juſtice & cette verité ne nous ſont pas toûjours connuës ; que les caracteres qui en étoient gravez dans le cœur de l'homme, ont été confondus & à demi effacez par le péché, & qu'ainſi il nous eût été difficile de les conſulter en beaucoup de rencontres ; Dieu qui ne peut diſpenſer les hommes de vivre ſelon ſa verité, qui eſt leur regle immuable & eſſentielle, a voulu pour leur faciliter le moyen de la ſuivre, faire écrire ſes Loix dans les Ecritures, & principalement dans le Nouveau Teſtament ; afin qu'en les y liſant ils les puiſſent retracer dans leurs eſprits.

Ainſi conſulter Dieu ſur ſes actions, n'eſt autre choſe que conſulter les regles de l'Evangile, pour s'acquiter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun temps, où il ſoit abſolument libre de vivre à ſa fantaiſie, & qui ne ſoit reglé par aucunes Loix : & ſi un Payen a bien dit en ſuivant la raiſon naturelle : *Qu'il y a toûjours quelque devoir à accomplir dans tou-*

tes les parties de nôtre vie. NULLA *pars vitæ vacare officio potest ;* on le peut dire avec bien plus de raison en suivant les principes de la Religion Chrétienne.

Cicer.

Lors même qu'on se porte à user des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parceque Dieu les permet ; que parceque nous sommes foibles ; & que nous n'avons pas la force d'aspirer à la hauteur des conseils Evangeliques. Et ainsi il faut toûjours consulter les loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agissions, ce soit la verité & la charité qui soient nôtre regle, & non-pas nôtre cupidité & nos caprices.

Il est vrai qu'on est souvent obligé d'obéir à des loix humaines & à des coûtumes établies par la fantaisie des hommes, & à pratiquer ainsi diverses choses, qui étant indifferentes en elles-mêmes, ne nous sont prescrites que par des preceptes positifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable : mais l'obligation d'obéir à ces loix ne vient point de ces loix mêmes. Elle vient d'une loi superieure, c'est-à-dire de la loi

éternelle qui nous assujettit aux loix humaines avec certaines conditions ; de sorte que lorsqu'on les observe dans l'esprit que l'on doit, on obéit effectivement à Dieu & à la justice éternelle, lorsqu'il semble qu'on n'obéit qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrétien qui se dispose à passer sa journée chrétiennement, est donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il doit faire ; de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour observer ces divines loix. Mais il ne suffit pas de les consulter une fois le jour, il faut renouveller ce regard vers la loi de Dieu, au-moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une reflexion expresse.

Ainsi nous ne devons former aucun dessein nouveau, ni entrer dans aucune proposition, sans avoir consulté la regle de nos devoirs, & sans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne se doit pas

ſeulement entendre des grands deſſeins, & des engagemens importans qui ſont rares ; mais de tous les petits engagemens qui ſe préſentent, & de toutes les petites affaires où nous prenons part.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de viſites ſans avoir conſulté ſi elles ſont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raiſon de charité ou de juſtice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres ſans cette reflexion. On ne devroit rien donner, ni achetter, ni recevoir. On ne devroit même rien dire qu'en examinant en même temps ſi ce que nous diſons eſt utile à quelque choſe, & eſt conforme aux loix que Dieu nous a données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choſes à conſiderer dans cet examen pour ne s'y tromper pas, & pour pouvoir s'aſſurer que nos actions ſont conformes à leur regle.

Il ne faut pas ſeulement conſiderer comment il faut faire les choſes, mais s'il les faut faire. Et pour exa-

miner ce point, il ne faut pas avoir égard ſeulement à la juſtice, & à la bonté des choſes en elles-mêmes; mais au devoir particulier qui nous y engage. Dieu ne demande pas toute ſorte de bien en tout temps, ni de toutes ſortes de perſonnes, & il y a des gens qui ne doivent pas tant ſonger à remplir les devoirs de leur état, qu'à ſortir de l'état qui les oblige à ces devoirs.

Quoiqu'il ſemble que cet examen devant être fait avec beaucoup de maturité, ne puiſſe pas avoir lieu dans les cours des occupations d'une journée, il n'eſt pas neanmoins ſi difficile que l'on pourroit croire.

Car ou celui qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon état, s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il lui a été poſſible par un examen ſerieux, s'il eſt dans l'emploi & dans l'état où Dieu le veut; ou il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, ou il en doute raiſonnablement.

S'il eſt aſſuré qu'il y eſt, il lui eſt facile de juger dans la plûpart des choſes, ſi l'action qui ſe préſente y eſt conforme. S'il eſt convaincu qu'il

n'y est pas, il doit se répentir à l'heure même de la temerité de son engagement, & se resoudre à quitter cet état s'il peut être quitté, & examiner ensuite si l'action dont il s'agit se doit faire par une personne mal entrée & mal engagée dans cet état. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autres que l'on peut faire en attendant que l'on ait quitté son emploi.

Un Prêtre, par exemple, doit quitter l'administration des Sacremens, hors le cas d'une nécessité absoluë, dés le moment qu'il est convaincu qu'il est mal entré, & que le défaut de sa vocation n'est pas reparé.

Au-contraire un Religieux mal appellé doit accomplir les devoirs de son état, quelque défaut qu'il y ait dans son entrée. Et il en est de même des personnes mariées?

On doit juger à-peu-prés de la même sorte de celui qui douteroit, si sa vocation est bonne; que de ceux qui sont assurez qu'elle est mauvaise. Car il y a des choses qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pû examiner, & d'autres qu'il doit remettre jusques

ques aprés cet examen ; & souvent ce discernement n'est pas difficile.

Il est donc vrai comme on a dit ailleurs, qu'en quelque état que soit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il soit entré; dans quelque temps & quelque moment qu'il fasse réflexion sur lui-même, & qu'il reconnoisse son malheur, il y a toûjours une voye par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, qui se termine au Ciel; c'est-à-dire, qu'il y a une suite de devoirs & d'actions que la Sagesse divine lui prescrit pour se tirer de cet état. Et ce qu'il est obligé de faire si-tôt qu'il l'a reconnuë, est de pratiquer le devoir qui est le plus proche de lui, & qui commence cette voye. Aprés qu'il y aura satisfait, il doit chercher la volonté de Dieu touchant ce qui doit faire à l'heure suivante, & le pratiquer avec fidélité; & en agissant ainsi il retournera infailliblement à Dieu.

Ess. de Mor. l. 1. tr. 2. 2. p. n. 37.

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'état où l'on est a été fait avec le soin qu'il merite, il n'est pas

néceſſaire de le réiterer à-tout-moment. Et c'eſt pourquoi ceux qui ont une aſſeurance raiſonnable d'être dans la place où Dieu les veut, ne ſont plus obligez que d'examiner les choſes qui ſe preſentent, & auſquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en conſultant la Regle. Mais il ne ſuffit pas encore qu'ils voyent dans cette Regle qu'elles ſont bonnes en elles-mêmes, ni même par rapport à leur état; il faut qu'ils y voyent de-plus, qu'elles ſont bonnes par rapport à leur diſpoſition interieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'étant pas liées neceſſairement à nos devoirs, quoiqu'elles n'y ſoient pas contraires, ne doivent pas être entrepriſes, parce qu'elles ſurpaſſent les forces de nôtre vertu; qu'elles ont trop d'éclat; qu'elles nous expoſent trop; qu'elles nous engagent à une trop grande diſſipation.

Il y en a d'autres à l'égard deſquelles il faut attendre le temps de Dieu, qui n'eſt pas toûjours prêt, comme

Jesus-Christ nous l'enseigne dans l'Evangile.

Et il y a même des actions de devoir, qui cessent de l'être, parce qu'elles empêche de satisfaire à quelque devoir plus important. Et c'est ce qui cause souvent des doutes & des inquietudes aux plus grands Saints, qui ayant dans le cœur le desir de suivre en toutes choses la volonté de Dieu, sont quelquefois empêchez à discerner quelles actions ils doivent préferer aux autres.

Saint Augustin exprime cette peine dans une de ces Lettres à saint Paulin : *C'est*, dit-il, *un embarras où je me trouve souvent, & qui me cause des troubles, dans lesquels il est bien difficile de ne point faire de fautes. On ne veut pas quelquefois quiter l'action qu'on s'étoit proposé de faire. Cependant quoiqu'elle ne fut pas mauvaise en elle-même, elle commence souvent de le devenir ; parce qu'elle nous empêche de satisfaire à une nécessité plus grande & plus pressante, qui se presente & qui nous devroit porter à quitter ce que nous faisions. Qu'il est diffi-*

cile de ne se tromper jamais dans ces occasions, & que l'on y éprouve bien la verité de ces paroles du Prophete : Qui est-ce qui peut comprendre le nombre de ses fautes. HIC *omninò non falli difficile est. Hic omninò vox prophetica prævalet : Delicta quis intelligit ?*

La raison qu'il en rapporte est que ce n'est pas ni par des voix du Ciel, ni par des Prophetes, ni par des revelations & des extases ; mais par des évenemens & des rencontres que nous sommes avertis que la volonté de Dieu n'est pas conforme à nos desseins & à nos résolutions. *Nous avons par exemple*, dit-il, *quelquefois dessein de faire un voyage ; & cependant il arrive une chose que nous jugeons, en consultant la verité, ne devoir pas abandonner. Ou au-contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorsque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre nôtre inclination.* Et comme ces rencontres sont fréquentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, saint Augustin prie saint Paulin de lui faire

part de ses pensées sur ce sujet, & de lui dire de quelle sorte il croit qu'on se doit conduire en de semblables occasions.

Il marque encore la même peine & le même embarras dans son Livre de la maniere de catéchiser ceux qui ne sont pas instruits ; & il enseigne en même temps d'une maniere admirable, la regle que nous devons suivre dans ces rencontres.

Nous devons, dit-il, *regler & ordonner par nôtre lumiere la suite des actions que nous devons faire ; & si nous pouvons observer cet ordre, nous devons nous en réjoüir, non parceque nous avons fait ce que nous voulions, mais parceque nous avons sujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Mais s'il arrive quelque nécessité qui oblige de troubler cet ordre, soyons flexibles, & plions plutôt que de rompre, en prenant pour nôtre ordre celui que Dieu aura préferé. Car il est bien plus juste de nous conformer à sa volonté, que non pas de vouloir qu'il se conforme à la nôtre. Quand il s'agit de choisir un ordre dans nos actions, n'est-il pas raison-*

nable que ce qui est plus excellent l'emporte sur ce qui l'est moins. Pourquoi nous plaindrons-nous donc que Dieu qui nous surpasse si fort en bonté & en excellence, l'emporte sur nous ? Et pourquoi voudrions-nous être dereglez, pour conserver nôtre régle.

Mais lorsque l'on n'est pas pressé de quelque necessité particuliere, ce nous doit être une raison de préferer une occupation à une autre, de ce que nous nous la sommes prescrite en reglant nôtre journée ; parcequ'elle a cet ouvrage sur une autre, qu'en la préferant nous évitons la legereté, le desordre & le changement ; & qu'ainsi nous avons sujet de croire que nous agissons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres sont ordonnées.

C'est ce qui a fait établir à saint Augustin ce principe important qui est le fondement de tout l'ordre qui s'observe dans les Societez reglées, & même par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *Le meilleur reglement est que toutes les occupations d'un jour soient distribuées*

De oper. Mona. ch. c. 13.

dans un certain ordre, & aſſignées à certains temps ; afin qu'elles ne troublent pas l'eſprit par leur confuſion & par leur deſordre. E A *eſt optima gubernatio, ut omnia ſuis temporibus diſtributa ex ordine gerentur ; ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

Mais il ne ſuffit pas de jetter la vûë ſur la Loi de Dieu pour regler le corps des actions, & pour décider ſi l'on doit s'y porter ou s'en éloigner ; il faut auſſi la conſulter pour y apprendre avec quel eſprit elles doivent être faites, quelles diſpoſitions elles demandent ; afin de tâcher en les faiſant d'entrer dans ces diſpoſitions.

Si on entretient, par exemple, une perſonne qui ait beſoin qu'on lui parle avec douceur, avec retenuë, & d'une maniere ſérieuſe & édifiante ; qui ſoit délicate ſur les moindres railleries ; qui ſe bleſſe des jugemens un peu libres, quoique veritables & ſolides ; il faut d'abord conſulter la regle de la charité qui nous preſcrit ces devoirs ; prier Dieu par un ſimple

regard qu'il nous fasse la grace de les observer.

Chaque occupation de la vie a ainsi ses regles & ses dispositions. Elles doivent être toutes animées d'un certain esprit, & c'est la verité qui nous en instruit. Il la faut donc consulter sans cesse, & la regarder comme le modéle & l'original que nous devons copier & représenter par nos actions.

Mais comme nous ne sommes pas uniquement appliquez à nous, & que nous sommes aussi spectateurs des actions des autres, & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire sans former divers jugemens, & sans avoir differens mouvemens sur leur sujet ; il ne faut pas moins les regler sur la verité & sur la justice, parcequ'ils ne sont pas moins capables d'être veritables ou faux, justes ou injustes, qu'ils purifient nôtre ame s'ils sont équitables ; qu'ils la soüillent, s'ils ne le sont pas ; & que paroissant souvent au dehors, ils sont ordinairement la source du scandale ou de l'édification que nous causons.

Il faut donc s'accoûtumer generalement à juger de toutes choses selon la verité ; & à ne souffrir en soi que les mouvemens que la verité produit à ne faire paroître au-dehors que des jugemens & des mouvemens réglez par la verité. Et pour cela il est nécessaire de la connoître, & autant qu'il se peut, de ne la point perdre de vûë ; afin d'éviter les illusions que causent les choses du monde, quand nous les regardons sans rapport à cette régle.

Pratiquer parfaitement cette régle, c'est être veritablement sage ; & saint Bernard n'en avoit point d'autre idée : Donnez-moi, dit-il, un « homme qui aime Dieu de tout son « cœur, & qui le préfere à toutes cho- « ses ; qui s'aime soi-même & son pro- « chain en tant qu'il aime Dieu, & ses « ennemis en tant qu'ils le peuvent aimer ; « dont le cœur se porte vers les « parens de sa chair, avec une affec- « tion plus tendre, à cause de l'affec- « tion de la nature ; envers ceux qui « l'ont instruit selon l'esprit avec une « affection plus abondante, à cause « de l'excellence de la grace qu'il a re- «

In Cant. Ser. 50. n. 8.

„ çûë par leur moyen ; qui embraſ-
„ ſe ainſi avec un amour reglé par
„ la verité , tous les autres objets de
„ la charité ; qui mépriſe la terre ;
„ qui ait les yeux tournez vers le Ciel ;
„ qui n'uſe de ce monde que comme
„ n'en uſant point , & qui diſtingue
„ par certain goût interieur les ob-
„ jets dont il faut joüir , de ceux dont
„ il ne faut qu'uſer ; qui ne s'applique
„ aux choſes paſſageres que paſſagere-
„ ment ; qu'autant qu'il le faut ; dans
„ les vûës quil faut , & parcequ'il le
„ faut : mais qui ſoit attaché aux cho-
„ ſes éternelles par un amour ſtable &
„ éternel. Donnez-moi , dis-je , un
„ homme dans ces diſpoſitions ; & je
„ ne ferai point de difficulté de l'ap-
„ peller Sage , puiſqu'il goûte cha-
„ que choſe ſelon ce qu'elle eſt , & qu'il
„ peut dire de lui-même avec verité ,
„ & avec ſecurité , *que Dieu a ordonné*
„ *en lui la charité.* Mais où trouve-
„ rons-nous cet homme , & quand ſe-
„ rons-nous dans cette diſpoſition ?
„ C'eſt avec larmes que je vous le dis.
„ Juſqu'à quand cet état heureux ne ſera-
„ t-il connu de nous que par une foi-
„ ble odeur , qui nous vient comme de

loin, sans que nous la puissions goû- «
ter effectivement? Nous voyons de- «
loin nôtre patrie; nous la saluons «
de loin: mais nous ne la possedons «
pas. O verité, patrie des exilez, & la «
fin de leur exil, je vous vois; mais je «
ne sçaurois entrer en vous, étant rete- «
nu par ma chair; & je ne suis pas digne «
d'être admis dans vôtre sein, étant «
soüillé de pechez! O VERITAS, «
exulum patria, exilii finis, video te; «
sed intrare non sinor, carne retentus; «
sed nec dignus admitti, peccatis sordens! «

On voit avec qu'elle ardeur saint Bernard soûpiroit aprés cet état. Et cette ardeur même avec laquelle il le desiroit, nous doit faire juger qu'il faisoit consister sa pieté à être dans une vigillance continuelle; afin de ne souffrir en soi aucuns mouvemens ni aucuns sentimens qui ne fussent conformes à l'ordre de la charité qui nous est prescrit par les loix de Dieu.

Il est vrai qu'il est impossible pendant qu'on est encore sur la terre, de n'avoir jamais que des pensées raisonnables & des mouvemens justes; puisque la concupiscence qui vit toûjours en nous étant excitée par les

objets, ne cessera jamais de produire de mauvais desirs & de mauvaises pensées.

Mais si nous ne nous pouvons pas empêcher de les sentir, nous pouvons au-moins les condamner & les desavouer si-tôt que nous les sentons, & retentir ce tumulte au dedans de nous, sans qu'il en éclate rien au dehors. C'est ce que la verité nous ordonne, quand nous sommes agitez par des passions que nous condamnons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hipocrisie à ne faire paroître ainsi à l'exterieur que paix & tranquilité, lorsque nous sommes interieurement dans l'agitation & dans le trouble. Car c'est la prudence Chrêtienne qui nous prescrit cet artifice ; puisqu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit saint Augustin, d'apprendre à la concupiscence à ne se plus soûlever, que de lui montrer qu'elle se soûleveroit inutilement & sans fruit: *Discat non surgere : quia frustra surrexit.*

Aug. in Ps. 75.

Il ne suffit pas d'être attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de

chaque entreprise ; mais dans la suite même de celles qui ont quelque dureté ; il faut la regarder de temps en temps, pour voir si nous ne nous en éloignons point. Car il n'est que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher ensuite sans rapport à Dieu ; ou par le plaisir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que nous y trouvons. On commence par la charité, & on continuë souvent par la cupidité ; tant le diable a d'adresse à substituer la créature en la place du créateur, sans même que nous nous appercevions de ce changement : ce qui ne se peut guéres éviter qu'en faisant souvent réflexion sur la maniere dont nous nous conduisons dans la suite de nos actions.

Enfin, comme saint Gregoire le Grand le commande souvent, s'il est nécessaire de veiller ainsi sur ses actions avant que de les faire, & pendant qu'on les fait, il ne l'est pas moins aprés qu'elles sont faites, de faire un petit examen sur la maniere dont nous nous y sommes acquitez de ce que nous devions à Dieu ; qui nous obli-

Vide Greg. mor. in Job. l. 1. c. 8. & 17. c. 19. & l. 3. c. 10. & l. 11. c. 15.

ge à un aveu humble des fautes que nous y avons commises, & à des sentimens de reconnoissance ; si Dieu nous a fait la grace d'y surmonter quelque tentation. Et en consacrant ainsi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la suite, & la fin de nos actions ; toute nôtre vie qui n'est qu'un tissu de ces actions, lui sera consacrée.

Mais pour prévenir les scrupules qui pourroient naître dans ceux qui ayant un grand desir de ne rien faire qui ne fût reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui est dit dans ce chapitre de l'examen que l'on doit faire de ses actions avant que de les faire ; il est bon d'ajoûter ici un avis de saint François de Sales qui en retranche l'excés. C'est qu'il ne faut pas s'amuser à l'égard des petites actions, & qui ne sont d'aucune importance, à vouloir discerner éxactement si elles sont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorsque cela ne paroît pas manifestement.

L. 8. de l'amour de Dieu c. 14.

» Je vous avertis, dit-il à son Théo-» time, d'une tentation ennuyeuse, qui » arrive maintefois aux ames qui ont un

grand desir de suivre en toutes choses « ce qui est le plus selon la volonté de « Dieu. Car l'ennemi en toutes occur- « rences les met en doute, si c'est la vo- « lonté de Dieu qu'elles fassent une cho- « se plûtôt qu'une autre ; comme par « exemple, si c'est la volonté de Dieu « qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'el- « les n'y mangent pas ; qu'elles prennent « des habits gris ou noirs ; qu'elles jeû- « nent le Vendredi ou le Samedi ; qu'el- « les aillent à la récréation, ou qu'elles « s'en abstiennent : en quoi elles con- « sument beaucoup de temps. Et tandis « qu'elles s'occupent & s'embarrassent à « vouloir discerner ce qui est de meilleur, « elles perdent inutillement le loisir de « faire plusieurs biens desquels l'execu- « tion seroit plus à la gloire de Dieu que « ne sçauroit être le discernement du „ bien & du mieux auquel elles se « sont amusées. «

On n'a pas accoûtumé de pezer la « menuë monoye, mais seulement les « piéces d'importance. Le trafic seroit « trop ennuyeux & mangeroit trop de « temps s'il falloit pezer les sols, les « liards, les deniers & les pites. Ainsi « ne doit-on pas pezer toutes sortes de «

„ menuës actions, pour sçavoir si elles
„ valent mieux que les autres. Il y a
„ même bien souvent de la superstition
„ à vouloir faire cet examen. Car à quel
„ propos mettra-t-on en difficulté s'il est
„ mieux d'oüir la Messe en une Eglise
„ qu'en une autre ; de filer que de cou-
„ dre ; de donner l'aumône à un homme
„ qu'à une femme ?

Il suffit donc, lors que ces sortes de doutes se présentent, de jetter légerement la vûë sur la régle ; & lorsquelle ne nous donne aucune lumiere, il vaut mieux se déterminer que de s'amuser à deliberer inutilement.

Il est vrai qu'à mesure que la lumiére de Dieu croît dans une ame, elle trouve des differences plus delicates entre les actions qui paroissent également bonnes aux personnes moins éclairées. Mais comme il est juste de suivre cette lumiére quand on l'a ; il ne faut pas aussi quand on ne l'a pas, se gêner à distinguer ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures auſquelles on eſt exposé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en être préſervé.

LA vigilance que JESUS-CHRIST nous preſcrit dans l'Evangile ne nous montre pas ſeulement Dieu comme nôtre regle, elle nous le montre auſſi comme nôtre unique refuge & nôtre unique protecteur dans les perils qui nous environnent; & elle nous fait voir en même-temps ces perils, c'eſt-à-dire, les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous decouvre Dieu agiſſant dans toutes les créatures, & nous inſtruiſant par elles; elle nous découvre auſſi le démon employant toutes ces créatures contre nous. Car il n'y en a pas une dont il ne ſe ſerve quelquefois pour nous corrompre; pour nous em-

poisonner ; pour allumer nos passions; pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

Les Philosophes vouloient qu'on se préparât aux accidens, parcequ'ils nous peuvent tous arriver ; mais nous avons un motif beaucoup plus pressant pour nous préparer aux tentations, qui est qu'elles arrivent certainement : *In hoc positi sumus.* Car nous avons, un ennemi irréconciliable ; & l'ordre

Eccl.12. v. 1. de Dieu même est que les hommes soient éprouvez par la tentation : Ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au service de Dieu, il faut demeurer ferme dans la justice & dans la crainte,& préparer son ame à la tentation.

Nous devons donc en nous préparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'esprit que nous y serons tentez ; que le diable nous y attaquera en bien des manieres ; ce qui nous devroit remplir de sentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une ville pestiferée où l'on pourroit être frapé à tout moment d'un mal contagieux ? Qui ne seroit saisi de frayeur en se mettant à une table où l'on ne pourroit se dispenser

de manger, & où l'on ſçauroit néanmoins que la plûpart des viandes ſont empoiſonnées ? Et enfin qui ne ſeroit épouvanté en marchant avec peu de lumieres dans un lieu plein de pieges & de précipices ? Quelles précautions ne croiroit-on pas d'avoir apporter pour ſe garantir de ces dangers ? Cependant c'eſt l'état où nous ſommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable ſe cache dans toutes les créatures ; il les armes toutes contre nous ; il tâche de nous inſpirer ſon poiſon par tous nos ſens ; il nous lance de toutes parts mille traits enflammez, comme dit l'Apôtre, il nous dreſſe mille pieges ; il nous ouvre mille précipices. Nous n'avons qu'un ſeul moyen d'éviter tous ces perils, qui eſt de courir continuellement à Dieu pour obtenir ſon ſecours : Et cependant nôtre aveuglement eſt ſi extrême, que c'eſt à quoi nous penſons le moins.

Si le Gouverneur d'une place importante ſçachant qu'elle eſt environnée d'ennemis qui ne ſongent qu'à le ſurprendre, & qu'il ne peut être ſurpris

ſans perdre la vie, en laiſſoit néanmoins toutes les portes ouvertes & ne s'amuſoit qu'à ſe divertir ; ne le prendroit-on pas avec raiſon pour inſenſé ! Mais combien le ſommes-nous davantage, puiſque ſçachant par la Foi que le diable rode à l'entour de nous pour entrer dans nôtre cœur, qu'il eſt plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'éternité ; nous y penſons néanmoins ſi peu, que cette penſée fait la moindre de nos peines & de nos inquiétudes.

C'eſt une choſe étrange dit un grand homme de Dieu, qne le diable prie en quelque ſorte Dieu de lui abandonner les hommes : *Expetivit ſatanas ut cribraret vos ſicut triticum*, & que les hommes ſongent à toute autre choſe qu'à prier Dieu qu'il ne les abandonne pas à un ennemi ſi redoutable, & à veiller ſur les piéges que cet ennemi leur dreſſe.

Cette negligence eſt d'autant-plus pernicieuſe, que le principal moyen pour ne pas ſuccomber aux tentations, eſt de les connoître, de s'y préparer, & de recourir à Dieu. Il veut que nous les découvrions par la vigilance,

& que cette vigilance nous porte à la priere ? *Vigilate & orate.* Et comme nous ſommes toûjours attaquez par quelque endroit, & toûjours en danger de ſuccomber, il s'enſuit que nôtre vigilance & nos prieres doivent être continuelles.

Il y a des tentations de tant de ſorte, qu'il eſt impoſſible de les marquer toutes. Mais on peut dire generalement qu'il y en a où les hommes ſont expoſez en toutes ſortes d'états, & d'autres qui naiſſent de l'état particulier où chacun ſe trouve. Il y en a qui ſont rares, & d'autres qui ſont frequentes. Il y en a qui ſont favoriſées par nos inclinations, & d'autres auſquelles nous n'avons guéres de pente. Il y en a de viſibles & de groſſieres, & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & longues ſuites, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus paſſageres.

Puiſqu'il faut reſiſter à toutes ces tentations, il eſt neceſſaire d'y être attentif; mais afin de ſe ſervir de cette attention pour ſe tenir toûjours en la préſence de Dieu, il faut s'appliquer en particulier à celles qui ſe rencon-

trent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette application nous en fera découvrir une infinité, qui échapent à ceux qui n'y pensent pas ; & nous serons surpris du nombre de celles qui se rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons, par exemple, que la conversation que l'on a avec les personnes mêmes reglée en est toute pleine. On y est tenté de s'y répandre trop ; de s'y attacher trop ; d'y oublier Dieu ; de sortir hors de la possession de son ame, de dire insensiblement quelque chose à son avantage pour attirer leurs loüanges. On y est tenté d'impatience, s'il arrive qu'on trouve en eux de la contradiction; d'ascendant, si on croit avoir quelque avantage sur eux ; de rudesse & d'aigreur, s'ils ont quelque chose d'incommode ; de flaterie, si on a quelque interêt de leur plaire ; de curiosité, pour sçavoir des choses, ou qui nous sont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous sçachions ; de moquerie, s'ils nous paroissent ridicules par quelque endroit. On est tenté de dépit & de colere, si on nous dit quel-

que chose qui blesse la delicatesse de nôtre orgueil ; de complaisance, si l'on nous approuve sans que nous l'ayons procuré ; d'envie de trop parler, si ce qu'on entend dire forme dans nôtre esprit diverses pensées. On est tenté de mépriser les autres, si l'on y reconnoît quelque défaut ; ou au-contraire de les imiter dans leurs défauts, si on ne les reconnoît pas. On est tenté d'entrer dans leurs passions ou dans leur voye, qui, quoique bonne, n'est peut-être pas la nôtre. On est tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondez, qui sont ensuite des sources de discours téméraires.

Toutes ces tentations, & plusieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'est une grande témerité d'entrer en conversation avec qui que ce soit, sans avoir élevé son cœur à Dieu pour lui demander son secours ; & qu'on ne peut trop souvent renouveller dans la suite de l'entretien, ce regard vers Dieu & cette attention à resister aux tentations qui s'y rencontrent.

Outre ces tentations qu'on peut appeller d'*action*, parcequ'elles consistent en des actions & des mouvemens de l'ame, il y en a d'autres qu'on peut nommer d'*omission*, qui consistent à omettre & à négligèr les occasions qui se présentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

Car pour me servir du même exemple, s'il n'y a point de conversation où l'on ne soit tenté de faire plusieurs actions mauvaises, il n'y en a point aussi où l'on n'en pût faire quantité de bonnes, dont l'omission est parconsequent mauvaise.

On peut honorer Dieu en tous ceux què l'on voit, en la maniere qu'il y est. On y peut remarquer quelque chose qui nous serve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en se mettant au-dessous d'eux par un sentiment sincere & veritable. On peut pratiquer le support en portant doucement les foiblesses que l'on y peut remarquer, la charité en les consolant ; le zele en les redressant ; la patience en les souffrant ; la bonté en se rendant à leurs justes ou indifferens

desirs

desirs. On peut écouter en Dieu en les écoutant avec respect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant ; de leurs défauts en s'en servant pour les éviter, & en priant pour eux.

C'est un grand malheur que de faire toutes choses sans reflexion, & en suivant la pente de la nature ; & de perdre ainsi tant d'occasions de pratiquer la vertu. Car c'est se priver des moyens que Dieu nous présente pour nous enrichir. On ne se doit pas étonner aprés cela si nous sommes pauvres ; puisque passant par des lieux pleins de richesses, nous ne daignons pas les ramasser ; ni si nous demeurons maigres & affamez, puisqu'étant dans l'abondance des viandes, nous ne songeons pas à nous en nourrir.

On doit considerer ces deux sortes de tentations dans tous les emplois, exercices, occupations ordinaires & extraordinaires qui remplissent nôtre vie ; comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les visites, dans les actions particulieres à nôtre vocation. Et quoique souvent nous n'y pensions

que d'une maniere confuse, néanmoins cette attention suffira pour nous faire éviter les plus grossieres & les plus dangereuses.

Mais dans cette vûë generale que nous devons avoir des tentations qui se peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'experience que nous avons de nôtre foiblesse & des fautes dans lesquelles nous avons accoûtumé de tomber, nous applique principalement à celles qui nous sont plus ordinaires, & que nous nous sommes proposez particulierement de combattre. Et ainsi en commençant ces actions, nous devons renouveller la resolution que nous avons faite d'y resister, & les prieres que nous devons souvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre ; & par ce moyen toute nôtre vie deviendra un combat continuel contre nos vices, une priere continuelle, & une execution fidelle des saints desirs que Dieu nous aura inspirez pour nôtre perfection.

L'une des plus grandes utilitez de cette pratique d'envisager dans les

choses où nous sommes obligez de prendre part, les tentations qui les accompagnent ; c'est qu'elle nous donne moyen de juger plus saintement de tout, & d'avoir sur toutes choses des sentimens plus conformes à la verité & à la foi.

Car la plus grande source des erreurs où nous tombons dans nos jugemens, est que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que parce qu'ils ont de sensible, & par le rapport qu'ils ont à nôtre concupiscence, qui étant trés-prompte & trés-vive dans ses actions, nous y fait d'abord découvrir tout ce qui la flate ou l'incommode. Cependant ce n'est point par-là qu'il en faut juger ; mais par le rapport qu'ils ont à nôtre salut ou à celui des autres ; c'est-à-dire, par les obstacles ou les facilitez qu'ils y apportent, n'y ayant rien de bon que ce qui y sert, ni rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne sçauroit donc bien juger des choses sans pénetrer les tentations qu'elles produisent, & l'usage que le diable en fait pour nous perdre ; puisque c'est par ces

tentations qu'elles servent d'obstacles au salut.

Il ne faudroit pas pratiquer fidellement cette regle, pour desarmer en quelque sorte le diable ; puisqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quelque soin de leur conscience, qu'en leur montrant les biens de cette vie par ce qu'ils ont d'attirant, en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit, par exemple, desirer les grandes fortunes, les grands emplois, les grandes dignitez, s'il les regardoit par ce côté-là ; & s'il ne consideroit ceux qui s'y sont élevez, que comme chargez d'un fardeau insupportable ; comme obligez de marcher dans un chemin étroit, & tout environné de précipices ; & comme étant dans la miserable nécessité de perir pour l'éternité, ou de se faire de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes ?

Ainsi cette vûë nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout seroit renversé ; où les heureux nous paroîtroient malheureux ; & les malheureux, heureux ; les petits, grands, & les

grands, petits. Ce qui nous afflige dans le monde exterieur, nous consoleroit dans celui-ci, avec cette difference, que les afflictions & les consolations qui naîtroient de la consideration de ce nouveau monde, seroient bien plus réelles & bien plus solides que celles qui sont produites par les objets qu'on ne regarde que par le dehors, qui est ce que nous appellons ici le monde exterieur.

Rien sans doute ne nous pourroit être plus utile que cette consideration de toutes les choses du monde, par rapport au bonheur ou au malheur éternel, en nous en servant ainsi pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûë doit produire ; tantôt en le priant de secourir ceux que nous regarderions comme exposez à ces tentations ; tantôt en le benissant de nous en avoir délivrez ; tantôt en considerant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas ; tantôt en considerant combien les hommes se trompent dans leurs jugemens faute de pénetrer le fond des choses, & en nous écriant avec le

Prophete : *Filii hominum, usquequò gravi corde, ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium?* Et par ces divers moyens nous trouverons dans tous les objets que nous apercevons par les sens, ou que les discours des hommes présentent à nôtre esprit, dequoi nous tenir en la présence de Dieu & nous entretenir dans une priere continuelle.

CHAPITRE IX.

Septiéme moyen de se tenir en la présence de Dieu, qui est de veiller sur les tentations interieures.

MAIS si la vigilance Chrêtienne nous doit appliquer comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent causer; elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naissent du dedans de nous, c'est-à-dire, aux mouvemens de nôtre concupiscence, qui corrompent nôtre esprit; qui infectent nôtre cœur; qui attirent souvent le consentement de

nôtre volonté, & qui se répandent ensuite au dehors par nos paroles & par actions.

Il est besoin d'une vigilance continuelle, soit pour empêcher ces mauvais effets, en corrigeant nos pensées, en arrêtant nos desirs, & en leur refusant le ministere des membres de nôtre corps, comme l'Apôtre nous l'ordonne; soit pour les condamner quand nous en avons été surpris. Car le défaut de la vigilance cause l'un & l'autre de ces deux maux. Il laisse agir la concupiscence, & il nous cache ce qu'elle fait; parce qu'une ame qui ne veille pas sur soi, se perd souvent de vûë; elle agit d'une maniere tout animale; elle se laisse emporter aux objets, & elle en est dominée.

Posseder son ame & son cœur, est proprement la vertu contraire à cet assujettissement de l'ame aux objets ausquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoi elle consiste, il ne faut que considerer ce que c'est que l'on appelle se posseder par rapport au monde.

On dit qu'un homme se possede lorsqu'il se voit agir; lorsqu'il ne lui

échape rien ſans qu'il s'en apperçoive, lorſqu'il a tous les égards qu'il doit avoir ; lorſqu'il eſt maître de ſes mouvemens, & qu'il les regle par la fin qu'il ſe propoſe.

Ainſi ſe poſſeder ſelon Dieu, c'eſt ſe voir agir ; être témoins de ſes mouvemens & interieurs & exterieurs, & les regler par la vûë de Dieu. Et au-contraire ne ſe pas poſſeder, c'eſt ou ne ſe voir point agir, ou ne pouvoir retenir ſes mouvemens.

C'eſt une choſe étrange combien le deſir de s'avancer, & la crainte de ſe nuire rend les gens du monde appliquez à tout ; combien ils ſont circonſpects dans toutes leurs actions & dans toutes leurs paroles, & juſqu'à quel point ils contraignent & repriment leurs humeurs. Mais comme la charité eſt ſouvent moins agiſſante dans les gens-de-bien, que la cupidité dans les gens du ſiecle, on voit ſouvent ceux qui font profeſſion de pieté ſortir de leur aſſiete, pour ſuivre aveuglement de petites paſſions & agir ſans reflexion, par humeur, & par la ſeule impreſſion des objets.

C'eſt ce défaut que la vigilance

Chrétienne doit corriger, en forçant nôtre esprit de s'appliquer à ce qu'il fait ; en lui mettant devant les yeux les égards qu'il doit avoir ; en reprimant ses saillies ; en tâchant de maintenir nôtre ame dans la même situation ; en retranchant toutes les inégalitez de nos humeurs, & en nous portant au-moins à gémir de toutes celles qui nous échapent.

Et c'est ce qu'elle ne sçauroit faire si elle n'empêche l'esprit de s'abandonner, & de se livrer entierement aux objets qui se présentent ; & si elle ne partage son attention, en sorte qu'elle en donne une partie à l'action, & qu'elle se serve de l'autre pour considerer ce qui se passe en elle, comme si elle avoit deux esprits, l'un qui agît, & l'autre qui fût témoin & juge de ses actions.

On ne peut nier que cette reserve d'une partie de nôtre attention, ou plûtôt cette double attention ; l'une sur les objets de nos pensées, de nos mouvemens, & de nos actions ; l'autre sur nos pensées, sur nos mouvemens, & sur nos actions mêmes ne soit incommode & fatiguante, & que

le penchant de l'ame ne fût d'agir ſans tant de réflexions, en ſe donnant entierement à ce qui lui plaît, & en n'évitant que les fautes ſi groſſieres, qu'elles nous frapent & nous avertiſſent par elles-mêmes.

Mais la peine que nous y trouvons ne vient que de ce que nous ſommes peu touchez de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point quand nous ſommes remuez un peu fortement par quelque paſſion ; & tous les égards qu'on doit avoir ſe préſentent alors d'eux-mêmes à l'eſprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un dans un endroit où l'on ſçauroit qu'on fût écouté par quelque perſonne conſiderable, on ne pourroit s'empêcher de regler ces paroles ſur ce qui lui pourroit plaire, & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la perſonne qu'on entendroit. Il ne faudroit donc qu'être vivement penetré de la préſence de Dieu, pour n'avoir point de peine à cette double attention ; & il eſt bien juſte que nous ſouffrions cette peine, puiſqu'elle eſt un effet de nôtre peu de vertu.

Mais ſi la vûë de la préſence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance ſur nous-mêmes, & nous en facilite la pratique ; la vigilance ſur nous-mêmes nous porte auſſi à nous tenir en la préſence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui ſe paſſe dans nous ; les paſſions qui s'y élevent ; les mauvais germes que nôtre corruption y pouſſe ſans ceſſe, elle nous porte recourir ſans ceſſe à Dieu ; à lui expoſer nos playes, & à gémir devant lui de nos miſeres. Ainſi cette ſorte de vigilance eſt encore un excellent moyen de ſe tenir toûjours devant Dieu dans une priere continuelle;puiſque la priere conſiſte principalement, ſelon ſaint Paul, dans un gémiſſement ſecret que l'ame penetrée de ſa miſere pouſſe à Dieu pour lui en demander la delivrance.

CHAPITRE X.

Moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui se peuvent joindre à la plûpart de nos actions.

COMME l'esprit de l'homme est si foible en cette vie, qu'il a besoin de quelque diversité dans ses exercices, & dans les objets ausquels il s'applique, il est bon de proposer divers moyens de se tenir attentif à Dieu; afin de remedier au dégoût & à la lassitude que l'uniformité des mêmes pensées pourroit causer. J'ajoûterai donc encore à celles que j'ai déja expliquées, d'autres pratiques particulieres qui se peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainsi toûjours en la présence de Dieu. La pieté nous en peut faire inventer de diverses sortes; & je ne propose celles-ci que comme des modelles de celles qu'on se peut prescrire selon ses differens besoins.

L'on peut, par exemple, pour pra-

tiquer l'humilité, joindre à toutes ses actions la reconnoissance de nôtre indignité, fondée sur nôtre double néant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pécheurs. Car ce double néant faisant que nous ne meritons rien, nous donne sujet en tout temps, en tous lieux, & en toutes occasions, de confesser à Dieu que nous sommes indigne de tout.

Nous pouvons donc reconnoître avec verité & avec justice, que nous ne sommes pas dignes de ses graces, ni interieures, ni exterieures; que nous ne sommes pas dignes du secours des créatures, ni de l'honneur qu'on nous rend, ni de l'amitié des gens-de bien; que nous ne sommes pas digne que personne s'aplique à nous, & nous traite autrement qu'avec mépris, avec dédain, & avec courage; que nous ne sommes pas dignes enfin de voir la lumiere ni de vivre; qu'on nous peut ôter tout cela sans que nous ayons sujet de prétendre que Dieu nous fasse injustice.

Ainsi nous pouvons joindre cette confession à tout ce qui nous arrive, & re-

nouveller cent fois le jour devant Dieu l'aveu de nôtre indignité.

Mais il faut que cette protestation soit sincere, & que nous ne prétendions pas aprés l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avoüons que nous meritons de l'être. Si nous ne sommes donc pas dignes qu'on ait de la reconnoissance pour nous, comme la verité nous le doit faire avouër, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne sommes pas dignes d'être estimez, ne croyons pas qu'on nous fasse tort de ne nous pas estimer.

Nous pouvons trouver lieu de même dans toutes choses de pratiquer l'action de grace, suivant ce precepte de l'Apôtre : *In omnibus gratias agentes*. Car il n'y a point de temps où nous ne recevions quelque grace & quelque bienfait de Dieu, ou par lui-même, ou par les créatures ; & de quelque sorte que nous en recevions, il est toûjours juste de l'en remercier.

Cette action de grace n'a pas lieu seulement dans ce que les hommes appellent des biens, mais aussi dans ce qu'ils appellent des maux ; parceque

ces maux, tels qu'ils ſoient ſont toûjours beaucoup moindres que ceuxque nous meritons ; & qu'ainſi ils tiennent plus de la douceur de la miſericorde de Dieu, que dela rigueur de ſa juſtice ; & de-plus ſi nous en ſçavions faire un bon uſage, ils nous donneroient moyen d'éviter de grands maux & de meriter de grands biens. De ſorte que comme c'eſt nôtre faute ſi nous n'en uſons pas bien,ils ne peuvent paſſer entant qu'ils viennent de Dieu,que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes ; comme une ſemence qu'il nous accorde pour faire porter à nôtre ame des fruits de juſtice ; comme des materiaux dont il nous fait préſent pour nous bâtir une maiſon éternelle.

Si nous voulons de même nous entretenir dans le deſir de la vie du Ciel, & dans le gémiſſement que nôtre exil nous devroit cauſer, il n'y a rien qui ne pût exciter & renouveller ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y ſont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faiſant

couclure que si ce que Dieu donne aux méchans mêmes est si agréable, ce qu'il reserve aux justes doit l'être plus sans comparaison. Et les maux de la terre nous portent encore plus directement à soupirer aprés cette vie, où nous jouirons d'une paix parfaite dans l'exemption de toutes sortes de maux. Les vertus de cette vie n'étant que comme des goutes qui découlent de la justice éternelle nous doivent faire desirer de nous desalterer dans la source même de cette justice : Et enfin les péchez que nous commettons sans cesse, nous doivent faire haïr la vie présente plus que toutes choses ; puisque nous ne seront délivrez que dans le Ciel de la corruption qui les produit.

Qu'est-ce qui n'est point capable dans la vie de renouveller en nous l'idée de l'éternité, puisque nous n'y voyons rien qui ne passe, & qui ne s'écoule ; & que cet écoulement continuel des choses du monde nous les doit rendre toutes méprisables, & nous porter à n'attacher nôtre cœur qu'à ce qui est immuable, subsistant & éternel ? *Avertere animum à temporali-*

bus & eum mundatum convertere ad æterna.

L'on peut même dire qu'en quelque dispoſition interieure que Dieu nous mette, pourvû qu'elle ſoit un peu vive, elle trouve moyen de ſe répandre par-tout. Ainſi ſaint Bernard s'excitoit ſans ceſſe par ces paroles : *Bernarde, ad quid veniſti?* Et il y trouvoit une ſource de ferveur & de zele qui l'animoit dans toutes ſes actions.

D'autres trouvent de même dans certains verſets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter ſans ceſſe à l'amour de Dieu ; & chacun devroit avoir ſoin d'en choiſir ainſi quelques-uns qui continſſent comme un abregé de ſes priéres, & des diſpoſitions où il tendroit.

C'eſt ce que l'on appelle des aſpirations ou des oraiſons jaculatoires dans les Livres de devotion ; & la pratique en eſt d'autant plus eſtimable, qu'il paroit par ſaint Auguſtin & par Caſſien, que c'étoit une des principales devotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont ſervi de modelle à tous les autres. *On rapporte*, dit ce ſaint Docteur, *que les Solitaires d'Egypte* *Epi. ad Probăt.*

ſont des prieres tres-fréquentes, mais trés-courtes; & qu'ils ſe hâtent en quelque ſorte de les lancer vers le Ciel; depeur que cette attention vive & fervente ſi neceſſaire dans la priere, ne vienne à ſe ralentir par une durée plus longue.

CHAPITRE XI.

Autre moyen de ſe tenir en la préſence de Dieu, qui eſt de ſe repréſenter l'humanité de JESUS-CHRIST.

J'AI reſervé à deſſein pour le dernier de ces moyens particuliers de ſe tenir en la préſence de Dieu, celui qui eſt le plus conſeillé par ceux qui ont traité de la vie ſpirituelle, qui eſt de tâcher d'avoir toûjours JESUS-CHRIST préſent dans ſon eſprit, en ſe le repréſentant ſelon ſon humanité dans quelqu'un de ſes Myſteres; c'eſt-à-dire, ou comme enfant, ou comme converſant avec les hommes; ou dans quelque circonſtance de ſa Paſſion, ou enfin aſſis à la droite de ſon Pere: qui eſt l'état où l'Apôtre

nous exhorte particulierement de l'adorer.

On ne peut pas en géneral douter de l'utilité de cette pratique, puiſque l'humanité de Jesus-Christ eſt la vraie voie pour approcher de Dieu. Auſſi voit-on que l'Egliſe fait ce qu'elle peut dans tout le cours de l'année, pour nous remettre continuellement Jesus-Christ devant les yeux, dans tous les Myſteres de ſa vie voyagére & glorieuſe. Saint Paul témoigne en particulier qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'eſprit des Galates une vive idée de Jesus-Christ ſouffrant pour nous, qu'il ne craint pas de dire que Jesus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Jeſus Chriſtus præſcriptus eſt, in vobis crucifixus.* Gal. 3. v. 1. Il paroît auſſi que c'étoit la devotion des premiers Chrêtiens. Ce qui fait dire à ſaint Clément dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens; *Que les ſouffrances de Dieu étoient devant leurs yeux.* Epiſt. ad Cor.

C'eſt en particulier par ce moyen qu'on peut pratiquer ce que ſaint Auguſtin preſcrit aux Chrétiens moins éclairez. Aug. in Joan. tr. 2. *Mes freres*, dit-il *voici le*

conseil que je vous donne. Si vous voulez vivre Chrêtiennement, attaohez-vous à JESUS-CHRIST *, selon ce qu'il a pris pour nôtre salut ; afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* Et c'est ce qui renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la Divinité, doivent s'attacher à la Croix, à la Passion & a la Resurrection de* JESUS-CHRIST *; & s'en servir comme d'un navire qui les conduise à ce qu'ils ne sçauroient encore voir.*

Mais cette vûë de l'humilité de JESUS-CHRIST ; n'est pas seulement nécessaire aux petits, elle est aussi trés-utile aux grands. *La Croix de* JESUS-CHRIST, comme dit ce saint Docteur, *est non-seulement le lait des enfans, mais aussi la viande solide de ceux qui sont avancez : CHRISTUS crucifixus, & lac sugentibus, & cibus proficientibus.* Ainsi il n'y a personne à qui il ne soit trés-utile d'avoir souvent dans l'esprit l'humanité de JEUS-CHRIST. Et c'est pourquoi saint Bernard conseille de prononcer sans cesse le nom de JESUS, pour renouveller dans son esprit l'idée de JESUS-

In Joan. tract. 98.

CHRIST Dieu & homme. Je ne sçau- "
rois dit-il goûter aucun écrit si je "
n'y trouve le nom de JESUS. Je ne " *In*
sçaurois souffrir les discours si je n'y " *Cant.*
entends parler de JESUS. JESUS est du " *ser.21.*
miel dans nôtre bouche ; il est une " *5. n.*
musique agréable à nos oreilles ; il est " *6. & 7.*
une source de joye dans nôtre cœur ; "
il est une médecine pour toutes nos "
maladies. Si quelqu'un se trouve tris- "
te, que le nom de JESUS lui vienne "
dans l'esprit ; & qu'il passe de son es- "
prit dans sa bouche. Rien n'est plus "
propre que ce nom à réprimer l'im- "
petuosité de la colére, & à dissiper "
l'enfleure de l'orgueil ; à guérir les "
playes de l'envie ; à arrêter toute la "
dissolution de l'intemperance ; à étein- "
dre les flammes de la concupiscence ; "
à tempérer la soif de l'avarice ; à éloi- "
gner de nous toutes les passions hon- "
teuses. Voilà, mon ame, l'excellent "
remede que vous avez en reserve dans "
le vaze de ce nom sacré ; remede si "
salutaire, qu'il n'y a point de maladie "
qui n'y cede. "

C'est l'utilité que saint Bernard trouvoit à penser sans cesse à JESUS-CHRIST. Car ce ne seroit rien de pro-

noncer le nom de JESUS sans penser à lui. Mais il n'est pas necessaire pour cela d'en avoir toûjours l'image peinte dont nôtre imagination ; ce qui est impossible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'on trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, est d'avoir JESUS-CHRIST présent à nôtre pensée. Or l'on peut penser à JESUS-CHRIST sans se l'imaginer. L'imagination n'est qu'un secours pour la pensée. Que s'il se trouvoit qu'elle y fût un obstacle en appliquant trop l'esprit ; ou il en faudroit modérer l'usage, ou même le bannir entierement ; y ayant de certaines personnes à qui la représentation trop vive des Mystéres de JESUS-CHRIST conçus par l'imagination, peut être un sujet d'illusion & de tentation ; & à qui par-conséquent on doit conseiller de ne les concevoir que par la foi ; comme saint François de Sales le remarque dans une de ses Lettres. *Liv. 2. let. 22.*

Enfin, comme le monde nous attire continuellement à lui par tous les objets qu'il nous présente ; & que le diable a mille adresses pour nous y attacher & nous en remplir ; la pieté nous

doit rendre ingénieux à trouver des moyens de nous attacher à Dieu. Et c'eſt de ces ſortes d'inventions ſaintes, dont il eſt dit dans l'Ecriture, que les juſtes en vivent & s'en nourriſſent : *Dicite juſto quoniam benè, quoniam fructum adinventionum ſuarum comedet.*

CHAPITRE XII.

Qu'un des grands moyens de ſe tenir en la préſence de Dieu, eſt de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.

COMME les corps ne ſe joignent preſque jamais ſi parfaitement, qu'il n'y ait toûjours entr'eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les ſeparent ; on ne ſçauroit auſſi faire un tiſſu ſi continu de ſes actions, qu'il n'y reſte quelques petits vuides ; & ces vuides qui ſont quelquesfois néceſſaires pour le délaſſement de l'eſprit, pourroient être utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeaſſent pas à une grande contention ; qui terminaſſent ſaintement les actions

précedentes, & préparassent saintement à celles qui suivent.

Mais les hommes ont si peu de soin de leur avancement spirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal-employé que ce temps qui le pourroit être le mieux. Car ces vuides ne sont remplis souvent que de vaines pensées & de reflexions inutiles; & c'est par là principalement que le démon jette son venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle est occupée.

Chacun devroit donc s'accoûtumer à ménager pour Dieu tous ces petits temps; à élever par exemple, son esprit à Dieu, lorsque son sommeil est interrompu durant la nuit: lorsqu'il s'éveille le matin; lorsqu'il s'habille; lorsqu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen des temps considerables pour prier; & l'on n'auroit plus tant de sujet de se plaindre qu'on est accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de temps à donner à Dieu & à soi-même.

Je sçai bien que la nature qui cherche son soulagement en tout, se trou-
veroit

veroit chargée si on la vouloit assujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux se livrer aux pensées qui viennent d'elle-même, & qui la saisissent plûtôt qu'elle ne s'y applique. Mais si cette pratique est fatiguante au commencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la suite ; & il y a même beaucoup de prieres qui lassent moins l'esprit, que certaines pensées ausquelles on s'abandonne dans ces vuides. Aprés tout, on ne sçauroit se fatiguer à rien de plns utile qu'à fermer l'entrée de son cœur au diable ; à purifier ses actions, & à nourrir & soûtenir son ame dans le besoin continuel qu'elle a de reparer ses forces spirituelles, qui s'affoiblissent aussi-bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'est par ces moyens & par tous les autres que j'ai décrits en ce Traité, qu'on peut pratiquer l'avis que saint Paul nous donne de prier toûjours : *Sine intermissione orate.* Et par la pratique de cet avis on se prépare d'une maniere excellente aux prieres particulieres que l'on fait en certains

temps, parce qu'on s'y trouve tout disposé quand ce tems est venu ; que l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puisqu'on ne choisit ces temps pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'action qu'on y reçoit se répande dans toutes nos actions, & fasse de la suite de nôtre vie une priere continuelle.

CHAPITRE XIII.

Que la pratique de la vigilance Chrêtienne enferme celle du recüeillement.

CEUX qui prescrivent des régles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrêtiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appellent recüeillement ; & ils en font avec raison le fondement de cette perfection Chrêtienne à laquelle ils prétendent les porter, parcequ'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé puisse jamais faire de progrés dans la vertu.

Mais ce ne soit pas un petit dé-

faut ni une illusion peu considerable de ne croire cette vertu nécessaire qu'à certaines ames plus élevées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'est pas pour le commun des Chrêtiens. Car si la vigilance est une vertu generale, & si c'est à tous les Chrêtiens que JESUS-CHRIST dit : *Veillez & priez, depeur que vous ne succombiez à la tentation ;* c'est aussi à tous les Chrêtiens qu'il ordonne d'être recüeillis & de n'être pas dissipez, puisque la pratique de la vigilance enferme celle du recüeillement, & qu'il est impossible de veiller sans être recüeilli.

C'est ce qu'il est aisé de comprendre en considerant ce qu'on entend par recüeillement. Il y en a un intérieur, & un autre extérieur. L'exterïeur, consiste à retenir de ses sens ; à garder le silence & la solitude autant qu'on peut ; à éviter le tumulte & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous dissipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'interieur consiste à ne s'entretenir point de pensées vaines & inutiles ; à se tenir attentif à Dieu ; à demeurer devant lui dans une espece

d'adoration continuelle ; à s'occuper de bonnes pensées, & principalement de celles qui nous servent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûë de Dieu.

Il est clair d'abord que tout ce que nous avons dit jusques ici n'est autre chose que la pratique du recüeillement intérieur. Car on ne peut être plus utilement recueilli qu'en adorant Dieu intérieurement en tous lieux, & dans toutes les créatures ; en écoutant ce qu'il nous dit ; en consultant sans cesse ses volontez ; en le regardant sans cesse comme nôtre unique protecteur, & nôtre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent ; en veillant sur tous nos mouvemens tant intérieurs qu'exterieurs. Mais il est clair aussi que ce recüeillement intérieur nous porte de lui-même à l'extérieur. Car si nous consultons la Loi de Dieu sur la maniere dont nous devons user de nos sens, nous retrancherons d'abord tout usage des sens qui ne tend qu'au plaisir & qui n'a point de nécessité.

Ce n'est point un conseil de perfection. C'est la loi éternelle & im-

nuable de Dieu ; qui oblige l'homme à n'aimer que Dieu ; à ne vouloir joüir que de lui ; à ne se servir des créatures qu'avec la modération de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui en joüit ? *Utentis modestiâ, non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il soit permis à qui que ce soit de lâcher la bride à ses sens, quelques innocens qu'en soient les objets. Car il suffit que les plaisirs ne soient pas nécessaires pour s'en abstenir : & cette moderation nécessaire à tout le monde ne regarde pas seulement le boire & le manger, mais aussi tous les autres objets des sens. Il faut toûjours quelqu'autre raison que celle de la recherche de sa propre satisfaction pour en excuser l'usage. Et ainsi quiconque a soin d'avoir toûjours la Loi de Dieu devant les yeux, & de la suivre dans ses actions, se croit obligé de garder une extrême retenuë dans la maniere dont il use de ses sens.

Tous les Chrêtiens sont obligez de prier ; & ceux qui vivent dans le monde y sont en quelque sorte plus obligez que les autres ; parce qu'ayant

à combatre des tentations plus fortes, étant exposez à de plus grands périls, ils ont besoin d'un plus grand secours de Dieu. Ils sont donc aussi obligez d'éviter ce qui peut empêcher l'efficace de leurs prieres, puisque c'est par ces prieres qu'ils doivent obtenir ce secours. Et comme il n'y a rien de plus opposez à l'esprit de priere que l'épanchement de l'ame par les sens ; & que c'est la source ordinaire de ces distractions qui deshonorent nos prieres, & qui font qu'elles ne sont capables que d'irriter Dieu ; le même devoir qui les oblige à prier, les oblige aussi de perseverer leur ame de cette dissipation.

Ce que je viens de dire de l'évaporation de l'ame par les sens, se peut appliquer à la disposition qui naît des paroles. Tout le monde est obligé de l'éviter, puisque ce n'est pas seulement aux parfaits à qu'il il est dit, qu'ils rendront compte au jour du jugement des paroles inutiles, mais generalement à tous les hommes: Quiconque a donc cette Loi de Dieu devant les yeux, se réduit autant qu'il peut au silence. Il évite la conversa-

tions inutiles. Il eſt perſuadé, comme dit l'Apôtre, qu'il ne doit parler que devant Dieu & en JESUS-CHRIST. Et par l'attention qu'il a ſur toutes ſes paroles & ſur toutes ſes actions, il en retranche tout ce qui ne tend point à Dieu, & qui ne vient point de ſon eſprit.

Or en retranchant & les divertiſſemens & les entretiens inutiles, on ſe réduit par une ſuite naturelle à une eſpece de ſolitude ; puiſqu'on n'en ſort guéres que par le deſir de s'entretenir avec les hommes, ou pour ſe repaître des ſpectacles & des autres objets des ſens.

Enfin, ce ſont encore des devoirs communs de ſe renfermer dans ſon emploi ; de ne ſe charger pas d'affaires trop diſſipantes ſans neceſſité ; de n'entreprendre que ce qu'on peut faire avec eſprit de priere ; de faire toutes ſes actions par des vûës de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'eſt à tous les hommes que s'adreſſe l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embarraſſer dans une multitude d'actions : *Fili, ne in multis ſint actus tui.* C'eſt

à tous les hommes qu'il est défendu de se charger d'un fardeau qui soit au-dessus de leur forces. Et enfin c'est à tous les hommes qu'il est commandé de faire tout en l'honneur de JESUS-CHRIST, & d'aimer Dieu de tout leur cœur, ce qui les oblige de ne rien faire que pour lui & par le mouvement de son amour.

Il est vrai que ce recüeillement se doit pratiquer differemment selon les differentes conditions, parcequ'il ne consiste pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires, toutes les compagnies, tous les objets des sens; mais à se tenir à l'égard de toutes ces choses dans les bornes de la nécessité, & de la proportionner à ses forces intérieures.

Mais ce seroit aussi une erreur que de croire qu'on ne pût être recüeilli sans un entier silence, une entiere retraite, une séparation actuelle de tous les objets des sens, & de toutes affaires. Ainsi il est visible qu'en veillant sur soi en la maniere que nous avons dit, on pratique le recüeillement autant qu'il est nécessaire pour satisfaire aux devoirs du Christianisme

& pour arriver même à la plus éminente perfection.

CHAPITRE XIV.

Que la vigilance Chrêtienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente préparation à la priere.

LA vertu Chrêtienne consistant à pratiquer ses devoirs ; à surmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûë de Dieu, & par l'amour de la justice ; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice ; ce qui nous découvre ces tentations ; ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de nôtre cœur, qui sont la source & de nos bonnes actions & de nos chûtes, selon l'Evangile ; ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le secours qui nous est necessaire pour nous soûtenir dans l'exercice de toutes les vertus Chrêtiennes ; nous engage comme nécessairement à les pratiquer.

C'eſt ce qui ſe comprendra encore mieux, ſi l'on conſidere que ceux qui ont un veritable deſir d'être à Dieu parfaitement, ne ſont d'ordinaire détournez de la pratique des vertus que parcequ'ils n'y penſent pas, & qu'ils ne ſont pas appliquez à en diſcerner les occaſions. Car ayant toûjours la ſource d'une mauvaiſe vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaiſirs & de leurs interêts, qui eſt la concupiſcence, ils ne ſçauroient empêcher que ce mauvais principe ne les entraîne, que par une autre vigilance, qui les tienne, en garde contre toutes les recherche de l'amour propre. Ainſi quiconque ne veille point à ſe mortifier, ne ſe mortifie point. Car il ne manque jamais d'appercevoir les occaſions où ſes ſens & ſon eſprit peuvent trouver du plaiſir, & il n'apperçoit jamais les occaſions de les mortifier. C'eſt à quoi la nature ne nous fait jamais penſer. De ſorte que l'on peut ſuppoſer comme une verité certaine qu'une vie diſſipée eſt une vie ſans mortification, & dans laquelle il ſe mêle par conſequent une infinité de recherches ſecretes de la ſatisfaction

des ſens des aiſes du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ai dit de la mortification ſe peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point quand on ne veille point. Et la concupiſcence au-contraire, dont le temps eſt toûjours prêt, ne manque point d'agir quand on ne ſonge pas à la reprimer. Ainſi faute d'attention & de vigilance l'on perd mille occaſions d'exercer les vertus Chrêtiennes, lors même que l'on en a le deſir.

C'eſt encore par-là que la vigilance eſt une excellente diſpoſition à la priere; car toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y ſervent d'obſtacles. L'union que nous avons avec les autres hommes; le deſir de leur ſalut comme du nôtre; la tolerance de leurs défauts; l'oubli ou même l'agréement de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit; la charité pour l'Egliſe & pour tous ſes membres; le zéle pour la gloire de Dieu; le deſir & l'attente des biens éternels; toutes les autres vertus de même, qui bien qu'elles ſoient dans le cœur, ſont employées à régler le dehors, comme la circonſ-

pection dans les paroles ; le réglement des regards ; la modestie dans la contenance ; la mortification de tous les sens ; toutes ces vertus, dis-je, preparent à la priere & la rendent plus fervente. Au-contraire, selon saint Ambroise, les péchez appesantissent l'ame, & nous tiennent éloignez de Dieu en nous empêchant de nous élever à lui. *Peccato gravescit oratio & longè fit à Deo.*

Amb. in Ps. 118.

Saint Bernard attribuë en particulier ce mauvais effet aux pechez de la langue, & aux discours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'instrument plus propre à vuider le cœur que la langue ; & je crois qu'en cela la conscience de plusieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous est si parfait qu'il n'ait senti aprés de longs entretiens, son esprit vuide, ses meditations sans devotion, les affections de son cœur arides & séches & son oraison sans onction, à cause des paroles qu'il avoit ou dites ou entenduës.*

De Div. ser. 17.

Non-seulement la pratique des vertus nous dispose à la priere, mais elle est même une priere & une loüange de Dieu, selon saint Augustin. Comment

ment, dit ce ſaint Docteur, un hom- «
me peut-il avoir la force de loüer Dieu «
tout le long du jour ? Je m'en va vous «
en apprendre le ſecret. Que tout ce «
que vous ferez ſoit bien fait, & vous «
louerez Dieu. *Quidquid egeris benè* «
age, & laudaſti Deum. «

CHAPITRE VIII.

Reponſe à une difficulté ſur ces divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce Traité, n'ayent été ſouvent frapez de cette penſée, qu'il eſt bien difficile & même impoſſible de faire toutes ces réflexions parmi la foule des occupations dont la plûpart du monde eſt accablé ; & que ſi on auroit peine à appliquer ſon eſprit à tant de vûës differentes en demeurant ſolitaire dans ſa maiſon, & en tâchant de ſe recueillir autant qu'il ſeroit poſſible, il eſt encore bien plus mal-aiſé de le faire dans la diſſipation qui eſt preſque im-

séparable de la vie du monde, & dans l'application que nous sommes obligez d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne sçauroit pas nier que ces pratiques ne causent quelques contrainte, sur tout-au commencement ; puisqu'il faut empêcher l'esprit de se laisser aller à sa pente naturelle ; le rappeller souvent d'un égarement qui lui est agréable ; l'appliquer à des objets pour lesquels il n'a pas de goût sensible, & interrompre souvent celui qu'il trouve dans ceux qui lui sont plus familiers. Mais la difficulté en paroîtra néanmoins beaucoup moindre, si l'on comprend bien à quoi elle se reduit.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on prétende qu'à chaque action on doive faire ces réflexions d'une maniere distincte, claire & étenduë. On prétend seulement qu'il faut se les rendre familieres par des considerations expresses dans ces temps que saint Bernard conseille de mettre à part tous les jours pour *la consideration* ; afin qu'on puisse les rappeller le long du jour en les regardant d'une vûe confu-

ſe, mais qui ſuffit néanmoins pour régler nos actions, pour nous tenir en la préſence de Dieu.

Ce ne ſont donc pas tant des penſées expreſſes que l'on conſeille, que de ces reſtes de penſées, dont David dit : *Reliquiæ cogitationum diem feſtum agent tibi.* Et c'eſt ce qui ne nous eſt nullement pénible dans toutes les choſes qui font une impreſſion vive ſur nôtre cœur. Car elles ſe préſentent d'elles-mêmes à nos eſprits au milieu de nos occupations ; elles ſe font voir malgré que nous en ayons, & nous avons beaucoup plus de peine à nous en ſéparer qu'à nous y appliquer.

Quand un Peintre a bien appris les régles de ſon art, & qu'ils les a fortement imprimées dans ſon imagination, il n'a qu'à y jetter un regard d'un inſtant, pour ſe conduire dans ſes ouvrages. Il n'eſt pas beſoin qu'il repaſſe par cette ſuite de préceptes par où il a paſſé en les apprennant, ni qu'il faſſe de longs raiſonnemens dans ſon eſprit. Il voit tout-d'un-coup ſa régle, & il la ſuit ſans même qu'il develope & démêle ce qu'il voit. L'eſprit a une maniere d'agir en lui-même beaucoup

plus prompte que celle qu'il fait paroître aux autres quand il leur parle : & souvent cette longue suite de paroles n'est que l'expression de ce qu'il a conçu tout-d'un-coup & en un instant.

Il en est de même de tous les autres arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les préceptes qu'on en a appris avec soin & avec étude, conduisent ensuite nos actions, & deviennent si présens par l'exercice, qu'on ne discerne presque plus la vûë qu'on en a, & qu'elle n'empeche plus l'esprit de s'appliquer à toute autre chose. Il en seroit de même à l'égard de ces considerations qui nous doivent servir de régle dans nos actions, si nous faisions nôtre art, nôtre métier, nôtre profession de vivre chrétiennement ; & si nous étions bien persuadez que nous n'avons rien à faire qu'à suivre Dieu, & à régler nôtre vie, par ce qu'il nous a fait connoître de ses volontez dans son Evangile.

Mais comme pour suivre facilement les régles d'un art, il faut les avoir apprises avec soin & avec travail ; pour suivre de même les veritez de Dieu avec quelque facilité dans la conduite

de ſa vie, il les faut avoir appriſes avec une application pénible, ſans ſe rebuter des difficultez que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir en ce point de nôtre delicateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plûtôt l'unique choſe importante qui ſoit au monde, ne nous coûtât rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoître toutes les veritez ſans ſe donner la peine de les apprendre, & être maître de ſoi-même & de ſes penſées ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence.

Ce n'eſt pas-là la conduite ordinaire de Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions que les veritez dont nous avons eu ſoin de nous remplir: & ſon deſſein en cela eſt de ſe cacher à nôtre égard; de nous ôter l'idée d'une conduite ſurnaturelle, & de nous tenir par-là dans une voye baſſe, conforme à la foibleſſe de nôtre vertu.

Ainſi pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la préſen-

ce de Dieu, que nous avons proposez, il faut les méditer souvent par des considerations expresses, & se les rendre tellement présens, que nous n'ayons plus qu'à y jetter des regards de temps-en-temps, pour les renouveller tout-d'un-coup dans nôtre esprit.

Il ne faut pas même prétendre que Dieu nous doive faire si-tôt la grace d'y réüssir ; & nous devons nous estimer trop heureux qu'il nous fasse celle d'y travailler toute nôtre vie, sans nous decourager des fautes que nous y ferons, ni de nôtre peu d'avancement. Pourvû que lorsque Dieu nous retirera de ce monde, il nous trouve encore appliquez à la recherche de sa justice, nous devons esperer qu'il achevera le reste en l'autre. Or c'est là la chercher, que de chercher à avoir toûjours Dieu présent dans ses actions, & de tâcher de marcher devant ses yeux ; puisque c'est pratiquer ce que le Prophete nous recommande par ces paroles ; *Quærite Dominum, & confirmemini ; quærite faciem ejus semper.*

Il n'est pas inutile néanmoins d'avertir, que quand on recommande ici de faire quelque effort pour se tenir en

la préſence de Dieu, & pour s'appliquer le long de la journée aux divers moyens que nous avons donnez de pratiquer cet exercice, on n'a pas prétendu conſeiller une application violente. Il ſuffit de tourner doucement ſon eſprit du côté de Dieu, par les diverſes manieres que nous avons propoſées ſans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui ſe découvrira d'abord, ſi ce n'eſt dans les occaſions où nous ſerons en doute de ce que nous devons faire : auquel cas il eſt bon de s'arrêter d'avantage, afin de n'agir pas légerement & au hazard. Mais hors de-là, un ſimple regard & une ſimple élevation à Dieu ſuffiſent, non-ſeulement pour régler nos actions, mais ſouvent auſſi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui ſe préſenteront, de nouvelles veritez auſquelles on n'avoit point encore penſé.

FIN.

